

Wilfred Burchett

SHADOWS

OF HIROSHIMA

(Les ombres d'Hiroshima)

1983

Verso Editions and NLB
15 Greek Street, London W1

Traduction : Jean-Paul DEMANGE

Table des matières

Table des matières	2
Préface	3
1 La première guerre nucléaire	6
Dépêche d'Hiroshima	11
2 Un avertissement pour le monde	17
Point Zéro	21
3 Maquillage	28
A travers les yeux des japonais	32
4 Hiroshima : une génération après	38
Les Hibakusha	43
Les survivants, le combat d'après	50
5 Tout cela était-il nécessaire ?	54
La course que l'humanité a perdue	56
Mission « Alsos »	59
6 Amère Fête des Moissons	69
L'Amérique se tue elle-même	71
7 Hiroshima et la guerre froide	75
Les Faucons du Nucléaire à Berlin	81
Le mot de la fin	87
Notes	89

Préface

Pourquoi écrire un livre trente-huit ans après un événement ? Les lecteurs m'ont souvent demandé pourquoi je n'ai pas accompli la tâche plus tôt, vu mon expérience exceptionnelle d'avoir été le premier journaliste de l'Ouest à aller à Hiroshima après la bombe atomique. Il y a de nombreuses raisons, notamment le fait que dans les jours qui ont suivi mon envoi de ce que je n'ai compris que plus tard être un article historique sur la ville frappée par l'arme nucléaire, j'ai été transféré en Europe, et à partir de là, vers de nombreuses autres zones de conflit. C'est seulement en 1971, un quart de siècle après que la première arme nucléaire fut lâchée sur des êtres humains, que je suis retourné à Hiroshima.

C'était une période où l'attention mondiale était focalisée sur la guerre d'Indochine, une guerre « conventionnelle » (quoique non moins génocidaire), et le danger d'une guerre nucléaire semblait momentanément sorti des perspectives. J'avais donc cru – grossière erreur – que ce qui était arrivé à Hiroshima le 6 août 1945, et ses conséquences, avait si bien été documenté et diffusé, qu'il n'y avait plus rien à ajouter sur le sujet. Ce n'est que lorsque cette terrible menace de guerre nucléaire réapparut à l'horizon, accompagnée d'une telle admiration pour les effets destructeurs de cet holocauste, cette dernière étant basée, comme je l'ai découvert à ma grande surprise sur l'ignorance de tout ce qui s'était vraiment passé à Hiroshima et Nagasaki, ce n'est à ce moment, que j'ai senti qu'il était grand temps de mettre de façon détaillée par écrit mon expérience personnelle.

Lors de visites répétées à Hiroshima dans les 10 ans qui ont suivi 1971, en faisant des recherches sur ce qui était advenu des survivants, et en étudiant tout ce que je pouvais trouver de significatif sur le sujet, je parvins à la conclusion qu'auparavant, je n'avais pas su saisir toute la dimension des crimes commis ici et à Nagasaki. J'avais notamment énormément sous-estimé l'ampleur et la persistance de la dissimulation employée par les autorités sur les raisons du largage des bombes, et sur les effets à long terme sur pour les survivants.

A mon avis, il est devenu urgent, c'est une véritable question de vie ou de mort, que les gens, aujourd'hui, comprennent ce qui s'est vraiment passé à Hiroshima il y a maintenant quarante ans. Encore une fois, nous faisons tous face au risque bien actuel d'être consumés par une même explosion cauchemardesque et un même souffle infernal et radioactif que celui qui a tué presque la moitié de la population de cette ville en 1945.

Étalé en première page de l'édition londonienne du Daily Express, mon premier reportage sur Hiroshima fut d'abord publié sous le titre : « J'écris cela comme un avertissement pour le monde ». Évidemment, à cette époque, je ne pouvais pas imaginer que les bombes qui avaient totalement anéanti Hiroshima et Nagasaki, faisant paraître ridicules les bombardements aériens de la 2^{ème} guerre mondiale, sembleraient bientôt avoir un pouvoir de nuisance extrêmement faible comparé à la capacité de destruction des armes stratégiques thermonucléaires actuelles, à même d'effacer des sociétés entières. En effet, l'arsenal du Jugement Dernier amassé en vue de la guerre froide peut faire disparaître la civilisation humaine, ainsi que notre biosphère terrestre. Le danger est donc absolu.

Le Dr Jérôme Weisner, conseiller scientifique en chef de plusieurs présidents américains, et autrefois à la tête de l'Institut Technologie du Massachussetts, réagit à propos de l'annonce de la guerre des étoiles annoncée par le président Reagan, le 23 mars 1983 : « Beaucoup de techniciens doutent du bon fonctionnement des dispositifs antinucléaires dans l'espace ; mais même s'ils fonctionnent, il est impossible d'espérer que leur défense soit impénétrable. Il y a des dizaines de milliers, et plus, d'armes nucléaires de chaque côté. Un système de défense va peut-être en neutraliser 90-95 %. Ce serait déjà un miracle, mais le reste, 5-10 %, serait suffisant pour détruire toute civilisation... » (1) D'autres experts ont estimé que les stocks actuels d'armes nucléaires sont suffisants pour détruire plus de treize fois le monde ; et le nombre de mégatonnes est en constante augmentation.

Les leaders de l'Ouest nous assurent régulièrement que la menace actuelle est minimale tant que nous continuons à leur fournir un chèque en blanc pour accumuler sous la mer et dans l'espace des armes nucléaires toujours plus apocalyptiques, Ils poursuivent la chimère de restaurer la supériorité nucléaire absolue qu'ils ont détenue brièvement à la fin de la seconde guerre mondiale, dans l'illusion mortelle que cela leur permettrait de dominer le cours de l'histoire et de maîtriser le cours de l'évolution sociale. En outre, les quarante premières années de l'époque nucléaire qui nous précèdent nous montrent qu'ils nous mentent massivement et systématiquement.

En 1945, j'étais trop dépassé par l'énormité de ce qui s'était produit à Hiroshima et Nagasaki, pour me rendre compte des débats froids et de la planification, qui allaient produire l'opération de dissimulation qui a suivi. Il y avait toute une série de questions si évidentes avec le recul, mais que je n'ai pas eu l'idée de poser à l'époque : Pourquoi, comme correspondant de guerre bien connu et accrédité, ai-je rencontré tant de difficultés pour transmettre mon article à mon journal ? Pourquoi ai-je rencontré une telle hostilité des autorités de l'armée américaine à Tokyo ? Pourquoi ai-je été immédiatement dirigé vers un hôpital militaire, si ce n'est pour m'isoler de mes collègues ? Comment se fait-il que, lorsqu'on m'a permis de sortir de l'hôpital, mon appareil photo Contax, contenant un rouleau complet de photos prises à Hiroshima avait été volé ? Pourquoi le général MacArthur a-t-il voulu m'expulser du Japon ?

A l'époque, j'ai attribué la plupart de ces incidents au mystérieux comportement des bureaucraties militaires en temps de guerre. Plus tard, j'ai été forcé de suspecter de plus sinistres explications. Inéluctablement, alors que j'apprenais les expériences des journalistes de l'époque et des survivants japonais, j'ai été forcé de reconnaître l'existence d'une politique officielle de suppression des reportages exacts sur les terribles effets secondaires de la guerre nucléaire. Cette censure, qui continue aujourd'hui, est en étroite relation avec d'autres tentatives de maquillage des raisons pour lesquelles le président Truman a décidé de lancer deux bombes atomiques sur un Japon déjà prostré et battu. Cette accumulation totale de mensonges, de vérités tronquées, et de manipulations de l'opinion publique, au dépens final de centaines de milliers de vies (incluant des américains comme des japonais) fait apparaître le Watergate comme de la roupie de sansonnet.

La menace du nucléaire est devenue la question centrale de notre temps, accélérant l'émergence d'un mouvement de paix international qui dépasse toutes les

limites géographiques et idéologiques. Il est donc clairement de mon devoir, en m'appuyant sur mon expérience personnelle, d'ajouter ma contribution à notre connaissance collective et à notre conscience. Avec mes excuses, pour ce retard si important.

1

La première guerre nucléaire

Le 11 août 1945, la délégation suisse à Tokyo, qui était chargée des intérêts américains au Japon, a envoyé le mémorandum suivant au Département d'État US. Le contenu en fut rendu public vingt-cinq ans plus tard :

La légation Suisse en charge des intérêts du Japon a reçu un télégramme urgent venant du Gouvernement Japonais, demandant que le Département d'État américain soit immédiatement informé du communiqué suivant. En voici la traduction :

« Le 6 août 1945, des avions américains ont lâché sur le quartier résidentiel de la ville d'Hiroshima des bombes d'un type nouveau, tuant et blessant en une seconde un grand nombre de civils, et détruisant une grande partie de la ville. Non seulement la ville d'Hiroshima est une ville provinciale sans aucune protection ni installations militaires spéciales d'aucune sorte ; mais de plus, aucune des régions voisines de cette ville ne constituait un objectif militaire. (2)

Dans une déclaration publique, le Président Truman a affirmé qu'il utiliserait ces bombes pour détruire des docks, des usines et des installations de transport. (3) Cependant, cette bombe, était équipée d'un parachute ; en tombant, elle avait une capacité destructrice de plus grande portée due à son explosion en altitude. A cause de cela, il est évident qu'il était techniquement impossible de limiter les conséquences de son utilisation à des objectifs précis tels que ceux désignés par le Président Truman. Et les autorités américaines en sont parfaitement conscientes. En fait, il a été établi sur place que les dommages s'étendent sur une grande surface, et que les combattants et les non combattants, les hommes et les femmes, les vieux et les jeunes, ont été massacrés sans discernement tant par la pression atmosphérique de l'explosion, que par la chaleur émise qui en résultait. Par conséquent, la bombe impliquée a produit les plus cruels effets que l'humanité ait jamais connus, pas seulement par l'immense étendue des dégâts qu'elle a causés, mais aussi en raison des souffrances endurées par chaque victime.

C'est un principe élémentaire des lois internationales qu'en temps de guerre, les belligérants n'ont pas un droit illimité dans le choix de l'attaque, et qu'ils ne peuvent pas recourir à des armes, des projectiles, ou à tout autre moyen capable de causer à l'ennemi des souffrances inutiles. Par leur cruauté et leurs effets terribles, les bombes en question, utilisées par les américains, surpassent de loin le gaz, ou toutes les autres armes dont l'utilisation est interdite.

Les américains ont effectué des bombardements de villes sur une grande partie du territoire japonais, massacrant sans discernement un grand nombre de personnes âgées, de femmes et d'enfants, détruisant et brûlant des

temples Shinto et bouddhistes, des écoles, des hôpitaux, des quartiers d'habitations, etc... Ce seul fait montre qu'ils ont manifesté un mépris total des principes essentiels, des lois humanitaires, ainsi que des lois internationales. Ils utilisent maintenant une nouvelle bombe possédant des effets incontrôlables et cruels, bien plus grands que toutes les autres armes ou projectiles jamais utilisés jusqu'ici. Cela constitue un nouveau crime contre l'humanité et contre la civilisation. Le gouvernement du Japon en son nom propre, et en même temps au nom de toute l'humanité et de la civilisation, accuse le gouvernement américain, par la présente Note, d'avoir utilisé une arme de nature inhumaine, et exige énergiquement qu'il renonce à son utilisation. »

Il est évident que ce document a été rédigé avant le 9 août, date à laquelle une seconde bombe A détruisit Nagasaki. Le délai de traduction et d'envoi explique qu'il ait atteint Washington seulement le 11 août. Le Département d'État était devant un dilemme. Il pouvait ignorer une protestation directe du gouvernement Japonais, mais pas un mémorandum du gouvernement Suisse. Celui-ci fut remis à la Division des Problèmes Spéciaux de la Guerre, qui, à son tour, le transmet au Comité de Coordination de la Marine de guerre américaine, où il fut discuté le 5 septembre 1945. Ce qui suit est le résumé de ces délibérations :

Problème : Une réponse doit-elle être faite à cette protestation japonaise ? Si c'est le cas, quelle doit être la nature de la réponse ?

Recommandations :

1) Que l'on accuse simplement réception de la réception du mémorandum de la Suisse.

2) Qu'aucune réponse à cette protestation japonaise ne soit faite, en raison des événements qui ont transpiré depuis la réception de cette note de la Légation Suisse.

3) Qu'aucune publicité de quelque sorte que ce soit, ne soit donnée à la réception de cette protestation du Gouvernement Japonais.

Le 24 septembre, ces recommandations étaient acceptées par le Comité de Coordination de la Marine de Guerre américaine, et le 24 octobre, six semaines après la réception du mémorandum Suisse, le Département d'Etat envoyait la réponse suivante :

« Le Département d'État accuse réception du mémorandum daté du 11 août 1945 provenant de la Légation Suisse en charge des intérêts Japonais aux États Unis - à l'exception du territoire de Hawaii, - transmettant le texte du communiqué du Gouvernement Japonais concernant le prétendu (expression de l'auteur) bombardement du 6 août 1945 sur la ville d'Hiroshima par les avions des États Unis. » (4)

Pourquoi le Département d'État se couvrait-il lui-même de ridicule, en mentionnant un *prétendu* bombardement d'Hiroshima ? Pourquoi six semaines de délibérations avant l'envoi d'une réponse ? Et pourquoi avoir caché cet incident à l'opinion publique pendant un quart de siècle ? Parce que le récit du gouvernement japonais sur ce qui est arrivé aux êtres humains, aussi modéré qu'il soit, allait à l'encontre de la décision de Washington, de souligner uniquement l'énorme pouvoir de destruction de la bombe sur des objectifs matériels, tout en essayant de camoufler ses effets sur les victimes humaines ? Je trouve déjà difficile à admettre que les planificateurs américains de la guerre nucléaire aient vu suffisamment loin pour envisager la réaction publique mondiale dans les décades suivantes, alors qu'il deviendrait clair qu'ils étaient en train de programmer l'ultime horreur que constitue une guerre nucléaire totale. Mais les faits sont là, et ils font partie d'un plan établi. Une même politique de dissimulation a été appliquée plus tard aux troupes américaines qui sont mortes des effets des tests nucléaires à proximité des zones d'essais dans le désert du Néveda. De même, en ce qui concerne les animaux tués par les radiations : il y a eu un rapport édifiant dans le *International Herald Tribune (Paris)* le 8 août 1982. Sous le titre : « UN JUGE DÉNONCE UNE TROMPERIE » dans le procès des retombées radioactives, le reportage de Salt Lake City relatait ce qui suit :

« Un juge de district fédéral a déclaré que le gouvernement US a délibérément dissimulé une évidence, fait pression sur des témoins, et a mené une conduite trompeuse dans un jugement, en 1956, où des milliers de moutons sont morts des suites de retombées radioactives. Dans ce jugement, les ranchers d'un troupeau de moutons de l'Utah avaient tenté sans succès de prouver que la mort de leurs animaux était due à la proximité de la zone des essais atomiques... Le Juge A. Sherman Christiansen, qui avait tranché en faveur du Gouvernement il y a vingt-six ans, est revenu sur sa décision, et a prononcé un nouveau jugement en faveur des ranchers, qui, depuis 1953, demandaient une indemnisation pour le préjudice de plus de 4000 moutons.

Si cette sentence légale apparaît rare, c'est parce que le juge Christiansen a reconnu que le Gouvernement avait trompé la Cour. Il a dit que lors du premier procès, les fonctionnaires du Gouvernement avaient intentionnellement produit des faux témoignages, menti, tenté de faire pression sur les témoins, pour les déstabiliser dans leurs convictions, dans l'intention d'empêcher l'information, et donné aux questions des réponses fausses pour égarer le tribunal.

Le Juge Christiansen a dit qu'il ne s'était pas décidé parce que la radioactivité se répandait et contribuait à la mort des moutons, mais parce qu'à cause de la tromperie du Gouvernement, en 1956, il n'avait pas eu la possibilité de produire un jugement correct... En plus du cas des moutons, ses arguments ont permis à la Commission Fédérale du District, le mois suivant, de commencer un procès dans lequel 900 résidents de l'Utah réclamaient depuis quatre ans des dommages pour eux-mêmes ou pour les membres de leurs familles, qui avaient contracté des maladies, dont des cancers, qu'ils affirmaient être causées par les retombées radioactives. D'autre part, un

certain nombre de soldats qui avaient été affectés dans le Nevada sur les sites d'essais avaient eux aussi demandé au Congrès à être indemnisés. »

Les trente-sept ans entre la protestation japonaise et le cas des moutons du Nevada ont été marqués par des mensonges et des tromperies dans de monstrueuses proportions de la part des plus hautes autorités de la politique US. Inconsciemment, je me suis laissé prendre aux opérations de camouflage destinés à cacher que des vivants avaient été exposés à des bombes relativement petites comme celles qui ont explosé à Hiroshima et à Nagasaki, et lors des premiers essais au désert du Nevada. Mon insistance à tenter d'établir les faits n'a d'abord mené qu'à une confrontation importante avec les porte-parole de haut niveau de l'information du Gouvernement US. C'est un combat qui a continué presque sans interruption depuis le début. Lors de mon premier passage à Hiroshima comme journaliste allié, j'étais ignorant de ce qui m'attendait, mais en tous cas, cela n'aurait rien changé au reportage je voulais faire.

Dans une notice chronologique, on trouve la relation la plus complète de ce qui est arrivé à Hiroshima et à Nagasaki et sur les conséquences. On peut y lire les passages suivants : (5)

3 septembre 1945 : Réunion tenue à Hiroshima sur les maladies causées par la Bombe A, avec conférences données par Masao Tsuzuki et Masashi Miyake (6). La presse agréée par les forces d'Occupation entre à Hiroshima. Le journaliste australien Wilfred Burkett parvient à Hiroshima de façon indépendante, et télégraphie un reportage sur la situation locale.

6 septembre : Le journaliste George Wyler entre à Nagasaki pour y recueillir des informations. (7)

9 septembre : Le Groupe Spécial d'étude du Génie de Manhattan mène une enquête sur la situation à Hiroshima.

12 septembre : Le chef du groupe T. Farrell démentit les reportages journalistiques sur la stérilité due aux irradiations (Information publiée par Tokyo).

Quand je suis entré à Hiroshima, juste quatre semaines après l'incendie de la ville, je ne pouvais pas imaginer que ce moment allait devenir un tournant dans ma vie, et qu'il influencerait toute ma carrière professionnelle, et ma vision du monde.

Les Correspondants de Presse agréés par les forces d'Occupation, qui sont référencés dans la chronologie étaient un groupe de journalistes américains triés sur le volet, débarqués directement de Washington par avion spécial pour faire des reportages sur la puissance dévastatrice des nouvelles armes de guerre américaines. Ils avaient été sélectionnés sur la base de leur renommée, de leur crédibilité, ou de leur savoir d'experts, pour participer à la monstrueuse conspiration de mensonge, même si certains d'entre eux n'en avaient pas conscience à ce moment-là. On leur avait garanti qu'ils seraient les premiers journalistes étrangers à entrer à Hiroshima – bien avant leurs collègues correspondants de guerre, qui avaient couvert les longues et dangereuses opérations de conquête des îles et les champs de bataille dans la jungle, permettant

d'ouvrir le chemin à la défaite du Japon. Quelques-uns étaient aussi des correspondants de guerre chevronnés, mais la majorité d'entre eux avaient été récompensés pour leur fidélité à retranscrire les communiqués du Quartier Général de Washington. Face à leur garantie officielle de « scoop », ils furent chagrinés de trouver un rival australien circulant librement dans les ruines d'Hiroshima lorsqu'ils sont arrivés.

Les officiers responsables des relations publiques qui les pilotaient sous étroite surveillance me traitèrent avec suspicion et hostilité. Qu'étais-je, et pourquoi étais-je venu ici ? Leur hostilité, bien que disproportionnée face à leur frustration, paraissait normale dans une compétition professionnelle.

Ma journée à Hiroshima, comme je le raconterai plus tard, a été une journée dure et dangereuse ; mais ma demande d'un retour à Tokyo dans les avions spéciaux de l'armée US fut sèchement refusée. Il y avait bien aussi un prétexte : ils refusèrent aussi de me fournir une copie de mon reportage, celui que j'avais envoyé au collègue du Daily Express, et au service de Presse du Quartier Général, et qu'ils avaient saisi. A cette époque, je mis cela sur le compte de l'excès de zèle d'un vieil officier de presse, furieux de n'avoir pas pu tenir sa promesse aux journalistes qu'ils seraient les premiers à faire un reportage sur Hiroshima. (J'ai appris plus tard que certains de mes collègues chargés de reportages lors de la guerre du Pacifique avaient protesté sur la façon cavalière dont j'avais été traité.) Même si le refus de transmettre mon reportage n'était pas seulement dû à un excès de zèle, je pouvais me permettre de sourire intérieurement. Ils ignoraient que le temps de notre rencontre, mon reportage avait été tapé, lettre par lettre, en Morse, et envoyé de Hiroshima à Tokyo. Simplement, je ne savais pas combien de temps il mettrait pour arriver. Et je ne me doutais vraiment pas qu'en écrivant cela, je m'attaquais à la vérité officielle des hautes autorités militaires et politiques.

Le plus prestigieux des membres de la délégation des journalistes US était William L. Laurence, longtemps correspondant scientifique du New York Times, Au moment de sa visite à Hiroshima, il portait deux casquettes : celle du New York Times, et celle de membre du conseil restreint du gouvernement, chargé de superviser le programme d'armement nucléaire. A cette époque, ses contacts officiels favoris étaient évidemment quelques-uns de ses confrères journalistes, plutôt que ses lecteurs : il était conscient de son réel statut de plénipotentiaire comme propagandiste au Département de la guerre nucléaire. Trois mois avant Hiroshima, il avait été recruté par le général Leslie R. Groves, le chef du Projet Manhattan, pour agir sur les relations publiques comme officier supérieur, et pour *contrôler* les nouvelles. Pendant des années, il a surveillé la censure dans la presse pour tout ce qui concernait l'énergie atomique. Et c'est précisément Laurence Groves qui l'avait chargé de tenir dans l'ignorance scientifique la plupart des journalistes de temps de guerre. En fait, il était devenu l'oracle pour les reporters alliés. Lui seul avait accès aux plans super secrets du Projet Manhattan, et aux laboratoires ; il avait été le seul journaliste à observer l'essai d'Alamogordo, et à voir le prototype de la bombe A utilisée contre Hiroshima. Il avait rédigé la fameuse déclaration « du Président » annonçant la destruction d'Hiroshima, que l'assistant de presse de Truman, le secrétaire Eban Ayers a lue à la radio, surprenant les journalistes, au matin de 6 août. Les passages du New York Times censurés sur la

question de l'ère nucléaire sont mondialement connus. Le matin du 10 août, il prit part au vol transportant la bombe, qu'il appelait *Fat Man* (Gros Bonhomme). Cette bombe chargée au plutonium est tombée sur Nagasaki. (8) Pour ces faits et leur description admirative sur la « terrifiante beauté » du génocide atomique, Laurence, plus tard, reçut à la fois le Prix Pulitzer et l'éloge du Département de la Guerre.

L'arrivée à Hiroshima de Laurence, en compagnie du délégué du Commandant du Projet Manhattan, le Brigadier Général Thomas D Farrell, avec un groupe sélectionné parmi l'ensemble des reporters, était indubitablement intentionnelle : c'était le point culminant de l'organisation de ce qui a été décrit comme « la plus grande nouvelle historique dans l'histoire du monde ». Il n'avait pas été prévu qu'un reporter dissident, non reconnu par le Département US du Projet Manhattan, ait trouvé le moyen d'arriver à la ville morte avant le groupe de Farrell. Dans ces circonstances, suivant le résumé ci-dessous et la façon dont le Groupe d'Investigation (sic) a pris sa décision, il n'est pas étonnant que Laurence, dans le *New York Times*, et moi-même à Londres dans le *Daily Express*, aient finalement écrit des reportages contradictoires. J'ai décrit ce que j'avais vu et entendu, tandis que Laurence avait envoyé un reportage préfabriqué, reflétant la ligne officielle.

DEPECHE D'HIROSHIMA

« La peste atomique » : ainsi titrait le *Daily Express*, dans le titre introduisant mon télégramme d'Hiroshima. Le terme « radiation atomique », à l'époque, était inconnu et de moi, et de la plupart des lecteurs ; mais je savais qu'une nouvelle et terrible maladie avait frappé les survivants de cette explosion sans précédent et de son ardent holocauste. J'avais vu certains de ceux qui gisaient dans un hôpital, et j'avais parlé avec le docteur en charge. Mon reportage prenait presque entièrement la une, et une grande partie d'une page intérieure de l'édition du 5 septembre 1945. Pendant ce temps-là, Laurence préférait se réfugier derrière Farrell. Celui-ci fit d'abord un reportage dans le *New York Times*, qui parut inexplicablement seulement le 13 septembre, sous le titre suivant :

Aucune radioactivité dans les ruines d'Hiroshima

Les Enquêteurs de l'Armée signalent aussi l'absence de vitrification du sol
68 000 bâtiments endommagés

Par W.H. Laurence (Message Radio au New York Times)

En ligne de Tokyo à la date du 12 septembre, ce reportage commence :

« Le Brig. Gen. T.F. Farrell, président la commission de la bombe atomique auprès du Département de la Guerre, a annoncé ce soir, après inspection des ruines d'Hiroshima, que la puissance explosive de l'arme secrète était plus grande encore que ses inventeurs ne l'avaient envisagé, mais il dénie catégoriquement que cette bombe soit dangereuse, qu'elle ait laissé se

développer la radioactivité dans les ruines de la ville, ou qu'elle ait répandu un gaz empoisonné au moment de son explosion.

Il dit que son groupe de scientifiques n'ont pas trouvé une continuité évidente de la radioactivité dans la zone de l'explosion au 9 septembre quand ils ont commencé leurs investigations, et qu'à son sens, il n'y a pas de danger à aller vivre dans cette zone à présent.

Il constate que la destruction physique de cette zone est pratiquement complète. Le paysage est totalement dévasté. Le nombre de bâtiments détruits ou endommagés est de 68 000, c'est à dire environ entre 80 à 100 % de tous les bâtiments de la ville... »

Un autre papier, lui aussi de Laurence, envoyé depuis le site d'Alamogordo où avait explosé la première bombe A, avait paru dans le New York Times un jour avant celui d'Hiroshima. C'était à cette occasion que ce journal avait révélé que Laurence avait été conseiller du Génie de Manhattan, au Service Spécial du Département de la Guerre pour le développement atomique. Cet article d'Alamogordo fut publié sous le titre :

« Le Site de la Bombe US fait mentir les racontars de Tokyo

Par William L. Laurence

ZONE EXPERIMENTALE ATOMIQUE, Nouveau Mexique, Sept 9 (différé) – Ce terrain historique du Nouveau Mexique, scène de la première explosion atomique sur la terre, et berceau d'une nouvelle civilisation a donné la meilleure réponse à la propagande japonaise selon laquelle les radiations étaient responsables de morts, même dans les jours qui ont suivi l'explosion du 6 août, et que des personnes entrées à Hiroshima les jours suivants avaient contracté de mystérieuses maladies dues à la persistance de la radioactivité.

Pour faire le lit de ces allégations, l'Armée a ouvert les portes de ces secteurs jusqu'ici clos et gardés, et invité un groupe de journalistes et de photographes. Ils ont pu vérifier par eux-mêmes les détecteurs de radiations amenés par des radiologistes, et ils ont entendu témoigner différents experts scientifiques renommés, expliquer comment ils avaient participé au projet de la bombe atomique.

Cette visite fut effectuée sous la direction du Maj. Gen. Leslie R. Groves, directeur général du projet de la bombe atomique, depuis ce matin historique du 16 juillet où il donna un terrifiant témoignage sur un certain nombre de sujets et répondit à de nombreuses questions. »

Puisqu'il était prouvé, au moins pour la satisfaction de Laurence, qu'il n'y avait pas eu de radioactivité sur les terres où la première bombe A avait explosé depuis une tour d'acier haute de 100 pieds au-dessus du terrain, il y avait beaucoup moins de probabilités qu'il y en eut à Hiroshima ou à Nagasaki, car, selon Laurence, les bombes avaient explosé à une altitude vingt fois plus haute. Il continuait :

Ces conclusions sont confirmées par un rapport que vient juste de recevoir du Général Thomas F. Farrell, qui était dernièrement en poste, et

qui est maintenant au Japon, avec un groupe de scientifiques américains pour étudier in situ les effets de la bombe.

Les études menées par les scientifiques américains en sont toujours à l'étape préliminaire, spécifiait le général Groves. Mais il ajoutait que, selon le Général Farrell, les sources japonaises admettent actuellement que onze jours après la bombe qui a pulvérisé Hiroshima, les radiations y sont plus basses que la dose minimum tolérable. Et il ajoutait : « Maintenant, vous pouvez vivre ici à demeure.

« Les japonais prétendent », ajoutait le général Groves, que les gens meurent à cause des radiations. Si cela est vrai, il s'agit d'un tout petit nombre. De toutes façons, aucun décès n'est dû aux rayons gamma, lesquels sont dus à une émission au moment de l'explosion, et qu'elles disparaissent après coup. Tandis que beaucoup de gens ont été tués, beaucoup eurent la vie sauve, particulièrement du côté américain. Cela a terminé la guerre plus vite. C'était le tir final, qui a fait cesser le combat.

Les Japonais ont continué leur propagande, destinée à créer l'impression que nous avons gagné la guerre de façon déloyale, et ainsi, tenter de créer de la sympathie pour eux, et obtenir de meilleures conditions lors de l'examen destiné à réviser leurs réclamations actuelles ». (9)

Un tel tripotage dans le retard à répondre au mémorandum du Gouvernement Suisse montre qu'il y a quelque chose qui pêche à propos de la corrélation des dates des activités de Farrell et de Laurence. Pourquoi Laurence n'a-t-il pas daté son propre rapport d'Hiroshima, ou au moins de Tokyo, où il est présumé être arrivé après le massacre de la ville, le 3 septembre, ou au plus tard le matin du jour suivant ? Il a bien été à Hiroshima avec les autres correspondants, le même jour que moi-même. Pourquoi s'est-il attardé sur l'histoire des sites d'essais atomiques ? Un retard dans l'expédition d'un journal est normalement le signe d'un problème de transmission. Il est difficile de croire que les lignes téléphoniques et que les fils du télégraphe n'étaient pas en fonction entre le Nouveau Mexique et New York. Et dans une histoire classée de Los Alamos le 9 septembre ; et comment était-il possible que le Général Groves ait pu citer Farrell comme présent sur les lieux pour un reportage, quand Farrell avait quitté Hiroshima ce jour-là, pour se retrouver à Tokyo trois jours plus tard ? Et surtout, pourquoi cet énorme effort pour tromper le public, en faisant croire qu'il n'y avait pas de radioactivité résiduelle dans les villes après la bombe A ? En toute modestie, je pense que j'étais en partie la cause de tout cela.

Quand je suis descendu du train à la gare de Tokyo au matin du 7 septembre, après mes allées et venues dans Hiroshima cette journée-là, dès que je suis arrivé, mon unique pensée était de rentrer à l'hôtel et de dormir dans un lit pour la première fois depuis cinq jours.

La journée de mon retour avait été difficile, pour tout dire en peu de mots. A la gare de Kyoto – près de la moitié du voyage ces jours-là entre Tokyo et Hiroshima – j'ai rencontré quelques australiens POWs (prisonniers de guerre), de pâles fantômes, qui voyaient bien à mon bronzage et à mon allure générale, que je n'étais pas des leurs. Quand ils ont réalisé que j'étais la confirmation tangible des rumeurs qu'ils avaient

entendu jusque-là – que la guerre était réellement achevée, ils me demandaient de quitter le train et de venir dans leur camp, pour voir de mes yeux, et pour dire à leurs amis POWs que la guerre était finie, et qu'ils pourraient bientôt rentrer chez eux. « Chaque heure, nos camarades meurent, dirent-ils. Ils seront heureux de vous voir et d'entendre ce que vous nous avez dit, et vous sauverez beaucoup de vies. »

Je ne pouvais pas le leur refuser, malgré toutes les notes sur Hiroshima entassées dans mes poches, que je devais encore rédiger. A Kyoto, je cherchai la succursale de *Domei* (l'agence de presse officielle japonaise), où j'appris que mon reportage était déjà parvenu à Tokyo. C'était le correspondant de *Domei* à Hiroshima qui l'avait passé en Morse. Un employé radioux confirma qu'il l'avait bien reçu au bureau de *Domei* et transféré au collègue du Daily Express. Pendant les quelques jours et nuits qui suivirent – je n'avais jamais été capable d'abattre autant de travail – j'ai fait le tour des camps de POW du secteur de Kyoto–Tsuruga. Mon message : cette guerre était réellement finie. Je faisais un bref résumé de la façon dont la fin était arrivée, je leur disais qu'il fallait encore s'accrocher quelques jours, jusqu'à ce que le dispositif soit au point pour leur permettre de rentrer à la maison.

Un POW américain enthousiaste parlant japonais me dit que je devais porter le même message à un grand camp mixte, à Kobe-Osaka. Là, je m'en pris au maire local, qui s'engagea à améliorer immédiatement les conditions du camp - j'ai encore obtenu la même chose des commandants d'une douzaine d'autres camps que je suis allé visiter. Avec un pistolet calibre 45 emprunté à mon collègue du Daily Express, qui était arrivé à Yokohama avec les forces du Général MacArthur, mon ceinturon bien bouclé, je prétendais être un émissaire envoyé par le Général MacArthur pour garantir que les conditions de la reddition étaient bien appliquées.

Finalement, j'arrivai à la gare de Tokyo, vêtements raidis par la sueur, pas lavé, pas rasé, les yeux rougis par les escarbilles du train et le manque de sommeil. Quand j'avais quitté la gare de Tokyo, il me semblait maintenant que cela faisait des siècles, la capitale n'avait pas encore été occupée. Les forces de MacArthur étaient concentrées à Yokohama, et juste après mon départ, Tokyo venait d'être déclarée *zone interdite*. Maintenant, elle était pleine d'officiers et d'hommes de troupe américains aux uniformes impeccables. Quand je suis sorti furtivement de la gare pour l'hôtel Dai Ichi, où j'avais illégalement, sans le savoir à ce moment, passé une nuit à trouver des arrangements pour aller à Hiroshima, un collègue me salua, très sémiplant dans son uniforme de correspondant de guerre fraîchement repassé. « Burchett, s'écria-t-il, tu tombes bien ! Viens avec moi à l'Hôtel Impérial. Les huiles y font un briefing spécial sur Hiroshima. - Impossible dans cet état ! Répondis-je. Tout ce que je veux, c'est un bain et un lit. - Mais, répond-t-il, le briefing est spécialement destiné à démentir ton histoire à propos des maladies dues aux radiations à Hiroshima ! - Alors, je viens ! » C'était presque terminé lorsque je suis arrivé. Mais sur le chemin, j'avais appris que le Daily Express n'avait pas seulement mis mon histoire en première page : il l'avait diffusée gratis, dans la rubrique destinée au monde entier. Le lobby nucléaire américain poussait des cris furieux.

La conférence touchait à sa fin quand je suis arrivé. Mais il était clair que le sujet principal était de s'opposer à ma dépêche d'Hiroshima, selon laquelle les gens

mouraient des suites de la bombe. Un scientifique en uniforme de général de brigade expliquait qu'on ne pouvait pas les attribuer aux radiations atomiques ; or, les symptômes que j'avais décrits depuis que la bombe avait explosé étaient d'une telle ampleur qu'on ne pouvait pas nier qu'ils viennent des suites des radiations persistantes.

(10) Ce fut un moment dramatique. Je me mis debout Je me sentais miteux et à mon désavantage face à l'élégance des officiers en uniforme bardés de médailles. Ma première question fut de demander à l'officier s'il avait été à Hiroshima. Il n'y était pas allé. Je décrivis ce que j'y avais vu, et demandai des explications. Il fut d'abord très poli : c'était un scientifique, expliquant les choses à un profane. Ce que j'avais vu à l'hôpital, c'étaient les victimes du souffle et du feu. C'était normal, après une aussi forte explosion. Apparemment, les docteurs japonais étaient incompetents pour traiter cela, ou bien ils manquaient des bons remèdes. J'objectai le fait que des personnes qui n'étaient pas dans la ville au moment de l'explosion avaient été atteintes plus tard, après y être entrés. Il répondit qu'il s'agissait d'allégations. J'ai alors décrit ce que j'avais vu, et j'ai demandé des explications. Il me les donna, très courtoisement au début ; puis les échanges devinrent serrés, et chutèrent lorsque je lui demandai comment il expliquait que les poissons mouraient soudainement dans la rivière à l'endroit où elle traverse la ville. - Évidemment, il y en avait qui avaient été tués par l'explosion ou brûlés par l'eau bouillante. - Mais un mois plus tard ? - C'est une rivière soumise aux marées. Ils ont pu couler et remonter en surface. - Mais j'étais en train de réaliser un reportage dans la ville, j'étais au bord de l'eau, et j'observais des poissons vivants, qui se retournaient, le ventre en l'air, en arrivant à cet endroit de la rivière. Après cela, ils mouraient en quelques secondes.

Le porte-parole semblait en difficulté. - J'ai peur que vous ne soyez victime de la propagande japonaise, dit-il. Et il se rassit. Le coutumier *Tank You* fut prononcé, et la conférence se termina. Après cela, mon histoire de radiations fut refusée, Hiroshima fut immédiatement déclarée zone interdite, je fus chassé de l'armée US et emmené à l'hôpital pour des tests qui montrèrent que le taux de mes globules blancs était au plus bas.

Le corps de presse s'empara de ce détail, et bientôt, je reçus un gentil câble d'avertissement de l'éditeur étranger du Daily Express, Charles Foley, demandant que le papier qu'ils espéraient faire sur mon irradiation ne soit pas raflé par des rivaux. Les autorités de l'hôpital attribuèrent la chute du taux de mes globules blancs à une infection du genou, qui avait été traitée par antibiotiques. C'est beaucoup plus tard, que j'ai appris qu'avec mon infection au genou, le nombre de mes globules blancs aurait au contraire dû augmenter, pour lutter à mon bénéfice contre l'infection. Pour le dire autrement, une chute des globules blancs est un phénomène typique des maladies radio-induites. Quand j'ai quitté l'hôpital, je me suis aperçu que mon appareil photos et les pellicules que j'avais tranquillement rangés dans leur étui étaient manquants, que le Général MacArthur avait les avait confisqués, ainsi que mon accréditation de presse, et que j'étais expulsé du Japon, pour être parti sans permission au-delà des limites de sa zone d'occupation. Plus tard, j'ai appris que cette restriction mise en place pour tous les journalistes alliés était apparemment le résultat direct de mon incartade.

Le lendemain de la transmission de mon reportage sur Hiroshima à partir du quartier général de la Presse de Yokohama, l'article suivant fut télégraphié au New York Times.

Yokohama, Japon, 5 septembre (par radio au New York Times).
Au moment où la Division de Cavalerie (les blindés) des États Unis prépare son entrée à Tokyo pour samedi, ordre rigoureux est donné à tous les correspondants de Presse de quitter la capitale dès aujourd'hui.

A un correspondant demandant la raison de cette mesure, un porte-parole du Général Douglas MacArthur répondit : « La politique des militaires ne consiste pas à faire des correspondants le fer de lance de l'Occupation. » Pendant ce temps, les officiers généraux et les autres membres du Quartier Général allié entraient dans la ville pour enquêter sur les hôtels où les correspondants de Presse avaient séjourné. Ces hôtels furent réquisitionnés par le Quartier Général, qui assigna aux correspondants un hôtel auparavant décrit par les anciens résidents comme étant de troisième catégorie. Toutes les nouvelles adressées à l'étranger en provenance de la capitale du Japon, devenue le centre officiel d'information, devaient maintenant passer par la nouvelle agence japonaise *Domei*, et les journalistes américains ne pouvaient plus sortir de la ville de plus d'un Mille. Forcés de rester à Yokohama, les correspondants recevaient avec retard les traductions de la presse japonaise, qui étaient soigneusement choisies et éditées en vue de maintenir la ligne officielle japonaise, c'est à dire : « Nous sommes vaincus, mais nous espérons que les américains seront aussi corrects avec nous comme vainqueurs, que nous le sommes avec eux comme vaincus. »

Comme nous le verrons plus tard, l'apparente folie de MacArthur faisait partie d'une méthode logique. La concentration des correspondants de presse alliés dans une sorte de ghetto de presse les rendait dépendants des sources japonaises pour tout développement significatif. C'était une façon d'organiser une totale interdiction aux journalistes et aux scientifiques japonais et autres de faire le moindre reportage, quel qu'il soit, sur le sort des survivants de Hiroshima ou de Nagasaki.

2

Un avertissement pour le monde

Comment je revins d'Hiroshima, ce que j'y avais appris, et où et comment mon reportage parut dans le Daily Express deux jours après ma visite, voilà une histoire longue et compliquée. Certaines parties ont été mentionnées dans différents livres parus, et ont fait le sujet de nombreux films tournés en Angleterre, en Australie, en Italie, au Japon, en Suède, et ailleurs. C'est seulement de nombreuses années après les faits, en faisant des recherches, pour un de ces films, que je pris conscience de la consternation toujours vivace, que mon reportage non autorisé sur Hiroshima avait causé parmi les partisans de la guerre nucléaire à Washington. J'étais allé à Hiroshima pour me conformer à l'impératif le plus fondamental et le plus catégorique du journalisme : « Cherche le scoop comme tu peux, de préférence avant les collègues, et accomplis pour tes lecteurs un reportage fidèle sur ce que tu as vu et ressenti. » Les six-cent autres journalistes alliés qui se sont abattus sur le Japon comme un essaim ont considéré la cérémonie officielle de reddition sur le cuirassé Missouri comme l'évènement le plus sensationnel. C'était leur affaire. Leur esprit était tourné vers le passé, le mien vers le futur. Je doute qu'aujourd'hui, quelqu'un lise encore l'histoire dramatique et haute en couleurs qu'ils ont écrite sur la reddition, même si, grâce à leur plume, ils sont devenus célèbres comme journalistes quelque part dans le monde de l'Ouest.

J'avais contacté le Daily Express pendant que je couvrais la guerre du Japon contre la Chine. Ainsi, j'étais à Chunking, alors capitale de la Chine au moment de la guerre où c'était alors la ville la plus bombardée au monde. A la même période, le Japon attaqua Pearl Harbour, et détruisit la flotte des cuirassés des États-Unis dans le Pacifique. A partir de là, jusque fin 1943, je fus accrédité auprès du Commandement CBI (Chine-Birmanie-Inde). Lors de ma première affectation, j'avais couvert en Birmanie l'expulsion des Anglais par les japonais, puis la contre-attaque manquée de l'Inde, visant à regagner un point d'appui dans le Sud-Ouest de la Birmanie. Connue sous le nom de campagne d'Arakan, elle se solda par un échec, et elle me valut d'être hospitalisé quatre mois, pour récupérer du mitraillage par un avion japonais. C'était un symbole de péripéties peu glorieuses dans leur ensemble.

A la fin de 1942, l'armée soviétique avait stoppé les nazis à Stalingrad, et les alliés occidentaux avaient enfin ouvert un second front, longuement attendu et longtemps ajourné en Italie. Les armées d'Hitler étaient en retraite en Russie, et les alliés renforçaient leurs positions à l'Ouest. En Europe, une victoire complète sur les forces de l'Axe ne semblait plus qu'une question de temps. Ainsi, les stratèges militaires et les rédacteurs de *Fleet Street* (55) commencèrent à regarder vers l'Orient. Le Japon ayant occupé tous les ports et les centres industriels importants de la Chine, et récupéré toute la matière première importante du Sud-Est asiatique, il apparaissait dans une position vraiment formidable. Les armées coloniales de Grande Bretagne, de France et de Hollande avaient été facilement défaits. Seul, MacArthur avait évité la capture de justesse, lors de l'effondrement de la résistance américaine aux Philippines

En outre, pour défendre leur empire nouvellement créé, tristement célèbre sous le nom de *Prosperity Sphère* (sphère de prospérité) le Japon avait transformé les îles stratégiques du Pacifique Central en un chapelet de puissantes bases navales et aériennes.

Une fois sa flotte reconstituée, l'Amiral US Nimitz conçut une tactique hardie : l'éparpiller dans l'immensité de l'océan, puis repousser les Japonais en prenant ces îles d'un caillou à l'autre, pour rapprocher les forces américaines des côtes du Japon. « *Frappe au cœur* » était la formule qu'il répétait souvent. Pendant ce temps, MacArthur fut chargé de chasser les japonais de la Nouvelle Guinée – la majeure partie du Sud leur servait de base pour viser l'Australie – de là, à travers la multitude des îles, il pourrait progresser vers l'Indonésie, et spécialement les Philippines, puis vers le Japon, depuis le Sud. Pour stopper puis chasser les japonais de la Nouvelle Guinée, il eut la bonne idée de faire appel à l'armée australienne, qui participa à des batailles épiques pendant toute la campagne du Pacifique. L'aboutissement de cette stratégie prévoyait la jonction entre les forces de Nimitz s'avancant depuis l'Est et celles de MacArthur, avançant du Sud, pour concentrer une vaste armada, préparer l'assaut, et débarquer en force sur les côtes du Japon lui-même.

A cause des retards de la bureaucratie pour mon accréditation, j'avais manqué le premier assaut des îles, l'opération contre l'île Gilbert, environ à 2,400 milles au sud-ouest de Pearl Harbour. Ce fut pour le moins un désastre. Quelqu'un, dans l'établissement du planning, avait sous-estimé la marée. Les barges de débarquement s'accrochaient dans les coraux et les obstacles construits de main d'homme, car l'attaque eut lieu à marée basse. Les Japonais massacrèrent la vague du premier assaut à l'aide d'armes automatiques. Cette erreur ne fut jamais répétée.

Pendant les dix-huit mois suivants, j'alternai entre les barges d'assaut avec les marines, et la couverture de diverses opérations de transport aérien. Mon calendrier de reportages pour cette période inclut les combats pour les îles Mariannes et Caroline ; les débarquements à Leyte, dans les Philippines, et les débarquements successifs de l'aéronavale, fameux dans l'histoire militaire, qui se terminèrent avec la destruction complète de la flotte japonaise, l'assaut contre Iwo Jima, et l'attaque décisive contre Tokyo et d'autres villes japonaises. Durant la bataille d'Okinawa, je fis mon reportage depuis le HMS King George V, (le vaisseau amiral d'un contingent britannique éprouvé) – pour la première fois, nous faisons face à une escadrille de « kamikazes » au grand complet. C'était une vision sinistre et terrifiante, que de les voir plonger sans broncher, droit vers la cible qu'ils avaient repérée, à travers le déluge antiaérien des tirs des bateaux qu'ils visaient, et de ceux de l'escorte de protection, et d'exploser sur leur cible dans un fort et terrifiant pourcentage de cas.

A cause de la complexité du transfert d'un navire de guerre anglais à un bateau américain comparable, durant les jours de bataille, puis d'un bateau de ligne à une péniche de débarquement, j'ai débarqué à Okinawa quand les combats terrestres touchaient à leur fin. Mais là, le temps de m'approvisionner de hamburgers et de purée (*mash*) à la cantine de l'armée US, j'entendis des bribes d'information sur une nouvelle bombe dont le speaker excité vantait l'énorme puissance. Cette bombe venait juste d'être balancée sur un lieu appelé Hiroshima. Au-dessus des bruits de plateaux et de

plats d'étain, dans le brouhaha des potins sur le film de la veille, ou sur l'espion japonais qui s'était fait abattre, il était impossible de saisir les détails sur la nouvelle bombe. Lorsque l'aide cuisinier versa mon repas sur le plateau, je lui demandai : « Il y a du chambard partout ! - Ah, dit-il, c'est à propos de cette fameuse nouvelle bombe qui vient juste de tomber sur les japs. C'est une bonne aubaine pour nous ici. »

Et à ce moment-là, je partis, pas plus au courant. (Il était alors généralement admis que l'opération Okinawa avait été très coûteuse : 12 000 soldats US tués, 36 000 blessés, 34 bateaux alliés coulés et 368 endommagés en moins de trois mois de combats – ce qui ne représentait rien en termes de pertes humaines et matérielles comparé à ce que serait l'assaut final du Japon.) En reprenant cette comparaison, le soir, dans la quiétude d'un mess d'officiers, j'appris que c'était une bombe A, qui avait été lancée sur le lieu appelé Hiroshima, et je me fis mentalement la remarque : ce serait mon premier objectif, si je parvenais au Japon.

C'est ce qui m'arriva, à bord de l'USS Millette, un cargo transformé en transport de troupes, chargé de marines faisant partie du premier groupe de débarquement. Leur travail était de neutraliser les canons ennemis et d'assurer la sécurité des premières vagues des troupes d'occupation. Ce fut à Yokohama, et non à Tokyo, que Henry Keys et moi nous sommes retrouvés pour la première fois depuis Melbourne. Il était arrivé en avion à Yokohama avec l'avant-garde du Quartier Général de MacArthur. Je piquai quelques petites phrases de japonais sur un manuel de l'armée américaine que je consultai pendant la demi-heure de bateau vers la base navale de Yokosuda. Je m'aperçus que les trains circulaient régulièrement entre Yokosuda et Tokyo. Avec Bill McGaffin, du Chicago Daily News, un compagnon inséparable sur beaucoup de champs de bataille, je pris très vite le train en partance pour Tokyo. Les passagers japonais montraient de la surprise, mais pas d'hostilité. L'un d'eux, en bon anglais, indiqua à quelle station nous devons descendre pour aller à l'hôtel Dai Ichi, qui n'était pas loin du centre de ce qui restait de Tokyo, après les raids génocidaires et incendiaires du Général Le May. Après une petite altercation avec le réceptionniste du Dai Ichi, nous dûmes remplir un formulaire pour touristes concernant notre la durée de notre séjour, notre adresse, et quelques autres questions sans intérêt, avant de pouvoir nous enregistrer pour une nuitée. Pour cela, les cigarettes furent une plutôt bonne monnaie d'échange.

Le lendemain matin, comme McGaffin flânait aux alentours, prenant des notes pour un papier sur l'atmosphère, je me rendis à *Domei* (aujourd'hui Kyodo), l'agence officielle de presse japonaise. J'y fus reçu avec une courtoisie professionnelle par quelqu'un du bureau des affaires étrangères, à qui j'expliquai mon très fort désir d'aller à Hiroshima dès que possible, et d'y faire un reportage sur ce qui s'y était exactement passé. Il me regarda d'un air ahuri en disant : « Mais personne ne va à Hiroshima. Tout le monde y est en train de mourir ! » Quand j'insistai parce c'était cela qui rendait ma mission vraiment urgente, il consulta ses collègues, et me dit : « Il y a tous les jours un train qui part de Tokyo à 6 h du matin, et qui s'arrête à Hiroshima. Mais personne ne peut dire à quel moment il arrive là-bas. »

Il finit par accepter de me vendre un ticket AR, si en échange, j'acceptais d'apporter de la nourriture et des cigarettes à Mr Nakamura, le correspondant de *Domei*

à Hiroshima. Je demandai s'il y avait quelque chance d'envoyer un message à leur office de Tokyo par Me Nakamura. Il répondit : « C'est une étrange situation. Il a un petit manipulateur Morse, et il peut nous envoyer des messages. Mais il n'a pas de récepteur, si bien que nous ne pouvons pas le contacter. Il n'y a pas de radio à Hiroshima, et le train n'y apporte pas les journaux. Enfin, il sait que nous recevons ses messages, alors, il continue à les expédier. Si vous voulez, nous vous donnerons une lettre pour Mr Nakamura, lui demandant de vous aider. Et, s'il vous plaît, dites-lui à quel point nous apprécions la valeur de ses services. »

Rentré à l'hôtel Dai Ichi, pour y retrouver Bill McGaffin, et nous repartons vers Yokosuda. McGaffin était venu seulement pour couvrir la cérémonie de la reddition sur le Missouri, après quoi il devait repartir directement à Chicago. Ainsi, je n'ai pas été déloyal envers un ami que j'estime hautement, en ne lui dévoilant pas mon plan secret. Un autre ami, du centre de presse de la Navy, à qui j'avais divulgué mon projet, fut enchanté à l'idée qu'un de leurs correspondants pouvait entrer le premier à Hiroshima. Il me fournit force provisions, y compris un énorme quartier de bœuf pour mon contact *Domei* à Tokyo. Ce soir-là, Tous les correspondants s'étaient rassemblés à l'hôtel Yokohama, temporairement choisi comme quartier général des journalistes alliés, et j'y retrouvai mon compatriote et collègue Henry Keys en pleine réunion. Comme c'était à prévoir, il y eut un échange ébouriffant sur les épreuves par lesquelles chacun de nous était passé, et les fois où nous avions miraculeusement échappé à la mort, au prix d'un lourd tribut payé par les correspondants. Le problème de la division du travail pour les jours suivants, fut établi plus rapidement que lorsqu'au moment du partage sur le Pacifique, Henry voulait couvrir la cérémonie de la reddition sur le Missouri, et moi, je voulais à tout prix aller à Hiroshima. Il fallait autant que possible qu'il maintienne le contact avec *Domei* à Tokyo, et au cas douteux où le miracle se produirait, il relayerait mon reportage à Londres, via le centre de presse de Yokohama.

Nous partageâmes la même chambre cette nuit-là, car nous étions conscients de la nécessité absolue du secret dans nos relations avec nos collègues. Par bonheur, ils devaient partir très tôt le matin suivant, pour être sur le pont de l'USS Missouri, lors de la cérémonie qui devait marquer officiellement la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Les officiers de Presse vinrent nous réveiller, et ils étaient consternés de voir l'un d'eux se plier en gémissant dans son lit, avec ce qui apparaissait comme un mauvais cas de diarrhée. Son collègue anxieux lui appliquait des serviettes chaudes sur l'estomac. Il ne pouvait rien à faire que de m'abandonner, et me laisser manquer un des plus grands moments de l'histoire. Quand Henry accepta de rejoindre ses collègues, il me souhaita bonne chance, et il me dit : « Tu peux avoir besoin de ça ! » Et il me colla dans la main un Colt 45 automatique. Il me dit qu'il l'avait pris en souvenir sur un champ de bataille. Je l'acceptai avec regret, avec la ceinture de toile qui le contenait. Les correspondants de guerre n'étaient pas supposés porter une arme au côté ; mais comme la guerre était officiellement terminée depuis quelques heures, mes scrupules furent de courte durée. Je le rentraï dans mon havresac avec ma machine à écrire « Hermès » et mes provisions.

POINT ZERO

Un des moments les plus hasardeux de mon aventure a eu lieu dans les premières huit ou neuf heures. J'avais bien été averti que j'allais avoir une journée de quinze à trente heures. Le train était bondé d'officiers et de soldats fraîchement démobilisés. Les officiers portaient toujours leur long sabre, et une dague de samouraï accrochée à la ceinture. Ils occupaient tous les compartiments de voyageurs, tandis que les troupes ordinaires étaient entassées sur les plateformes séparant les wagons. Je n'avais pas d'autre alternative que de jouer des coudes et de me trouver une place debout au milieu d'eux. Ils ne savaient pas que faire avec moi. J'avais bourré dans mon sac ma casquette et mes insignes de correspondant de guerre, qui paraissaient trop militaires. Vêtu d'une tenue de brousse verte, je tenais fermement un parapluie, espérant que cela symbolisait mon statut de civil.

Les soldats japonais, des petits hommes trapus, les jambes serrées dans des bandes molletières, gardèrent d'abord un air renfrogné ; ils discutaient à mon sujet, et je sentais leur hostilité. Quand je fis tourner un paquet de cigarettes, ils se déridèrent. J'étais en train d'apprendre que le prix des cigarettes venait d'être multiplié par vingt, depuis que la nouvelle de la capitulation était connue. En retour, on m'a offert quelques lampées de *saké*, dont les hommes de troupe semblaient avoir rempli leurs bidons, puis quelques morceaux de poisson séché, et des œufs durs. Au bout d'une heure, nous étions copains de guerre. Ils hurlèrent de rire quand je leur montrai les cicatrices de mon genou droit, avec un éclat de balle qui dépassait : il n'avait pas pu être extrait. Je l'avais reçu d'un avion de chasse japonais, en Birmanie. Je sortis ma machine à écrire pour montrer que j'étais journaliste. On me trouva de l'espace pour m'asseoir sur un des énormes ballots qu'ils avaient tous, et le *saké* coula plus généreusement. Après la démobilisation, on leur avait permis d'emporter tout ce qu'ils pouvaient trouver comme nourriture et comme boisson, ainsi que leurs armes, dissimulées sous des couvertures, mais cela, je ne le découvrirai que plus tard.

Au bout de cinq ou six heures, le visage écarlate et les yeux brillants de *saké*, mes compagnons, rayonnants de contentement, commencèrent à quitter la plate-forme brinquebalante, et à descendre aux différentes stations, en titubant sous le poids de leurs énormes ballots. Aucun salut, je le notai, avec les officiers qui descendaient aux mêmes arrêts, aucune marque de respect, pas le moindre signe de reconnaissance. J'entrepris de trouver une place assise dans un compartiment auquel notre plateforme donnait accès. J'étais crasseux, à cause de la fumée et de la cendre. L'hostilité était totale. Un américain en habit de clergyman que j'abordais avec volubilité, pas seulement à cause du *saké*, me prévint à mots couverts que la situation était très tendue. Alors, je constatai qu'il avait une escorte armée, et qu'il était très nerveux. Il dit qu'un sourire ou une poignée de mains pouvaient être pris pour un geste de triomphe pour leur reddition, qui venait d'être signée, et à tout moment devenir un signal qui pouvait vous coûter la vie. Il me prévenait : « Ils ont des gros *bâtons* entre les jambes ». (56) Ils l'avaient amené à Tokyo pour diffuser aux troupes d'occupation, la façon d'éviter les problèmes, et ils le ramenaient au camp dans lequel il avait été interné depuis Pearl Harbour.

Il y avait un ennui supplémentaire : la moitié du temps, et c'est encore le cas aujourd'hui, le train entrait sans arrêt dans de longs tunnels. La différence entre alors et aujourd'hui est que le train n'était pas du tout éclairé, et qu'il n'y avait pas de lumière dans les tunnels. Nous roulions alors à 40 km/h, aujourd'hui à 220. Être décapité par un sabre dans le noir n'était pas une plaisante perspective, et il semblait que mes nouveaux compagnons de voyage ne désiraient rien d'autre que de le faire ; ils caressaient constamment la poignée de leur sabre en me regardant d'un air menaçant.

Il y avait aussi le problème de savoir quand j'atteindrais Hiroshima. Toutes les pancartes des stations étaient rédigées exclusivement en idéogrammes japonais. (Aujourd'hui, elles sont doublées en anglais). Le prêtre en quittant le train à Kyoto, avec son escorte, m'avait indiqué que j'étais environ à la moitié du chemin. J'avais appris dans mon manuel de conversation : « *Kono eki-wa nanti i meska* », ce qui signifie : « Quel est le nom de cette station ? » Cela m'évita de prononcer le nom de ce qui avait semblé être la cause immédiate de la capitulation des japonais. Je n'avais pas intérêt à ajouter de l'huile sur le feu : les officiers s'estimaient suffisamment outragés par ma présence parmi eux. Plus tard, seulement, je compris qu'ils faisaient partie des *têtes brûlées*, prêts à défier l'empereur et à continuer la guerre. On les éloignait de Tokyo, pour éviter les incidents durant la cérémonie de la capitulation et les premiers jours d'occupation. Sept ou huit heures après avoir dépassé Kyoto, je réitérai ma question rituelle. A ce moment-là, beaucoup d'officiers étaient descendus, et ils avaient été remplacés par des civils. Quelqu'un répondit : « *kono eki wa Hiroshima eki desu* » (Ceci est la station d'Hiroshima). Pile à 2 h du matin, vingt heures après avoir quitté Tokyo, j'avais la réponse que j'attendais. Je voulus sauter dehors. Le compartiment était alors tellement bondé de passagers assis et debout, que je dus sortir par la fenêtre, et mes voisins de voyage me firent passer mon havresac.

La gare, autrefois un bâtiment en briques, n'était plus qu'un toit soutenu par des poteaux. Une barrière improvisée avait été dressée pour canaliser les passagers, avec deux portes de bois près desquelles les billets étaient récupérés. Comme je le découvris plus tard, elle se trouvait à environ 2000 mètres de l'épicentre (ou Point Zéro, comme disent les américains), là où la bombe a explosé. Lorsque je passai la porte du contrôle des tickets, je fus agrippé par deux gardes en uniforme noir armés d'un sabre. Me prenant pour un POW évadé, ils m'escortèrent vers une prison improvisée, et me firent comprendre que je ne devais pas bouger. Cela faisait presque vingt-quatre heures que j'avais quitté ma chambre d'hôtel de Yokohama ; il faisait complètement noir, et il n'y avait aucune possibilité de s'expliquer. Je distribuai quelques cigarettes à ceux qui m'entouraient, et je bus un peu d'eau chaude, offerte avec quelques pois chiches par une femme de la prison, puis je m'installai dans un fauteuil délabré, et je m'endormis. Au lever du jour, je présentai ma précieuse recommandation destinée à Mr Nakamura, et j'exhibai ma machine à écrire, pour montrer que j'étais un collègue de ce journaliste. Mon statut fut clairement amélioré, et je pus sortir, et avoir une vue sur le reste de la gare. Après quelques heures, Mr Nakamura arriva avec une jeune femme japonaise née au Canada, qui parlait un excellent anglais.

A ce point, il est juste de rendre hommage au courage, à l'intégrité, et à la hauteur de vue internationale de Nakamura. Il m'accepta pour ce que j'étais, un journaliste qui

cherchait à accomplir son devoir professionnel. Dès le premier instant, il est clair qu'il ne me considérait pas comme un ennemi. Je lui dis que ce qui m'intéressait n'était pas seulement la destruction matérielle, dont je pouvais mesurer l'immensité, simplement en voyant l'état de la gare ferroviaire. Mais quels effets cette monstrueuse nouvelle arme avait-elle sur l'homme ? S'il pouvait m'aider à la découvrir, je diffuserais la vérité, et il le savait. Au premier regard, il accepta ma demande, et promit d'essayer de transmettre ce que j'écrirais à l'agence *Domei* de Tokyo. Il était clairement enchanté et prêt à m'aider, grâce à la lettre que j'avais amenée, car elle confirmait que les messages qu'il envoyait arrivaient bien à destination, et étaient hautement appréciés.

Nous parcourûmes les restes des 68 000 bâtiments détruits, dont le Brig. Gen. Thomas Farrell était si fier de proclamer qu'ils avaient tous été anéantis ou endommagés. Dans ce qui restait des huit étages des grands magasins Fukuoka, les survivants des forces de police de la ville avaient établi leur quartier général. La police fut extrêmement hostile, et l'atmosphère était tendue, lorsque Nakamura expliqua qui j'étais et ce que je cherchais. Plus Nakamura expliquait, plus la tension montait. Il y eut des cris du côté de la police, et l'interprète pâlit en transmettant mes rares interventions. Ce fut seulement trente-cinq ans plus tard, au quartier général de l'agence Kyodo, que Nakamura m'expliqua ce qui s'était passé. Une majorité des officiers de police voulaient nous fusiller tous les trois. Finalement, le chef de la redoutable *Police Politique*, celui qui, parmi tous les autres, avait le grade le plus élevé, accepta les explications de Nakamura et les miennes. « Montrez-lui ce que son peuple nous a fait », disait-il, me prenant manifestement pour un américain. Il me fournit alors une voiture de police pour me conduire à travers les gravats et les ruines jusqu'à l'hôpital des Communications, un des deux hôpitaux de la ville, le seul resté suffisamment en état pour qu'on y soigne, dans la mesure du possible les victimes de la Bombe A. Nakamura, qui semblait encore vigoureux et solide en mai 1980, mourut quelques mois après notre rencontre : c'était un des nombreux survivants de l'attaque et de ses séquelles. Il est décédé subitement, sans raison apparente.

Parmi toutes mes impressions, je ne peux rien faire de mieux que de les reprendre telles qu'elles ont été publiées dans le Daily Express. Je les avais tapées sur mon ancienne Baby Hermès, assis au milieu des ruines sur un bloc échappé à la pulvérisation, au plus près du centre de l'explosion. Je rassemblai tous les éléments que je pouvais envoyer dans mon reportage, car je n'avais pas la garantie de trouver un autre moment pour transmettre immédiatement quoi que ce soit d'autre, et je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait lors de ma journée de retour. A part quelques erreurs de transmission, et quelques insertions, apparemment dues au rédacteur scientifique, l'histoire est aussi proche que possible de l'original. La copie carbone de ce que j'avais écrit a disparu à Tokyo, dans le même temps que ma caméra, c'est pourquoi je n'ai aucun autre document que celui qui suit.

« A Hiroshima, trente jours après que la première bombe atomique eut détruit la ville et ébranlé le monde, des gens meurent encore, mystérieusement et horriblement, des gens qui étaient indemnes au moment du cataclysme. Ils meurent d'une maladie inconnue, que je peux seulement qualifier de peste atomique.

Hiroshima ne ressemble pas à une ville bombardée. On dirait qu'un rouleau de feu monstrueux s'est abattu dessus, l'écrasant et l'anéantissant complètement. J'écris ces faits aussi objectivement que possible, dans l'espérance que ce fait servira d'avertissement pour le monde.

Dans cette première utilisation de la bombe atomique sur la terre, j'ai vu la plus terrible et la plus épouvantable désolation en quatre années de guerre. Comparée à cela, une île du Pacifique après un bombardement semblerait un Eden. Les dégâts sont bien pires que ce que les photos peuvent montrer.

Quand vous arrivez à Hiroshima, vous pouvez voir que sur une surface d'entre vingt-cinq et peut-être trente Miles, on a de la peine à trouver un bâtiment. Voir une telle destruction due à l'homme vous crée un vide dans l'estomac.

J'ai dû chercher mon chemin pour aller jusqu'à une cabane utilisée comme quartier général provisoire de la Police au milieu de la cité disparue. Depuis là, en regardant vers le Sud, je pouvais voir sur trois Miles quelques ruines rougeâtres. C'est tout ce que la bombe atomique a laissé sur les douzaines de quartiers, les rues de la ville, les buildings, les maisons, les usines, et les vies humaines.

Il n'y a plus rien qui soit resté debout, excepté une vingtaine de cheminées d'usine ; les cheminées, mais pas les usines. Et un groupe d'une demi-douzaine d'immeubles éventrés. Rien d'autre.

Le chef de la police d'Hiroshima m'a accueilli avec empressement (sic) : j'étais le premier journaliste Allié à entrer dans la ville. Avec le directeur local de *Domei*, siège de l'Agence de Presse japonaise, il m'a conduit à *travers* - je devrais plutôt dire : *sur* - la ville, et il m'a emmené voir les hôpitaux, là où les victimes de la bombe étaient encore traitées.

Dans ces hôpitaux, j'ai trouvé des gens qui, quand la bombe est tombée, n'avaient subi aucune blessure ; mais ils étaient en train de mourir des suites d'effets inconnus.

Sans raisons apparente, leur santé commençait à faiblir. Leurs cheveux tombaient. Des taches bleuâtres apparaissaient sur leur corps. Puis des saignements sortaient de leurs oreilles, de leur nez et de leur bouche.

Les docteurs m'ont dit qu'au début, ils attribuaient ces symptômes à une faiblesse généralisée. Ils faisaient à leurs patients des injections de Vitamine A. Le résultat était horrible. La chair commençait à pourrir autour du trou fait par l'aiguille au moment de l'injection. Et à chaque fois, la victime décédait.

Ce sont de effets retardés de la première bombe atomique jamais tombée, et je ne veux pas voir d'autres exemples de cela.

Mon nez détectait une odeur particulière, différente de tout ce que j'avais pu sentir auparavant. C'était comme du soufre, mais pas tout à fait. Je pouvais sentir cela quand je passais près d'un feu qui couvait encore, là où on était en train de fouiller pour récupérer des corps dans les décombres. Mais

ensuite, je pouvais encore la sentir, même quand tout était désert. On pense que cela provient d'un gaz toxique, qui se dégage de la terre imprégnée par la radioactivité issue de la fission des atomes d'uranium.

Et ainsi les habitants d'Hiroshima déambulent aujourd'hui dans le triste désert de ce qui était auparavant une ville superbe. Ils ont des masques de gaze sur la bouche et le nez. Cela ne les protège probablement pas physiquement ; mais cela les aide moralement.

Dès l'instant où cette dévastation s'est abattue sur Hiroshima, les gens qui avaient survécu ont haï l'homme blanc. C'est une haine dont l'intensité est presque aussi effrayante que la bombe elle-même.

On compte 53.000 morts et 30.000 disparus, qui ont sans doute péri. Pendant la journée que j'ai passée à Hiroshima, 100 personnes sont décédées de ses effets. Elles faisaient partie des 13.000 blessés graves de l'explosion. Depuis, elles meurent à raison de 100 par jour. Et elles mourront probablement toutes. Et il y en a encore 40.000 qui ont été légèrement blessés. *(II)* Cette hécatombe n'aurait pas été aussi élevée, sans une erreur tragique. Les autorités pensèrent que c'était un raid de plus des superforteresses. L'avion survolait la cible, et il a largué le parachute qui transportait la bombe juste au-dessus du point prévu pour d'explosion. Puis l'avion américain fut vite hors de vue. Le signal de fin d'alerte retentit, et les habitants d'Hiroshima sortirent de leurs abris. A peine une minute plus tard, la bombe atteignait les 2 000 pieds, altitude à laquelle elle avait été réglée pour exploser, juste au moment où, à Hiroshima presque tous étaient dans la rue. »

Cette version est tout à fait différente de celle que Nakamura me raconta, et que j'avais insérée dans mon récit originel. Il est possible que Nakamura ait préféré ne pas être cité, et qu'il ait omis ce passage dans le compte-rendu qu'il a transmis :

« Nous avons eu une alerte tôt le matin, me disait-il, mais seulement deux avions sont apparus. Nous pensions qu'ils accomplissaient un vol de reconnaissance, et nous n'en avons pas tenu compte. La fin d'alerte retentit, et la plupart des gens partirent au travail. Alors, à 8 h 20, un avion revint. J'étais en train de sortir mon vélo, pour rejoindre mon bureau, quand il y a eu un flash aveuglant comme un éclair. Dans le même temps, je sentis un souffle brûlant sur mon visage, et une tornade, comme une explosion de vent. Je tombai à terre, et les maisons s'effondraient autour de moi. Lorsque je heurtai le sol, il y eut une explosion retentissante, comme si une bombe puissante avait éclaté tout près de moi. Quand je regardai autour, il y avait une épouvantable colonne de fumée noire en forme de parachute, qui s'élevait vers le ciel, avec un rayon de lumière au milieu. Comme je regardais ce noyau de lumière, je le vis grossir et se diffuser à travers le nuage de fumée tourbillonnant, jusqu'à ce que tout l'ensemble devienne incandescent.

Hiroshima avait disparu, et je réalisai que quelque chose de nouveau venait de se produire, au-delà de notre expérience. J'essayai de téléphoner à la police et à la brigade du feu, pour savoir ce qui était arrivé. Mais il était impossible de rejoindre le moindre destinataire. »

Cette précieuse description sur le tas, venant d'un observateur expérimenté n'est pas apparue dans Daily Express. Mon compte-rendu continuait comme suit :

« Des centaines et des centaines de morts étaient si atrocement brûlés par la chaleur générée par la bombe, qu'il n'était même pas possible de savoir qui était un homme, une femme, un vieux ou un jeune.

Pour des milliers d'autres, plus proches du centre de l'explosion, il n'y avait aucune trace d'eux. Ils étaient volatilisés. La théorie, à Hiroshima, est que cette chaleur atomique était si forte, qu'ils étaient instantanément consumés en cendres, sauf qu'il ne restait même pas de cendres. Si vous pouviez voir ce qui reste d'Hiroshima, vous en arriveriez à penser que Londres n'a jamais été touché par les bombes. Le palais Impérial, naguère un immeuble imposant, est un amoncellement de gravats de trois pieds de haut, dont il ne reste qu'un pan de mur. Le toit, les planchers, et tout le reste sont devenus de la poussière... »

Suivent plusieurs paragraphes qui ont manifestement été insérés par le correcteur scientifique du journal : ils n'ont pas pu être rédigés par moi : des formules comme : « Presque tous les scientifiques japonais sont venus visiter Hiroshima en l'espace de trois semaines... » En fait, les deux premiers scientifiques sont arrivés un jour avant moi, et ils ont tenu leur première réunion au moment où je visitais l'hôpital des Communications. Il y a aussi une référence à Nagasaki, que je n'ai jamais visité ; je n'ai donc rien pu écrire là-dessus ; ni l'allusion aux docteurs qui mettaient la maladie sur le compte de la radioactivité. En fait, ils n'avaient aucune idée de ce à quoi ils tentaient de faire face.

Une explication de certains de ces manques de précision, et du pourquoi de certaines omissions sur mon reportage vient indirectement de l'autobiographie d'Arthur Christiansen, intitulée : *Une partie de ma vie*. Il était le prestigieux éditeur du Daily Express depuis de nombreuses années. Parlant du *scoop* sur Hiroshima, il note que ce *pauvre Peter* (Buchett) était si bouleversé par cette horreur, qu'il a dû mettre la main à la rédaction de l'histoire. Là, le correcteur scientifique voulait clairement étaler son érudition en matière atomique. Mais c'était manquer à l'éthique de le faire sous mon nom.

Mes seules informations sur les effets médicaux des radiations atomiques venaient et du Docteur Katsube, directeur provisoire et chirurgien-chef de l'hôpital des Communications, et de l'aspect physique de ses patients dans cet hôpital. Le docteur Katsube mérite le même respect que Mr Nakamura. Il a pris un grand risque en m'escortant personnellement dans plusieurs salles de l'hôpital. Ses descriptions des symptômes et des effets des maladies radiologiques, quoi qu'il n'ait pas appelé cela ainsi, sont restées valables avec l'épreuve du temps, et ses diagnostics étaient d'autant plus remarquables, qu'il n'y avait pas de précédent médical sur lequel se baser, et que l'hôpital était resté sans équipement, sans même un microscope. Tout avait été détruit.

La référence à la « haine de l'homme blanc » dans la version du Daily Express venait des réactions des patients et de leurs parents, dans les quelques salles que j'ai visitées. Les patients gisaient sur leur tatami, des nattes faites de joncs tressés, la tête près du mur, et plusieurs membres de leurs familles étaient à genoux autour d'eux. C'est

une habitude, au Japon, que des membres de la famille viennent à l'hôpital et nourrissent le patient. Mais dans cette circonstance, les survivants ne pouvaient être admis que si les membres de la famille pouvaient assurer la nourriture et un minimum de soins : changer les pansements, veiller à la propreté de leur parent, le nourrir, etc... 93 % des infirmières de la ville avaient été tuées ou frappées d'incapacité dès les premières secondes de l'explosion. Je dus voir toutes ces horreurs par moi-même. J'ai vu des brûlures du troisième degré suppurantes, des yeux saignants et même fondus, des cheveux tombés, laissant des sortes de taches noires un peu partout autour de la tête. Les victimes et les membres de leurs familles me regardaient d'un air haineux et enflammé, qui me transperçait comme un poignard. Ce fut au point que le Dr Katsube me dit en anglais : « Vous devez partir. Je ne peux pas répondre de votre vie si vous restez plus longtemps. » Et c'est ainsi que se termina ma visite à l'hôpital, et ma première rencontre avec le Dr Katsube. En fait, l'attitude générale des habitants d'Hiroshima dans les rues était surtout une totale apathie. Ils étaient toujours en état de choc. Les gens marchaient seuls, ou en groupes de deux ou trois. Aucun ne s'arrêtait pour parler à quelqu'un d'autre. Même notre petit groupe, comprenant un étranger qui ne portait pas de masque, n'attirait pas l'attention.

Les derniers mots que le Dr Katsube m'adressa furent : « S'il vous plaît, rapportez ce que vous avez vu, et dites à votre peuple (il pensait naturellement que j'étais américain), d'envoyer des spécialistes qui connaissent cette maladie, et munis des remèdes nécessaires. Sinon, chacun ici est voué à mourir. »

En dépit des erreurs dues aux omissions, aux transmissions, et aux insertions, j'accorde un grand crédit à Arthur Christiansen d'avoir mis mon « Avertissement au monde » à la une de son journal, et d'en avoir gardé les points que je considérais comme essentiels. Mais étant donnée la certitude des occidentaux d'en avoir terminé avec la seconde guerre mondiale, et en ajoutant qu'ils avaient le monopole de l'arme absolue, ce qu'ils avaient démontré à Hiroshima et Nagasaki, il restait difficile pour les éditeurs anglais de journaux de grande diffusion, de faire retomber l'euphorie, même avec un tel avertissement.

3

Maquillage

Je n'avais jamais imaginé être redevable de quoi que ce soit à un officier de la sinistre Police de Contrôle de la Pensée Japonaise. Mais ce fut l'officier Kunihara Dazaï qui, non seulement nous sauva, Nakamura et moi, de la colère des autres officiers de police, mais qui nous escorta à travers la nuit cauchemardesque, vers l'Hôpital des Communications. Calme et poli, l'Officier Dazaï, qui, plus tard, devint député-ministre de la Santé et du Bien Public, me fit des adieux amicaux, et me laissa à mon abri délabré, réaliser concrètement mon reportage. C'est pendant que j'étais en train de travailler au Point Zéro, et que Nakamura était parti enregistrer les horaires du train, que les correspondants américains choisis sur le volet arrivèrent. Ils étaient venus à Hiroshima en avion, par un transporteur US spécial, qui les débarqua à l'aéroport, et ils prirent un minibus, qui les amena dans la cité anéantie. Ils causèrent normalement avec moi, jusqu'à ce que les officiers de l'escorte apparaissent ; alors, ils se promenèrent en prenant des photos des ruines et des poutres grotesquement tordues des quelques bâtiments qui n'avaient pas fondu ou n'étaient pas pulvérisés.

A une vieille connaissance des assauts de la campagne des îles qui me demandait mes impressions, je répondis : « L'histoire réelle est dans les hôpitaux. » Il tourna les talons et rejoignit les autres. Ce qui retenait leur attention, c'était le brouillard persistant ; et ils étaient anxieux de ne pas pouvoir reprendre l'avion si la visibilité continuait à manquer.

Il y en a un que je n'ai pas rencontré ce jour-là. C'était Bill Laurence. Nous nous étions côtoyés quand nous étions en uniforme de correspondants de guerre. Le gros travail documentaire accompli par les scientifiques japonais, selon la chronologie à laquelle je me suis déjà référé, rappelle avec précision le désintérêt manifeste de Laurence et des autres reporters pour le destin des victimes de la bombe :

Un groupe de reporters américains qui visitaient Hiroshima le 3 septembre 1945, exprimèrent leur satisfaction devant la destruction complète de la ville. Dans une conférence de presse tenue au bureau préfectoral, le reporter W. L. Laurence notait la dévastation totale de la cité et de sa population, et chantait les louanges et la supériorité évidente de la puissance de la bombe. Quelques reporters japonais présents à la conférence de presse soulevèrent des questions sur le point de vue des victimes de la bombe. Hiroshima serait-elle inhabitable pour soixante-quinze ans ? Est-ce que la bombe atomique contribue à la paix mondiale ? Mais Laurence refusa de répondre à de telles questions. Il ne s'intéressait qu'à la puissance de la bombe, et le sort des victimes venait seulement servir de preuve à cette puissance.

La dévastation d'Hiroshima et la cause de la paix n'avaient pas le même intérêt pour lui. Cette singulière focalisation sur la puissance de la Bombe Atomique n'était pas l'exclusivité de Laurence, reporter du New York Times.

C'était aussi la politique des Occupants et du Gouvernement des États Unis de l'époque. (12)

Tandis que M. Nakamura m'escortait vers le train pour me trouver un siège, (un privilège réservé aux officiers moins de quarante-huit heures plus tôt), mon principal souci était que ma copie soit vraiment acheminée à Tokyo, et que Henry Keys soit capable de la récupérer. Si j'avais connu la situation réelle, ma crainte aurait été pire. Aussitôt après la fin de la cérémonie de la capitulation, MacArthur avait placé Tokyo territoire interdit aux Alliés. Henry Keys fit deux tentatives pour sortir de Yokohama. Mais par deux fois, il fut sorti du train par la police militaire à l'arrêt suivant.

Heureusement pour le Daily Express et pour moi, dans cette situation, Keys était un journaliste solide, expérimenté et plein de ressources, avec une telle pugnacité qu'il ne se contentait jamais d'une réponse négative, et il avait cette totale irrévérence envers l'Administration qui rend les journalistes australiens très populaires auprès des éditeurs de la *Rue Fleet* (13). Avec un tas de cigarettes et assez de rations pour le rendre heureux, il paya un journaliste Japonais pour qu'il attende à l'agence *Domei* un message venant d'Hiroshima. Si le message arrivait, il devait immédiatement se précipiter à la chambre d'hôtel de Keys, à Yokohama. Cependant, Henry, se savait grillé auprès des autres reporters, spécialement auprès des autres Australiens travaillant pour la presse anglaise, donc comme moi. Ils avaient eu le cerveau si bien lavé par les instructions des officiers de l'US Air Corps, qu'ils acceptaient la version selon laquelle le bombardement d'Hiroshima avait été si efficace, que les transports sur rail et par route étaient en arrêt complet, et qu'aucun pont important n'était resté intact. Personne ne s'était donné la peine de savoir si c'était vrai ou faux. Ils iraient à Hiroshima quand cela arrangerait le Général MacArthur, par avion, naturellement, et pas avant. En plaçant Tokyo en zone interdite pour la presse, les chefs s'assuraient qu'il n'y aurait personne à suivre mon exemple.

Quelque temps plus tard, le journaliste japonais apparut à la porte de Henry Keys avec ma copie dans la main. Le miracle avait fonctionné. Henry le retapa et l'apporta au Centre de Presse pour transmission. Après un rapide examen de la date, et du sujet traité, l'employé de bureau de service dit : « Ceci doit passer par la censure, Monsieur. - Quelle censure ? Quelle censure ? s'emporta Henry. La guerre est finie, et la censure est supprimée. - Ceci est un cas spécial, Monsieur, et nous ne pouvons pas le transmettre. » C'est là que se montra la ténacité d'Henry. Bouillonnant de rage, il régla la question par de nombreux coups de téléphone, tôt le matin, aux officiers de haut rang. Il les tyrannisa, jusqu'à ce que quelqu'un ayant une assez haute autorité se trouve ravi de lui céder. En s'entêtant, il s'introduisit au bureau des télex, et il resta près de l'opérateur jusqu'à ce que chaque mot soit envoyé, et qu'une confirmation : « Bien reçu » arrive du Daily Express.

Le groupe des journalistes de Farrell et de Laurence ont dû avoir le choc de leur vie. Ils m'avaient laissé vagabonder autour des ruines du Palais Impérial d'Été, absolument certains qu'il y aurait au moins un jour complet avant que je puisse rejoindre Tokyo. Personne d'autre ne pouvait y aller, les services du télégraphe et du téléphone étaient hors service, si bien qu'ils avaient tout le temps qu'ils voulaient pour

écrire leurs histoires. La manipulation Morse était antique, et personne n'imaginait qu'elle pouvait fonctionner à Hiroshima. A cause de l'attitude hostile des officiers de presse envers moi, je ne me sentais nullement obligé de leur révéler cela.

Les quelques 600 journalistes restés à Yokohama apprirent ce que j'avais fait seulement lorsqu'ils se réveillèrent avec la *roquette* (c'est le terme traditionnel pour désigner les messages des éditeurs furieux parce que leurs journalistes ont été gravement battus sur un reportage important). Les reportages du *groupe sélectionné*, qui décrivaient seulement la destruction matérielle, présentant la Bombe A juste comme énormément plus puissante que les bombes conventionnelles, avaient moins d'intérêt, comparés à une description venant d'un témoin oculaire, qui parle de ses effets sur l'existence humaine. Le retard dans la publication du reportage de Laurence vient de ce que les patrons du nucléaire et leur personnel chargé des relations publiques, polarisés par leur machination, avaient finalement décidé de mener la contre-offensive, en démontrant que croire en l'existence de maladies dues aux radiations ou à toute autre cause de morts, comme le souffle de l'explosion ou la carbonisation, était une erreur.

En réussissant mon reportage, je fus plus fortuné qu'un collègue, George Weller, du Chicago Daily News. J'ai appris ce qui était arrivé à son reportage sur Nagasaki seulement trente-trois ans après l'événement. Passant par Paris où j'étais alors basé, il obtint mon numéro de téléphone par un ami commun, et m'appela afin de me féliciter pour mon exclusivité sur Hiroshima. Son journal venait de cesser de paraître, et il partait de Chicago pour s'installer à Rome. « Mais pourquoi maintenant, après tant d'années ? Demandais-je. - Parce que jusque-là, je n'ai jamais eu la chance de parler avec vous, répondit-il. J'admire grandement votre exploit, d'autant plus qu'à cause de votre réussite, à Hiroshima, j'ai manqué mon affaire à Nagasaki. » Comme il allait quitter l'aéroport, nous n'avions aucune chance de nous rencontrer. Alors je lui demandai des détails par téléphone, avec la permission de les imprimer :

« J'ai couvert la cérémonie de la reddition sur le Missouri, puis je suis parti pour faire ce que vous avez fait. Je savais que les autorités ne seraient pas enchantées de cela, alors, j'ai prétendu que je voulais visiter une petite île au sud de Kyushu, la seconde plus grande île du Japon, où Nagasaki est situé, parce que c'était l'aérodrome à partir duquel décollaient les pilotes des kamikazes. Je prétendais que je voulais voir si des pilotes étaient encore là. Mais je ne trouvai que des hangars vides. Si je pouvais trouver un genre de bateau, et de là, tromper la surveillance des Relations Publiques, je pourrais traverser Kyushu, prendre le train de trois heures, et passer une journée à Nagasaki. J'ai rencontré un sergent japonais parlant Américain, et je lui ai confié ce que je voulais faire. Il m'a dit : La guerre est finie. Je suis prêt à être démobilisé. Je suis comme vous. Nous avons trouvé un petit bateau, nous avons ramé, et nous sommes arrivés à Nagasaki, où nous sommes allés dans des hôpitaux qui fonctionnaient encore. J'y ai fait un bilan complet. Le personnel médical a coopéré totalement. J'ai écrit un certain nombre d'articles, au total 25.000 mots. Comme j'étais un membre loyal et discipliné du corps de presse, j'ai envoyé le travail au Quartier Général de la Presse de MacArthur, en demandant la permission de le transmettre.

Je suis parti pour une autre mission, sans retourner à Tokyo, mais j'ai glissé sur le pont du bateau, j'ai eu une grave fracture à la jambe. Finalement, je suis arrivé à Guam avec une jambe dans le plâtre. (Guam était le Quartier Général avancé de la flotte du Pacifique, et les correspondants accrédités par l'Amiral Nimitz y avaient un cantonnement permanent.) J'espérais bien y être félicité pour mes articles. Je me suis immédiatement aperçu qu'en fait de reconnaissance, c'est une succession d'incidents qui m'est arrivée. Le journal n'avait rien reçu. MacArthur avait tout étouffé. J'ai toujours été un ennemi de la censure imposée par MacArthur. Maintenant, je pense qu'il avait décidé de me punir. »

Il ne savait pas que je commençais seulement à rassembler moi-même après coup tout ce qui était arrivé pendant des années. Son témoignage est devenu une partie des pièces prouvant la suppression des nouvelles sur une vaste échelle, pour une raison monstrueuse. J'ai demandé à Weller s'il avait publié son histoire par la suite, et il m'a dit : « Non ! D'abord, il y a eu toutes sortes d'autres événements sur lesquels j'ai fait des reportages ; mais de je n'en avais pas conservé de copie, croyant que tout cela serait classé sous mon nom au bureau. »

Quelques jours plus tard, l'ordre d'expulsion donné à mon encontre fut cassé. J'avais protesté, car lorsque je suis allé à Hiroshima, il n'y avait pas de restrictions aux mouvements des correspondants. En tout cas, à l'époque où j'ai débarqué à Yokosuka, j'étais accrédité par la Navy américaine ; dans ces moments-là, les relations entre l'Armée et la Navy étaient à l'un de leurs plus bas niveaux. En fait, les anciens officiers de presse de la Navy étaient devenus chatouilleux, parce qu'un de leurs correspondants avait été éjecté d'Hiroshima ostensiblement et solennellement, et il affirmait que l'Amiral Nimitz n'avait donné aucun ordre de restriction aux activités des journalistes. Donc, j'étais en sursis. Keys et moi-même, si nous réfléchissions à ces questions tous ces jours-là, nous devons comprendre que tout venait de l'incident au bas niveau de la bureaucratie lors de la transmission de mon reportage.

Le 19 septembre, suivant les ordres se référant aux restrictions antérieures des activités des journalistes Alliés, même à Tokyo, des restrictions draconiennes furent imposées aux journalistes Japonais, sous un nouveau Code de Presse. Ces dix clauses restrictives commençaient comme suit (j'ajoute solennellement que par ces clauses, les Journalistes Japonais m'assurèrent qu'ils étaient interdits de reportage sur ce qui était arrivé à Hiroshima et à Nagasaki.) :

- 1) Les informations doivent être strictement conformes à la vérité.
- 2) Tout ce qui, directement ou indirectement, affecterait la sécurité publique est interdit.
- 3) Tout ce qui ne relève pas des faits ne doit pas être rapporté, surtout ce qui serait préjudiciable aux forces armées.
- 4) Tout ce qui pourrait causer des dommages aux forces armées, incitation à la haine, à la désobéissance envers les forces alliées est interdit.

Apparemment, la vérité se manifeste seulement dans la Divine Révélation du Général MacArthur, purgée de toute critique de Ses Forces Armées, et doit être soumise

à la censure avant la publication en Japonais. Ce nouveau Code entre en vigueur immédiatement.

A travers les yeux des Japonais

Consterné par les Autorités américaines, à cause de leur manque d'intérêt à l'égard des victimes de la Bombe A, et de leur refus de partager avec le corps médical Japonais ce qu'elles savaient sur leurs maladies, le Bureau du Ministère de l'Éducation du Japon créa, avec le Conseil de la Recherche Scientifique, une Commission Spéciale d'Investigation sur les Dommages de la Bombe A. Le 21 septembre, cinq jours après que la Commission fut établie, une première équipe de la firme cinématographique Nippon *Eiga-sha*, chargée de rassembler les documents pour les travaux de la Commission, arriva à Hiroshima. Moins d'un mois plus tard, et en même temps, un des caméramans de *Eiga-sha* fut arrêté par les Autorités d'Occupation à Nagasaki, et les photographies ou les films des scènes sur les ravages de la Bombe A furent interdits. Le 30 novembre, la Commission Spéciale présenta son premier rapport à l'Université Impériale de Tokyo. Le jour même, une directive sortit du Quartier Général de MacArthur, ordonnant qu'aucune organisation ne pouvait, sans une permission spéciale, mener des recherches sur aucune matière concernant les effets des bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki.

Au début, tous les espoirs de la communauté médicale et scientifique Japonaise se basaient sur l'espoir d'une aide éclairée des américains. Après tout, les américains avaient fabriqué la Bombe. Ils étaient capables de raisonner, et ils devaient donc savoir quels étaient ses effets médicaux, et avoir développé des médicaments et des traitements pour soigner les blessés. Mais les jours et les semaines passaient, et ils ne donnaient aucun signe de quelque aide que ce soit, ni de sympathie, ni même d'intérêt pour le destin des survivants. Le Dr Michihiko Hachiya, Directeur de l'hôpital des Communications, a tenu un journal du 6 août au 30 septembre. On y trouve un passage, le 20 septembre, qui reflète ces espoirs mal placés. C'est le Dr Shigeto, directeur de la Croix Rouge et de l'Hôpital des Victimes de la Bombe Atomique, qui me l'a montré durant une visite à Hiroshima, en 1981.

« Après le déjeuner, je faisais une sieste dans un lit, près de la fenêtre, quand Mr Sera, hors d'haleine, entra précipitamment, et tout excité, il me chuchota : « Professeur, il y a un officier américain dehors. »

Surpris par ces mots, je fus un moment interloqué, et je sentis monter en moi la crainte et la colère. Un sentiment d'hostilité me submergea, et avant de reprendre mes esprits, je m'exclamai d'un ton cassant :

- Monsieur Sera, ignorez-le !
- Docteur, ne parlez pas ainsi ! Me réprimanda-t-il. Et il était très excité.
- Il est à l'entrée, maintenant. S'il vous plaît, voyez-le !

Graduellement, mes sentiments d'hostilité se transformèrent en peur, et je sus que je n'avais pas d'autre alternative que de voir l'officier. J'étais vêtu d'un pantalon et d'une chemise sales, et dans l'état où j'étais, je ne me sentais guère capable d'affronter l'étranger.

Ensuite, j'entendis des pas dans l'escalier, et je vis arriver un officier, digne et imposant, accompagné d'un garde du corps au teint noir, armé d'un pistolet au côté, qui assumait le rôle d'interprète. Je les informai tous deux que j'étais le directeur de l'Hôpital des Communications d'Hiroshima ; et, après les avoir salués des yeux, j'offris de leur montrer tout de haut en bas.

L'officier était plus intéressé par les victimes du typhon que par ceux de la Bombe A. Il connaissait ce qui était arrivé à Miyajima durant la tempête, et il se mit à nous demander comment nous nous en étions tirés. L'interprète, je le découvris, connaissait peu le japonais, si bien que ce qu'il devait traduire était mal retransmis ! Quand nous eûmes visité les lieux, et que nous revinrent vers l'entrée, nous rencontrâmes ma femme. L'officier demanda si elle avait été blessée. Je lui dis qu'elle était anémique, et qu'elle avait eu des blessures. Je relevai ses manches, et ils virent ses cicatrices. Il salua légèrement, et il partit.

Après son départ, mon cœur battait violemment, et mes jambes commencèrent à fléchir. J'avais oublié de le raccompagner jusqu'à la porte d'entrée, tant j'étais perturbé ! » (14)

Dix jours plus tard, deux autres groupes d'américains visitèrent l'hôpital. Le premier groupe « examina minutieusement tout ce que je leur désignai comme étant intéressant. » Pour le second groupe, voici le compte-rendu du Dr Hachiya :

« Il avait un interprète américain d'origine japonaise dont la famille venait de Tanna. Avec ce groupe, je me tenais dans le salon improvisé, et je discutais grâce à l'interprète. Un des hommes se tenait à la fenêtre, regardant longuement les ruines ; et à la fin, il dit, par l'intermédiaire de l'interprète : « Il doit encore y avoir des morts dans les ruines, et j'ai l'impression que si ces ruines ne sont pas déblayées, et les corps dégagés, la mauvaise entente entre les deux pays n'aura pas de fin. Quelle est votre opinion ?

- Je suis d'accord avec vous, répondis-je. J'apprends qu'à Kure, vous utilisez une machine pour déblayer les ruines, un bulldozer. Je pense que cela s'appelle ainsi. Pourrions-nous en avoir un pour nous aider à déblayer la ville ? Sinon, je suis certain que tous ceux qui ont été blessés, et ceux qui ont perdu leurs parents et leurs amis garderont constamment devant les yeux ce rappel du jour où ils furent bombardés, et ils continueront à vous haïr quand vous reviendrez à Hiroshima.

- C'est hors de question, répondit l'officier. L'Amérique n'a pas les moyens de vous envoyer un tel équipement actuellement. Et quelles est votre opinion sur ce bombardement ?

- Je suis bouddhiste, répondis-je. Et depuis mon enfance, on m'a appris à me résigner face à l'adversité. J'ai perdu ma maison et ma fortune ; j'ai été blessé ; mais malgré cela, je considère que c'est une chance que ma femme et moi soyons vivants. Je suis reconnaissant de cela, même si dans chaque maison de mon quartier il y a eu des morts.

- Je ne peux partager vos sentiments, répondit sombrement l'officier. Si j'étais vous, j'attaquerais l'Etat en justice.

L'officier resta encore un certain temps. Il regardait par la fenêtre. Finalement, il partit avec son groupe. Peu après leur départ, je demandai à mes amis ce qu'ils pensaient sur l'idée : *Attaquer l'Etat*. Attaquer l'Etat ! Attaquer l'Etat ! Je le répétais et le répétais en moi-même. Mais j'eus beau la répéter maintes fois, plus je creusais ma pensée, plus je trouvais la formulation incompréhensible. » (15)

C'était incompréhensible, à moins que l'on accepte la thèse officielle américaine, selon laquelle c'était le commandement japonais, donc l'empereur, qui était responsable de la Bombe A sur Hiroshima, et non les Etats Unis. Le journal du Dr Hichaya se termine là-dessus. Le 30 septembre, vingt-sept jours après la signature de la reddition, aucun docteur américain n'était venu visiter l'Hôpital des Communications. Or, s'il y en avait eu dans les deux groupes mentionnés, aucun n'avait proposé le moindre avis sur la façon de traiter les survivants. Dans une postface de ce journal, le Dr Hichaya note : « Vers le milieu d'octobre, j'ai eu une visite du Professeur Sasa, de l'Université de Tokyo, qui conduisait une commission d'enquête américaine. Ce groupe était resté à Hiroshima durant environ un mois pour étudier les maladies dues aux radiations. » Mais il ne fait aucune mention qu'ils aient proposé le moindre traitement, ou avis de traitement pour les pensionnaires de l'hôpital. Il y a un autre passage, plus ancien, et passionnant, dans le journal du Dr Hichaya, (15 août), qui reflète le prestige et l'autorité de l'Empereur, et qu'on ne peut imaginer, si on n'est pas natif du Japon. C'est un phénomène que chacun, qu'il soit de gauche, de droite ou du centre, dans l'éventail politique, doit prendre en compte, et qui pèse directement sur les réactions des japonais, qu'ils soient d'Hiroshima et de Nagasaki.

« L'ordre fut donné à tout le monde de se rassembler au Bureau des Communications. Un poste radio y avait été allumé, et quand j'arrivai, la salle était déjà bondée... Au bout de quelques minutes, la radio commença à bourdonner et à grésiller de bruits parasites. On pouvait entendre une voix à peine distincte, qui s'éclaircit peu à peu. Je captai seulement une phrase, qui disait quelque chose comme « supporter l'insupportable ». Les parasites cessèrent : l'émission était terminée.

Le chef Okamoto, qui se tenait près de la radio, se tourna vers nous et dit : « L'émission relayait la voix de l'Empereur en personne, et il vient de dire que nous avons perdu la guerre. Jusqu'à nouvel ordre, je veux que vous fassiez votre devoir. »

Je m'étais préparé à une émission où on nous dirait de tenir bon et de combattre jusqu'au bout ; mais ce message inattendu me laissa assommé. C'était bien la voix de l'Empereur, et il avait lu la Proclamation Impériale de Reddition. Ma capacité psychique arrêta de fonctionner, et mes glandes lacrymales s'arrêtèrent aussi. Comme les autres dans la salle, j'avais fait silence et concentré mon attention, pour écouter la voix de l'Empereur. L'obscurité brouilla mes yeux, mes dents s'entrechoquèrent, et je sentis une sueur froide parcourir mon dos.

En moi-même, je commençai à accuser l'armée : « Et vous, les amis, que pensez-vous de l'Empereur ? Vous êtes entrés en guerre par plaisir. Quand la perspective était bonne, vous vous donniez de l'importance ; mais quand vous avez commencé à perdre, vous avez tenté de cacher vos pertes ; et maintenant que vous ne pouvez plus rien faire, vous vous tournez vers l'Empereur ! Le peuple peut-il vous considérer comme des soldats ? Vous n'avez pas d'autre choix que de vous faire *karakiri* et de mourir ! » Comme pour donner écho à mes pensées, quelqu'un s'écria : « Général Tojo, vous espèce de tête de gros abruti. Ouvre-toi la panse, et crève ! » (16).

Tojo avait l'intention de le faire, mais il perdit ses nerfs au dernier moment : il tenta de se suicider avec un pistolet. J'étais dans sa salle, avec d'autres journalistes quelques secondes après qu'il eut tenté de s'envoyer une balle dans le cœur. Nous avions accompagné la police militaire US, qui voulait l'arrêter à son domicile, à Tokyo. Le domestique qui nous ouvrit la porte au coup de sonnette nous assura qu'*il était parti se promener*, mais qu'il rentrerait bientôt. Pendant que la MP discutait sur ce qu'il fallait faire, une détonation retentit. Nous entrâmes précipitamment. Tojo s'était écroulé dans un fauteuil ; des plumes provenant d'un coussin volaient derrière son dos. Sur une table en face de lui, il y avait son sabre et sa dague de samourai, habituellement utilisés pour le rituel *harakiri*. Le personnel médical américain se hâta de lui faire une transfusion de plasma. Pour être les premiers à téléphoner à leur agence, les journalistes s'empoignèrent entre eux. Les docteurs réussirent à lui sauver temporairement la vie. Il survécut, fut jugé comme criminel de guerre, et pendu en décembre 1948.

J'avais ressenti le mépris des troupes envers la caste des officiers lors de mon voyage à Hiroshima. Mais les sentiments des civils envers les militaires s'exprimèrent plus complètement et avec plus de force durant le voyage de retour. En fait, c'était tout à fait dramatique. A l'aller, les civils qui tentaient de monter dans le train entre Tokyo et Kyoto étaient brutalement repoussés par les soldats. Mais lors de la journée du retour, c'étaient les civils qui refoulaient brutalement les militaires, et spécialement les officiers qui tentaient de monter dans le train. Cela me fit une profonde impression à l'époque ; et aux nombreuses visites suivantes, je trouvai que les profonds sentiments antimilitaristes du peuple japonais n'avaient pas décréu, et qu'il y avait une forte progression du mépris pour l'uniforme militaire. Mais l'Empereur demeurait sacrosaint.

Un autre exemple extrême de la hauteur, ou, si on prend le point de vue inverse, du fond atteint à cette époque par le culte de l'Empereur, est inscrit dans une page du

journal du Dr Hichaya au 13 septembre, jour où il relate comment le portrait de l'Empereur fut mis en sécurité, alors qu'Hiroshima disparaissait dans un enfer de flammes tourbillonnantes, avec les morts et les mourants : la ville était devenue un grand crématorium. Ce jour du 13, cette histoire eut lieu alors que Mr Yasuda avait la lourde responsabilité de protéger le portrait de l'Empereur, qui était accroché dans la grande salle de l'hôtel de ville.

Il était dans un tramway qui venait d'atteindre Hakushima, quand la bombe explosa. Cheminant à travers les rues obscurcies autour des maisons écroulées, il parvint à atteindre le Bureau avant l'incendie. Son premier acte en arrivant, fut de monter au quatrième étage, où était accroché le portrait, et de forcer une porte en fer, derrière laquelle il était gardé. Aidé par Awaya, Oishi et Kagehira, il le transporta jusqu'au bureau du chef, puis il discuta avec Mr Ushio sur ce qu'il fallait en faire. Après moult discussions, il fut décidé que la place la plus sûre était le château d'Hiroshima, qui apparaissait moins enfumé, étant plus haut qu'ailleurs.

Sur ce, le portrait fut placé sur le dos de Mr Yasuda, et avec Mr Kagehira en tête, Mr Ushio gardant l'arrière, et Mr Awaya Mr Oishi couvrant les flancs, ils se dirigèrent vers le jardin intérieur ; ils annonçaient qu'ils emmenaient le portrait de l'Empereur vers une place sûre. Deux ou trois fois, ils répétaient : « Le portrait de l'Empereur est transféré au Champ de Manœuvres de l'Ouest par le Secrétaire Général.

Ceux qui étaient à autour du groupe, et aussi les patients qui entendaient cette annonce, saluaient bas la procession, qui sortit par la porte de derrière.

Durant son passage, le groupe passa dans des endroits où il y avait beaucoup de morts et de blessés, mais aussi des soldats près des casernes, qui augmentèrent en nombre quand on s'approcha des fossés. Le long des lignes de tramway, contournant le côté Ouest du parc, ils trouvèrent tant de morts et de blessés qu'ils peinèrent à avancer. Il y eut un point où cela devint impossible, tellement la foule se pressait autour d'eux. Les groupes acclamaient : « Le portrait de l'Empereur ! Le portrait de l'Empereur ! » Qu'ils soient soldats ou citoyens, ceux qui le pouvaient, se redressaient et saluaient, ou s'inclinaient. Ceux qui ne le pouvaient pas, faisaient une prière en joignant les mains. Miraculeusement, la foule s'ouvrait, et le portrait fut porté triomphalement jusqu'au bord de la rivière.

« Oh, c'était magnifique ! s'exclama Mr Yasuda. Je donnai le portrait de l'Empereur au Chef Ushio, qui trouva un bateau fourni par une personne inconnue. Un officier tira son épée et d'une voix forte, il donna des ordres pour la traversée. En réponse, tous les officiers et les soldats rangés le long de la rivière se tinrent au garde-à-vous, et les civils se tenaient en rangs et saluaient. Je ne peux expliquer comment je l'ai ressenti, mais j'ai prié pour qu'il n'arrive rien au portrait de l'Empereur... Là, la rivière était calme, et je peux encore me représenter Mr Ushio portant le portrait de l'Empereur au milieu des soldats blessés. »

Je peux conclure l'histoire de Mr Yasuda en disant que peu de temps après que Mr Ushio ait porté le portrait de l'Empereur à travers la rivière sans accident, le Futuba-no-Sato (district de la Cité) tout entier devint une mer de feu, de tornades, et de pluie. La rivière fut la proie de turbulences traîtresses, et bouillonna de grosses vagues. Des boules de feu traversèrent la rivière, depuis la région du Futuba-no-Sato, et le feu se propagea jusqu'aux pinèdes d'Asano Sentei Park. Au fur et à mesure que ces grands arbres brûlaient, ils vacillaient, et ils s'effondraient. La chaleur devint insupportable. Les maisons étaient consumées, et les gens s'amassaient le long de la rivière. Pour tenter d'échapper à l'enfer, ils sautaient dans la rivière. Des milliers d'entre eux s'y noyèrent. Mr Yasuda et Mr Oishi s'accrochèrent à un rocher, et échappèrent à la mort. (17)

Nous nous sommes suffisamment étendus sur le récit dramatique et souvent glaçant du Dr Hachiya concernant ce que lui et les autres survivants d'Hiroshima ont vécu durant et immédiatement après l'holocauste de la Bombe A. Cela se passe de commentaire. Mon dernier reportage au Japon fut celui du suicide manqué du Général Tojo. Ensuite, via les Etats Unis, je suis parti tranquillement vers Londres, pour y demander une nouvelle affectation.

Hiroshima, une génération après

Durant les cinq premières années d'après-guerre, j'ai couvert les débuts de la « Guerre Froide » en Allemagne, et quand je n'ai plus eu la patience de tolérer cela plus longtemps, je partis de Berlin pour Budapest, pour faire des reportages sur les profondes transformations socio-économiques et politiques survenant en Europe de l'Est. Toujours, l'image d'Hiroshima pulvérisée continuait à me hanter à chaque intensification de la Guerre Froide. La possibilité d'un nouvel holocauste nucléaire devenait pour moi toujours plus lancinante. Cela aurait pu arriver en Allemagne, au tournant 1948/49, quand les Etats Unis, restaient ancrés dans la certitude qu'ils avaient le monopole des armes nucléaires pour les nombreuses années à venir. Cela aurait pu se produire encore plus aisément en Corée, où le déclenchement d'une guerre civile, en juin 1950, se transforma rapidement, avec Truman, en un conflit international. Bien que l'Union Soviétique, contrairement à toutes les prédictions, ait déjà fait exploser sa première Bombe A, l'Administration Truman était certaine qu'avec ses énormes flottes de bombardiers et ses nombreuses bases aériennes, elle gardait le monopole des moyens de *mener ses missiles jusqu'à leur cible*.

Quand la guerre de Corée éclata, j'étais à Budapest, comme journaliste pigiste du Times de Londres. J'avais rompu mes relations avec le Daily Express quelques mois auparavant. Je reçus par câble du Conseil de la Paix Australien, une invitation à participer à une conférence inaugurale destinée à appuyer l'Appel de Stockholm à l'interdiction des essais et de la production d'armes nucléaires. Je devais remplacer le renommé Paul Robeson, qui venait d'être interdit de voyages à l'étranger par le Gouvernement US. J'étais au sommet de ma carrière. Arthur Deakin, rédacteur de la rubrique de politique étrangère au Times, venait juste de me proposer le poste de correspondant permanent si je le désirais. Mais le spectre d'Hiroshima pesa lourdement sur ma décision. Malgré le traitement impeccable du Times pour mes reportages, c'est sans aucune hésitation que je dis *good bye* à la rue Fleet, et que j'acceptai l'invitation de l'Australie. Cela constituait un tournant décisif dans ma carrière professionnelle, et dans mes options politiques : j'étais devenu un pacifiste militant.

A mon arrivée dans ma Melbourne natale, je fus traité avec beaucoup de déférence par la presse. J'étais reconnu comme l'un des journalistes australiens les plus célèbres. Mais le ton changea vite. Le rassemblement prévu pour l'inauguration de l'Appel de Stockholm devait avoir lieu à l'hôtel de ville de Melbourne, loué spécialement pour cette occasion. L'autorisation de l'utiliser fut annulée au dernier moment, si bien que le meeting eut lieu sur la rive du Yarra. Le Yarra est une petite rivière qui coule à travers Melbourne, et la berge sert traditionnellement de forum aux orateurs de *la parole libre*. C'est la copie modeste du Hyde Park, de Londres, ou du

Domain, de Sydney. J'ai rapidement découvert que parler contre les armes nucléaires dans l'Australie du Premier Ministre Robert Gordon Menzies constituait pratiquement une sorte de crime. Le meeting sur la rive du Yarra se termina bien, et, si je mes souvenirs sont bons, j'ai eu l'honneur d'être le premier signataire de la campagne australienne pour « l'abolition de la bombe. » Le matin suivant, j'accompagnais une délégation chez Hubert Opperman, un champion cycliste international, qui était alors maire de Melbourne. Nous venions lui demander une autre réservation de l'hôtel de ville.

« Mais, je suis chargé du recrutement pour la Corée, répondit le maire Opperman. Comment pourrais-je vous laisser l'hôtel de ville, si vous allez y parler de la paix et de l'interdiction des armes nucléaires ? » Cette situation se répéta à travers toute l'Australie durant les cinq mois suivants : pendant que je m'adressais aux différents auditoires, racontant ce que j'avais vu à Hiroshima, les militants des comités locaux pour la paix faisaient signer un tas de formulaires de soutien à l'Appel de Stockholm. C'était un peu comme le combat de Henry Keys contre les censeurs US à Tokyo. Dans les grandes villes comme dans les petites communes, quand on louait les hôtels de ville, même s'ils étaient libres, une fois les cachets empochés, l'interdiction de parler arrivait des autorités, quelques heures avant la réunion, alors qu'il était trop tard pour trouver un autre arrangement. Nous ripostions en tenant les meetings sur les escaliers de l'hôtel de ville. Notre audience était telle, que la foule débordait aux alentours. La police venait nous accuser *d'entrave à la circulation*.

Le nombre des participants était toujours très important et proportionné à l'importance de la ville. Les auditeurs s'intéressaient énormément à la question, et c'est en retenant leur souffle, qu'ils m'écoutaient raconter les expériences que j'avais vécues à Hiroshima. D'un autre côté, la presse nous laissa tomber comme une patate chaude, depuis le moment du meeting sur la rive du Yarra où, pour la première fois, j'annonçai que j'avais décidé de quitter les journaux de la rue Fleet aussi longtemps que la guerre froide continuerait. Malgré la participation de plusieurs personnalités publiques éminentes, ce meeting de la rive du Yarra n'eut droit à aucun reportage, et ensuite, les essais d'une tribune pour le Mouvement de la Paix furent, eux aussi, boudés par la Presse. Comme aujourd'hui, dans la presse journalière australienne, *la parole libre* était alors soigneusement muselée par les barons d'une presse conservatrice bien tenue en mains.

Finalement, pour éviter l'inculpation pour entrave à la circulation, porté (sur une estrade mobile ?) par des bras vigoureux, je circulais autour du bâtiment où la salle avait été louée, tourné vers les auditeurs, qui me suivaient en m'écoutant, jusqu'à la fin du meeting, y compris durant le temps réservé aux questions. S'ajoutant aux meetings du soir, à midi, il y avait les rencontres aux portes des usines, déconcertantes au premier abord... les patrons des usines n'autorisaient pas les orateurs à entrer dans leur entreprise, si bien qu'au moment des repas, vous aviez juste le temps d'une courte prise de parole devant les portes fermées. Quelques travailleurs arrivaient en déballant leur sandwich, et si vous aviez quelque chose d'intéressant à dire, un gros attroupement se formait rapidement. Des questions fusaient, mais le temps était très limité. Par ailleurs, c'était le blackout dans la presse. La guerre de Corée faisait tous les gros titres, avec

quelques reportages parmi les plus écœurants et les plus cyniques que j'aie jamais lus. Il y avait toujours quelques créatures de droite parmi les auditeurs. Leur tâche était de discréditer ce que j'avais à dire. Il y avait une critique standard à laquelle j'avais droit lorsque je décrivais les horreurs d'Hiroshima : « Mais ça, c'est ce que les Ruskis sont en train de préparer pour nous ! » Suivaient quelques applaudissements programmés. Mais la réplique était facile : L'Appel de Stockholm est pour l'interdiction de toutes les armes nucléaires, quels que soient ceux qui les fabriquent. La différence entre les Russes et les positions officielles des Occidentaux, c'est que l'Union Soviétique soutient fermement l'Appel, alors que c'est un *mot tabou* pour les gouvernements tels que les nôtres. Suivaient quelques sarcasmes, noyés sous les acclamations. Ce que je disais-là n'était pas une formule de propagande, mais une réalité, dont le peuple australien, comme ceux de beaucoup de pays occidentaux, ne pourrait jamais apprendre grâce à sa *presse libre*.

Ces quatre mois m'épuisèrent, mais cela en valait la peine, et nous ne manquions pas de moments inattendus. Parti de Melbourne vers la côte Nord, je m'étais arrêté près d'une grosse aciérie, à Wallongong, à 40 miles au Sud de Sydney, et j'y avais fait un meeting plutôt moyen. A ma grande surprise, à mon retour, on me demanda d'y repasser pour tenir un nouveau meeting. Un des organisateurs m'aborda en disant : « Ouah ! T'es un as ! T'as fait un triomphe, l'autre jour. Depuis, les gens n'arrêtent pas de parler de ça. Y a un type, ici, qui n'a jamais été dans rien auparavant. C'est tout juste si Y paie sa cotisation au syndicat. Mais il a récolté plus de signatures pour l'Appel que n'importe qui. Tu veux savoir comment il s'y prend ? Il pousse le formulaire avec son stylo tout prêt sous le nez des gars : « Hé, camarade, signe ça ! Ecoute ce que les yankees ont fait aux poissons, à Hiroshima ! La pêche est son seul plaisir dans sa vie. Tu l'as touché, avec ce que t'as raconté à l'amerloque à propos des poissons. Ici, en le voyant participer à quelque chose, tous les autres sont heureux de faire la queue pour signer ses formulaires. » Cela confirme une chose que j'ai apprise de mes premiers discours publics. On ne sait jamais qui on a touché, et pour quoi ; parfois, seulement, on l'apprend bien des années après.

Le mouvement *Interdire la bombe* prit un bon départ en Australie, malgré l'obstruction des officiels et le boycott de la presse envers les activités du Conseil de la Paix. Depuis ce temps, il progresse ; les partis de droite qui se sont succédés au gouvernement australien, et sont au pouvoir depuis les trente-deux ans ou à peu près qui se sont écoulés depuis le meeting antinucléaire, ont dû tenir compte de la résistance obstinée d'une vaste majorité de la population australienne. Par exemple, Canberra a dû à contre cœur devenir champion d'une zone dénucléarisée dans le Pacifique Sud, et prendre d'autres mesures antinucléaires. Les syndicats mènent une campagne très importante contre l'exploitation et l'exportation des riches réserves d'uranium du pays. Sydney s'est déclarée ville non nucléaire, et a adopté Hiroshima comme ville jumelée. Et Melbourne s'est elle aussi déclarée ville non nucléaire, et elle interdit l'entrée dans ses eaux de tout bateau fonctionnant à l'énergie nucléaire ou transportant des armes nucléaires. Le Gouvernement Fédéral conservateur n'a pas ratifié ces mesures, et au moment où j'écris, on se demande si le Gouvernement du Labour (Travailleuse), porté au pouvoir par les élections de 1983, et conduit par le premier ministre Bob Hawke,

accédera ou non aux exigences populaires, en ratifiant le statut des plus grandes villes d'Australie, et en soutenant l'opposition des syndicats dans leur résistance à toute extraction ou exportation commerciale du minerai d'uranium.

Après trente années de reportages en Corée et en Indochine, je retournai finalement à Hiroshima en 1971. Je fus ravi d'y retrouver le Dr Katsube toujours vivant et actif ; Il vint à Hiroshima spécialement pour me rencontrer, depuis la petite île d'Oki Gun, dans la mer du Japon, où il habitait. Il y est toujours, au moment où j'écris. Il y dirigeait avec sa femme un petit hôpital pour les survivants de la Bombe A. Je lui demandai ce qu'il avait pensé de ma visite, à l'époque, et comment les patients avaient réagi :

« Nous nous sommes rencontrés seulement durant quelques heures. Je vous ai demandé votre nom, et vous avez répondu, mais je n'ai pas saisi. J'ai appris votre nom seulement de nombreuses années plus tard, quand j'ai lu ce que vous aviez écrit sur votre visite. Une chose que j'ai senti, c'était la différence entre les haillons que nous portions, alors que vous étiez vêtu comme un gentleman. L'atmosphère était très tendue, et j'ai eu peur pour vous.

Vous étiez le premier étranger à venir vers nous, et nous ne savions pas comment vous recevoir. Il était naturel que les victimes et leurs familles ressentissent de la haine contre vous. C'est pourquoi je vous ai demandé de partir. Je ne voulais pas risquer le moindre incident. Quand nous en avons parlé, plus tard, nous avons pensé que vous étiez venu pour faire quelque chose face à notre situation. Mais n'étiez-vous pas vous-même effrayé ? »

J'expliquai que mes sentiments d'horreur sur ce qui venait de se passer l'emportaient de loin sur les autres émotions. Mon but était de me renseigner aussi complètement et aussi rapidement que possible, et d'informer le monde extérieur. Je lui demandai s'il avait souffert de maladies dues aux effets. Il répliqua :

« Non. J'étais hors de la ville quand la bombe a explosé ; et bien que j'aie continué à travailler à l'Hôpital des Communications jusqu'en 1948, j'ai été assez heureux d'échapper aux effets différés... A propos, ce qui m'a frappé, c'est que vous n'étiez pas armé. Bien sûr, je pensais que vous étiez américain. En fait, les américains sont venus beaucoup plus tard, quand le pire était passé. Mon impression est qu'ils sont venus plus pour observer, examiner les résultats de notre travail, et suivre le progrès des maladies radio-induites, que pour nous aider, spécialement dans la terrible situation des premiers mois.

L'accent fut mis sur ce dernier point lors d'une réunion avec la rédaction de Chūgoku Press, qui publie le principal journal d'Hiroshima., Les membres de l'équipe parlèrent de façon sarcastique et amère de la Commission des victimes de la Bombe A (ABCC), dont le Président Truman avait ordonné la création à la fin de novembre 1946. Elle commença à travailler au mois de mars suivant, dans un bâtiment sinistre, une

sorte de bloc, situé en haut d'une colline qui dominait Hiroshima. Le groupe Chūgoku pensait unanimement que c'était la recherche et non le traitement, qui était importante pour eux. Ses découvertes ne furent jamais publiées, ni mises à la disposition des scientifiques médicaux japonais. Un de leurs rédacteurs expliqua :

« Le personnel US qui travaille ici jouit du statut de diplomate. Ils sont réputés pour être très compétents pour des recherches pointues, mais ils n'ont proposé aucun traitement, même pas le moindre conseil de traitement. Les citoyens d'Hiroshima sont indignés, et ont la sensation d'être traités comme des cochons de Guinée, juste des cobayes d'expérimentation théorique. Nous pensons maintenant que lorsque les américains ont lancé la Bombe A, les scientifiques qui ont travaillé à la fabriquer ne connaissaient rien ni sur les radiations, ni sur les effets qu'elles produiraient sur les gens. Ils ont créé l'ABCC pour tenter de voir comment protéger les américains, au cas où ils seraient impliqués dans une guerre nucléaire. Nous sommes vraiment persuadés que notre peuple a été sélectionné pour servir au premier test terrestre sur les effets de la Bombe A sur les êtres humains.

En 1960, les scientifiques américains avaient apparemment trouvé les résultats principaux de leur recherche, si bien qu'ils divulguèrent certains d'entre eux. Mais c'est seulement après 1960 que les scientifiques japonais eurent accès à une part de ceux-ci, et purent les traduire et les publier. Maintenant, les scientifiques de l'ABCC sont passés à une autre phase de leurs recherches. Ils sont branchés sur les effets génétiques, et ils étudient le cycle biologique des victimes. Nous pensons que ces activités sont en relation avec une possible Guerre Mondiale III, et à une utilisation massive des armes nucléaires »

Les documents contenus dans le cadre dans lequel opérait l'ABCC montrent qu'elle fut purement un organisme de recherche. Ainsi, le Dr Stanley Finch, médecin-chef du Centre d'Hiroshima de l'ABCC entre 1960-62, écrit : « La Commission des Victimes de la Bombe Atomique commença son travail au Japon en 1947. Elle fut fondée par la Commission de l'Energie Atomique US, sous la direction de l'Académie Nationale des Sciences et du Conseil National des Sciences, dans le but d'étudier les effets à long terme des radiations dans les deux villes. L'Institut National de la Santé du Japon s'associa officiellement à ces études en 1948... Ce projet réussi de recherche binationale est unique dans l'histoire de la recherche internationale humaine, et il démontre que la connaissance des effets différés sur l'homme est primordiale. (18)

Mais quelle ironie ! Le démarrage de cette recherche venait de ce que les chercheurs admettaient maintenant ces effets différés de la bombe, que les responsables du Projet Manhattan, le Général Groves, Farrell, et leur Conseiller en Chef des Relations Publiques, W. L. Laurence, avaient si véhémentement niés. Mais ce que beaucoup de scientifiques et de docteurs Japonais ne pouvaient pas pardonner, c'est que non seulement les experts américains ne cherchèrent pas à alléger les souffrances

des survivants. Mais ils communiquèrent leurs découvertes à leurs homologues Japonais beaucoup trop tard pour qu'elles puissent leur servir. Cela s'ajoutait à une longue interdiction d'une recherche japonaise indépendante, qui bloqua pendant de nombreuses années tout traitement des victimes sur une base scientifique.

Il y eut des histoires épouvantables qui se racontaient à Hiroshima, sur les activités de l'ABCC, qui pourraient être rejetées comme relevant de l'intox, si elles n'étaient pas confirmées par des documents américains. Des équipes spéciales traquaient les survivants, même s'ils s'étaient établis ailleurs, et exerçaient toutes sortes de pressions, de la persuasion à la force brutale, pour les amener dans les locaux du centre ABCC. Cela tient de l'avertissement placardé à l'entrée de *l'Enfer*, de Dante : « Quitte Tout Espoir, Toi Qui Entres Ici » Ceux qui étaient *sélectionnés* comme patients n'en ressortaient jamais. Leurs parents ne pouvaient pas leur rendre visite. Le Dr Finch l'admet implicitement, lorsqu'il écrit : « Sur la population sur laquelle des études de pathologie ont été menées pendant leur cycle biologique un panel important de personnes habitant Hiroshima ou Nagasaki était sélectionné pour en faire des *candidats* à des *examens post-mortem* après leur décès. La proportion des autopsies, qui s'élève à 45% au début des années 1960, a fourni des informations de grande valeur en confirmant le diagnostic porté sur le certificat de décès, en donnant une description histologique sur les tumeurs radio-induites. (19)

Voilà un langage macabre. Je n'ai jamais publié ce qu'on m'avait raconté à Hiroshima, en 1971, parce que je n'avais pas le moyen de confirmer la véracité des dires et des suppositions de mes interlocuteurs. Les observations de Finch furent publiées seulement dix ans plus tard. Les *candidats aux examens post-mortem* parmi les *personnes sélectionnées*, cela fait penser aux détrousseurs de cadavres professionnels, mais qui perpètrent leur forfait quand le corps est encore vivant, avec l'assurance d'un débouché légal pour leur stock de commerce ! L'ABCC avait un appétit insatiable pour les *candidats post-mortem*, dont les corps étaient encore chauds. En effet, la majorité des scientifiques et des experts médicaux américains qui vinrent à Hiroshima lors de ces premières années, étaient infiniment plus intéressés par les morts et les mourants que par ceux qu'ils auraient pu aider à survivre. (20)

Les Hibakusha

Parmi les événements non programmés, durant ma visite à Hiroshima, en 1971, je fus invité au Musée Commémoratif de la Bombe Atomique. Elle était présidée par le maire Takeshi Araki, qui m'offrit une médaille de bronze pour ma contribution au Mouvement antinucléaire. Dans un discours impromptu, en remerciant le maire, je rappelai l'émotion de ma visite de 1945, et je commentai l'immense écœurement des populations mondiales face à ce qui était arrivé, et qui, depuis, retenait les mains des fanatiques de la guerre nucléaire. Peut-être cela pouvait-il apporter quelque réconfort aux survivants et aux familles des victimes de la plus terrible catastrophe mondiale causée par l'homme. Je notai que Hiroshima avait été magnifiquement reconstruite, avec des parcs et des jardins immenses, remplaçant les espaces épouvantablement

dévastés que j'avais vus lors de ma première visite. Elle était devenue un point de ralliement pour les militants qui recherchaient la paix ; mais on avait su conserver dans les parcs et les musées assez de traces des horreurs qui sont arrivées, pour garder dans la mémoire du peuple le souvenir de ce terrible jour du 6 août 1945.

Je n'ai rien su dire de d'autre. C'est ce que j'ai trouvé de mieux, et j'ai suivi l'impulsion du moment. Malgré quelques applaudissements polis, je sentis que je n'avais pas vraiment touché mon auditoire. Ceux qui ont l'habitude de parler en public sont sensibles à cela. Le lendemain matin, on me signala que des jeunes gens m'attendaient dans le hall de l'hôtel et qu'ils voulaient me voir. Ils faisaient partie d'une organisation récemment créée, appelée HISEIDO (acronyme de *Hibakusha* (21) Seinen Domei), ou Association des Jeunes Victimes de la Bombe A. Ils me demandèrent poliment si je voulais bien discuter avec eux, et une jeune femme, Miss Hasegawa, s'avança comme porte-parole. Elle avait vingt-six ans, elle était née l'année de la Bombe. « Mon impression, en écoutant votre discours, cette nuit, dit-elle, est que vous n'avez saisi que superficiellement ce qui se passe ici. Les victimes ont été reléguées à l'arrière-plan, au plus bas de la couche sociale. Nous pensons que si vous êtes venu pour parler à Hiroshima, vous auriez dû vous renseigner plus à fond sur la condition sociale des hibakusha. »

C'était la première fois que j'entendais le terme. En fait, j'étais au Japon à l'invitation de quelques groupes anti-guerre, pour soutenir les militants anti-Viet-Nam. Je n'avais pas pensé que j'allais parler sur Hiroshima, jusqu'à quelques secondes d'être au pied du mur. J'expliquai cela, ajoutant que j'aurais bien aimé que ce groupe vienne me voir avant que je fasse mon discours.

Mais Miss Hasegawa continua imperturbablement : « Pourtant, avant de parler sur un thème aussi important, nous pensons que vous auriez dû mieux vous informer vous-même. Toutefois, certaines choses que vous avez dites sont la clef des questions qui inquiètent notre peuple. Vous avez parlé de l'Appel du Peuple d'Hiroshima pour l'interdiction des armes nucléaires, qui a réveillé la conscience du monde. Ce genre de paroles sert à nous accabler et à nous réduire au silence, nous, les victimes. Immédiatement après la reddition, des restrictions ont été imposées à la presse. Cela signifie que ceux pour qui il était urgent de faire entendre leur voix, ils furent réduits au silence. S'ils parlaient, ils disparaissent. Beaucoup préfèrent payer ce prix et ils parlèrent. Mais qui a pu les entendre, alors que la presse et la radio étaient bâillonnées ? »

Comme je demandais ce qu'ils voulaient me dire, elle répliqua passionnément : « Les victimes, et notre groupe en fait partie, vivent toujours dans l'ombre de la Bombe A. Nous, les enfants de la seconde génération, nous vivons dans la crainte constante que notre santé se détériore. Vous avez parlé de parcs et de jardins magnifiques. Oui, ils sont magnifiques, et ils ont magnifiquement recouvert les ruines ; mais ils ne doivent pas recouvrir ce qui peut se passer dans la tête de tous ceux qui survivent. L'Université Yamaguchi a mené à bien une étude sur les enfants victimes appartenant à la première génération. (Il se trouve que Miss Hasegawa était étudiante en médecine dans cette université.) Cette étude démontre qu'un enfant sur quatre souffre d'anomalies. Un enfant né vingt ans après la Bombe a eu des symptômes similaires à ceux des premières

victimes, et il est mort. Elle expliqua que les symptômes étaient une faiblesse chronique, avec des périodes d'extrême lassitude, ce qui est suffisant pour décourager un employeur, quel qu'il soit, d'engager un hibakusha.

J'avais entendu dire que l'Empereur et l'Impératrice avaient visité Hiroshima quelques mois plus tôt. N'était-ce pas le signe que les Autorités étaient en train de porter une plus grande attention aux survivants ? « C'est exactement le contraire ! » s'exclama Miss Hasegawa. Chacun voulut alors parler en même temps. Un jeune homme expliqua que tout ce que l'Empereur pouvait dire ou faire au Japon avait une portée primordiale, et pas seulement en surface. Même si nous sommes de gauche, nous devons admettre que son autorité est énorme. Depuis les vingt-six années après la Bombe, l'Empereur n'était jamais venu à Hiroshima. Et aucun premier ministre n'est jamais venu voir par lui-même. » L'interprétation du groupe de Miss Hasegawa était qu'il avait fait cette visite pour plaire aux américains, en disant effectivement : « Maintenant, tout est terminé. Nous oublions, et nous pardonnons la Bombe et ses souffrances. C'est maintenant du passé. » « C'est pourtant ce qu'il a dit, continue-t-elle. Mais nous n'acceptons pas cela, et les gens d'Hiroshima non plus. Si vous avez été fraîchement accueilli, la nuit dernière, pour ce que vous avez dit, c'est parce que beaucoup de personnes présentes vous ont suspecté d'être un colporteur du « Oublie et pardonne », qui est une ineptie. Le premier ministre Eisaku Sato doit bientôt venir. Nous tentons de l'en empêcher. La presse a raconté que les victimes d'Hiroshima étaient heureuses de la visite de l'Empereur, et qu'elles seront contentes de la visite de Sato. En fait, dit-elle, ignorant les regards horrifiés des invités japonais de l'hôtel, qui s'étaient rassemblés autour de nous pour nous écouter, nous tuerions Sato si nous le pouvions. » Parmi les auditeurs attentifs, certains faisaient forcément partie des services de sécurité, qui sont si nombreux au Japon, et j'en reconnus un qui m'avait constamment suivi depuis mon arrivée à l'aéroport Haneda de Tokyo. Il avait enfin la récompense de sa ténacité !

« Nous haïssons Sato, continua Miss Hasagawa. Vous devez comprendre pourquoi nous sommes si amers contre lui. Il n'a jamais fait que ce que les américains attendaient qu'il fasse. Quand l'Empereur est venu, la ville avait été nettoyée. Ce qui signifie que les victimes étaient repoussées toujours plus loin, à la périphérie. L'Empereur n'a visité ni l'hôpital de la Bombe A, ni l'Exposition. Nous critiquons l'Exposition, parce que ce qu'elle montre est loin de la réalité de ce qui est arrivé. Mais ils n'ont même pas visité cela. On l'a bien emmené voir quelques victimes, et il a murmuré : « S'il vous plait, guérissez vite ! » en fait, c'étaient tous des cas incurables !

Vous êtes sorti de la réunion, hier soir, avec des guirlandes de cigognes de la paix autour du cou. Elles sont taillées dans du papier, et elles symbolisent paix et longue vie. Elles décorent toutes les images et toutes les statues du Mémorial à Hiroshima. L'idée est d'ailleurs partie d'ici. Chaque guirlande représente pour les petites filles qui les ont faites, une prière pour la paix. Ce sont peut-être de magnifiques symboles, mais elles n'ont pas à leur place à Hiroshima. La base aérienne américaine d'Iwakuni est à seulement quelques Miles de distance, et elle s'agrandit de jour en jour. Est-ce cela, la paix ? Ici, les guirlandes participent au camouflage de la situation. »

Je demandai s'il y avait des statistiques dignes de confiance, auxquelles on puisse se référer sur les victimes de la seconde génération. « Il n'y a pas eu d'étude valable sur la seconde génération des victimes, répondit-elle. Est-ce qu'ils sont entre des dizaines de milliers, ou des centaines de milliers, nous ne pouvons pas savoir. Beaucoup de parents cachent les symptômes de leurs enfants par peur d'une future discrimination. Les victimes et leurs descendants ont essaimé partout au Japon, fuyant la ville, parce qu'ils ne pouvaient pas vivre avec un tel cauchemar.

Il y a une femme écrivain, Shoda Shinda, qui a écrit un recueil de poèmes sur Hiroshima et l'a fait circuler secrètement, à cause des lois US sur la presse ; elle est décédée suite à une maladie radio-induite. Un autre écrivain et poète, Togo Sankichi, a fait tout ce qu'il a pu pour alerter l'opinion publique sur tout ce qui était en train d'arriver. Mais comment atteindre le public ? Beaucoup d'intellectuels créatifs sont morts de maladie, d'autres se sont suicidés. Les gens qui viennent de l'extérieur pour travailler à Hiroshima ont un slogan : *Ne te marie pas avec une fille d'Hiroshima !* Ils craignent qu'elles soient porteuses de maladies induites ! De telles paroles nous blessaient profondément, au début. Mais moi-même, après mes études à l'université Yamaguchi, j'ai eu peur d'avoir un enfant, parce qu'il aurait pu être mal formé.

Beaucoup de docteurs pensent que les effets de ces radiations peuvent se révéler encore plus redoutables à la troisième génération. Et que les enfants de cette génération peuvent transporter le mystérieux chromosome X et le transmettre à leur tour. Il est trop tôt pour le savoir à court terme. Ceux qui ont été conçus depuis la Bombe A ont vingt-cinq ans au maximum. Il n'y a donc pas statistiquement une évidence suffisante pour se faire un jugement. Je connais de nombreux jeunes gens qui se sont mariés, et qui ont des enfants qui semblent, jusqu'à présent, être en bonne santé. Mais d'autres vivent avec des tares, et ne sont pas répertoriés, soit parce qu'ils vivent avec leurs parents, soit parce qu'ils sont pris en charge par les organismes de Santé Publique. C'est la preuve que ni le Gouvernement, ni la Municipalité n'ont fait la moindre étude scientifique. Parmi les différentes raisons, il y a l'effrayant fardeau financier, s'ils devaient prendre en charge les hibakusha ».

A la question : combien de survivants d'Hiroshima peuvent-ils être considérés comme atteints, Miss Hasegawa répondit : « Psychologiquement, tous sont atteints. Il y a la crainte de ce qui peut arriver demain, de ce qui peut arriver à leurs enfants, et aux enfants de leurs enfants. Il y a beaucoup de gens qui ont perdu presque toute capacité à faire quoi que ce soit. Les patrons et les autorités les classent parmi les paresseux chroniques, et rien ne peut prouver le contraire. Mais nous savons seulement qu'ils ne sont ni reconnus, ni classés comme victimes des radiations.

Selon la loi sur les maladies dues aux Radiations Médicales, le Gouvernement doit mener des enquêtes pour dépister les personnes atteintes par les maladies radio-induites. Seulement 6 000 personnes jusqu'ici ont été reconnues, et parmi elles, 1 000 de Hiroshima. Ceux-là bénéficient de soins médicaux gratuits. Beaucoup ne se font pas enregistrer par peur de discrimination dans la recherche d'un travail, ou parce qu'ils veulent trouver un partenaire et se marier. Mais beaucoup d'autres voudraient être enregistrés mais ne le peuvent pas, à cause de la résistance injuste et arbitraire du Gouvernement, face aux coûts financiers impliqués par la *reconnaissance*. »

Je demandai si l'ABCC n'avait pas mis au point des critères infailibles permettant de reconnaître et d'évaluer les maladies radio-induites et leurs effets génétiques.

« L'ABCC a fait venir les meilleurs experts généticiens US, et elle possède des dossiers parfaitement à jour sur les survivants. Elle a mené des enquêtes minutieuses, allant dans les maisons et les usines, et même dans les écoles, amenant les victimes à coopérer, au besoin à l'aide de pressions telles qu'elles ne pouvaient pas refuser. Si une victime recensée mourait, ils s'assuraient de pouvoir mettre la main sur le cadavre. Mais les découvertes n'étaient pas publiées, et nous pensons que les victimes étaient utilisées comme des cochons de Guinée (NDT : = cobayes), pour les recherches militaires. »

Cette heure passée fut pour moi un moment si révélateur, que cela m'amena à modifier mon programme du jour. A l'Hôpital la Croix Rouge et des Victimes de la Bombe Atomique, je demandai au Directeur, le Dr Shigetö, si les accusations de Miss Hasegawa étaient bien fondées. « Absolument ! répondit-il. Mais il est difficile de prouver quoi que ce soit. Par exemple, si nous prenons les cas de leucémie (cancer du sang), l'occurrence normale est de deux ou trois cas pour 100 000 personnes. A Hiroshima, jusqu'à un kilomètre de l'épicentre, le taux est de 125 pour 100 000 ; à partir d'un kilomètre et demie, 25 ; et au-delà de 2 kilomètres, 5 pour 100 000. La conclusion est claire ; mais avec ces 125, 25, ou 5 cas pour cent mille, lesquels sont dus aux radiations atomiques ? Personne ne peut rien prouver, du moins avec les techniques actuelles. Il y a aussi d'autres types de cancers pour lesquels le taux est élevé, tels que celui de la thyroïde, des poumons, ou de l'estomac. La fréquence s'infléchit encore pour les troubles du foie, l'anémie pernicieuse, le lymphome, et d'autres : leur importance reste toujours proportionnelle à la proximité des victimes envers l'épicentre. Mais nous n'avons toujours aucun moyen de discerner quels cas sont le résultat direct des radiations diffusées par la Bombe A.

Il en est de même pour l'effet psychologique, qui est vraiment important. » Il me m'emmena voir une de ses patientes, Mme Onoyo Yamamoto, qui avait perdu quatre enfants lors de l'explosion. Elle me parla d'un fils qui était âgé d'un an à cette époque, et il a survécu. « Pour le moment, il va bien ! dit-elle. Il était fiancé. Mais lorsque je fus admise à l'hôpital, il y a six ans, la famille de la fille la força à casser les fiançailles. Ils craignaient que quel que soit ma maladie, elle puisse se transmettre à travers lui. Alors, il ne peut se marier, par peur du futur. » Elle se mit à sangloter, et le docteur me remmena.

« Personne ne sait combien de milliers de cas de ce genre il y a, dit-il. Mme Yamamoto fait même un complexe de culpabilité. Elle se sent responsable du naufrage de la vie de son fils. Notre seule façon d'agir, avec de tels patients, atteints d'anémie avec hypotension grave, passe par des transfusions régulières de sang. » Je demandai au Dr Shigetö s'il avait des cas d'enfants nés d'une mère enceinte au moment de l'explosion. « Il y en a beaucoup, qui ne font pas partie de nos patients », répondit-il et il donna l'adresse de quelques-uns à mon guide. Une de ces indications nous amena chez Mr Hatanaka, un coiffeur d'Iwakuni, à environ vingt miles au Sud-Ouest d'Hiroshima. C'était un petit homme vif, avec une femme rondelette. Ils avaient une

filles, qui gardait les yeux baissés, qui resta assise, et feuilleta un magazine illustré durant toute notre visite. La femme (du coiffeur), Yurika, (Lily), n'était pas disposée à raconter ses malheurs, si bien que c'est Mr Hatanake qui prit la parole : « J'étais dans l'Armée, et je n'étais pas à la maison au moment du pikadon (22), dit-il. Chaque famille devait envoyer un membre pour dégager les décombres au cas où Hiroshima serait victime de bombes incendiaires, comme Tokyo l'avait été. Yurika y alla ce jour-là avec sur son dos notre enfant âgé d'un an. Elle était à environ 700 mètres de l'endroit où la bombe a explosé. Parce qu'elle avait un enfant sur son dos, et qu'elle était elle-même enceinte, les autres femmes décidèrent qu'elle ne pouvait pas faire un travail dur. Ils la chargèrent de surveiller les paniers du déjeuner. Elle était en train de les empiler dans un abri de béton, de la taille d'une cabine téléphonique, quand le flash s'est produit. Toutes les autres furent tuées immédiatement. Elle seule s'évanouit. Quand elle revint à elle, elle put voir que tout n'était plus que ruines et feu. Elle commença à courir instinctivement à travers les coteaux. Au moment où elle arrivait près de ce qui avaient été des champs de rizières avant le grand bouleversement, une pluie noire commença à tomber.

Beaucoup de survivants ont parlé de ce phénomène. Ce n'était pas une pluie normale. Plus tard, les scientifiques ont dit qu'il s'agissait de grosses gouttes d'humidité formées par de minuscules particules de carbone fondues par la chaleur, et se transformant en vapeur quand elles étaient atteintes par une couche atmosphérique d'air froid. Elles étaient chargées d'une poussière radioactive, et tombaient en pluies éparses, que tout le monde désigna comme « pluie noire ».

Elle trouva un abri dans une cabane avec quelques autres personnes, et se mit à nourrir le bébé. Son visage était piqué par des éclats de verre, dont elle retira les plus gros. Quand la pluie s'arrêta, elle repartit à travers les coteaux, errant aux environs, mangeant ce qu'elle trouvait, puis elle se dirigea vers notre propre maison. Peu après, les cheveux de Yurika commencèrent à tomber, puis elle développa de petits furoncles, et commença à saigner sur différentes parties de son corps.

Avec le temps, j'ai été démobilisé, et je suis rentré à la maison. Yurika était complètement chauve. Le petit garçon a commencé à montrer les mêmes symptômes, mais accompagnés de diarrhées. Nous avons pu contacter un docteur, mais à cette époque, il ne connaissait rien sur la radioactivité. Le bébé fut traité pour une dysenterie, mais il mourut rapidement. Plus tard, les docteurs pensaient que le bébé sur le dos de ma femme avait agi comme un bouclier, absorbant la plupart des rayons mortels, lui sauvant ainsi la vie.

Une petite fille est née le 14 février 1946, ce qui signifie que ma femme était enceinte depuis trois mois environ à l'époque de la Bombe. Le corps et la jambe gauche (du bébé) étaient légèrement tordus. Yurika lui massait la jambe tout le temps, et elle le fait toujours. Elle essayait de la redresser et de la fortifier. Elle grandit, mais elle a marché à quatre pattes plus longtemps que la normale. Nous pensions qu'elle était juste en retard, mais qu'elle prendrait le dessus avec le temps. Nous n'avions pas d'argent pour la faire soigner. Graduellement, elle put se tenir debout, mais elle a une déviation vers l'arrière au niveau de la taille. Elle ne se contrôlait ni pour uriner, ni pour déféquer. Elle a retenu certains mots de TV, mais elle ne sait ni parler, ni lire, ni écrire. Jusqu'à

il y a cinq ou six ans, nous pensions que notre fille était un cas unique. Mais en 1965, quelques amis commencèrent à faire des recherches, et bientôt, ils trouvèrent dix-huit cas similaires, dont l'un est décédé l'année dernière. Un comité fut créé, et jusqu'à maintenant, on a trouvé quarante-cinq jeunes gens d'Hiroshima pareillement atteints.

« Je me bats, continue le coiffeur Hatanake, pour que son cas soit reconnu, pour différentes raisons. Le Gouvernement doit la reconnaître, pour qu'elle puisse avoir des soins médicaux continuels. Nous voulons qu'elle soit prise en charge par une institution quand nous mourrons. Et nous pensons qu'il doit bien y avoir une thérapie adaptée aux cas comme le sien. Pour cela, les capacités de ma femme sont limitées. Pas seulement à cause de son manque de connaissances ; mais elle souffre aussi d'anémie, et elle a des vertiges, et des difficultés d'élocution. Après tout ce qu'elle a enduré, il n'est pas surprenant qu'elle puisse aussi souffrir de dépression chronique. »

Avant de quitter Hiroshima, lors de ce mémorable premier voyage de, je rencontrai à nouveau le Dr Shigetö, et il confirma que le récit de Mr Hatanake était correct, et qu'il correspondait à ce qui était arrivé dans d'autres cas, qui avaient été signalés à l'hôpital.

D'autres visites à Hiroshima ont suivi, spécialement celles de 1981 et 1982. Entre temps, j'ai beaucoup lu, puis j'ai écrit au Dr Katsube, pour avoir un compte-rendu plus précis de ses activités dans les mois qui ont suivi le largage de la Bombe. Je lui demandais aussi dans quelle proportion les patients que j'avais vu avaient survécu. Sa réponse, est datée du 24 octobre 1982 ; en voici des extraits :

« Le jour où Mr Burchett visita l'hôpital des Communications, était le 3 septembre 1945. Ce jour-là, des docteurs de différents hôpitaux d'Hiroshima, ainsi qu'une équipe qui enquêtait sous la direction du Professeur Tzuzuki, de l'Université de Tokyo, s'étaient réunis pour discuter sur les maladies de la Bombe Atomique. Les victimes dont vous parlez ne sont plus actuellement dans notre hôpital. Un groupe de docteurs militaires américains surexcités vint plus tard faire des recherches sur les maladies dues aux radiations, et posèrent beaucoup de questions. Ils semblaient mener l'étude sérieusement, et ils contrôlaient méticuleusement toutes nos fiches de recherches.

Pour ce qui concerne vos questions... relativement aux symptômes et aux traitements, reprenant le l'évolution des patients après la bombe. Je l'avais divisée en trois périodes : la première période allait du 6 au 19 août, la seconde, du 20 août au 15 septembre, et la troisième période, du 16 septembre à la fin octobre.

Parmi les malades hospitalisés durant la première période, beaucoup se s'étaient trouvés dans les 1000 mètres de l'épicentre ; presque tous ceux-là présentaient les symptômes suivants : petits hématomes sous-cutanés sur tout le corps, différentes formes de dysenterie, des entérites hémorragiques, des hématuries, des saignements aux parties génitales et ailleurs, et surtout, des saignements du nez qu'on ne pouvait pas stopper. Presque tous sont morts après quelques jours de souffrances. Durant cette première période, il y eut environ 150 personnes qui se réfugièrent à l'Hôpital des Communications d'Hiroshima.

Parmi elles, on présume que 50% sont décédés. Ceux qui ont survécu étaient des gens qui avaient trouvé une bonne protection, par exemple un abri en béton.

Ceux qui ont souffert de la Bombe Atomique durant la seconde période étaient dans un périmètre de 1000 à 1500 mètres de l'épicentre. Ceci correspond à la période où vous êtes venu, le 3 septembre. A ce moment, les malades souffraient d'hématomes sous-cutanés, d'hémorragies internes, tels que *datsuryokukan* (faiblesse généralisée), de langueur de tout le corps, de vomissements, d'alopecie (maladie dépilatoire), etc. La couleur de la peau et du visage des malades devenait brune (couleur du foie), ou d'un blanc bleuâtre. Pour chercher les causes de ces maladies, je fis une autopsie post mortem pour la première fois le 26 août, et je trouvai des saignements abondants dans les organes internes, la cage thoracique, et l'abdomen. On supposa que la mort subite était causée par une hémorragie cardiaque. Je réalisai neuf autres autopsies après cela.

Mr Burchett arriva en voiture, et entra seul dans l'hôpital, où environ soixante-dix malades *hibakusha* étaient étendus sur des nattes très minces posées par terre, sur le béton, avec seulement leur vêtement sur le dos ; l'endroit était si serré qu'il y avait à peine assez d'espace pour circuler. En regardant Mr Burchett, passer parmi les *hibakusha* blessés par la Bombe Atomique et pris de colère, je pensais que c'était un saint, et qu'il n'avait pas peur.

Quand des transfusions sanguines furent faites pour pallier aux pertes de sang, les malades se mirent à trembler de froid. Et ils eurent aussi des frissons avec les injections intraveineuses, par exemple de glucose... Quand vous avez visité l'hôpital, le taux des décès des *hibakusha* victimes était probablement de plus de 60%. Presque toutes ces personnes, je pense, avaient la maladie des radiations (**gembaku disease**), causée par les radiations. »

Le Dr Gen Katsube, comme mentionné plus haut, était essentiellement un chirurgien, et son essai : *Sur la Cicatrisation et la Formation de Chéloïdes chez les Personnes Exposées à la Bombe A* est considéré comme le travail faisant vraiment autorité sur le sujet. Dans certaines de nos discussions, il m'a aussi parlé des effets psychologiques de la Bombe.

Les survivants, le combat d'après

Dans un livre japonais très bien documenté sur Hiroshima et Nagasaki, que j'ai déjà cité, un chapitre complet est consacré à la question des effets psychologiques de la Bombe sur les survivants. Quand le livre fut publié, une très forte pression exercée par les médecins scientifiques et les organisations *hibakusha* contraignit le gouvernement à mener une enquête. Elle révèle l'ahurissant chiffre de 370 000 survivants souffrant des effets de la Bombe. Et comme me l'a dit le docteur en charge à Hiroshima de l'hôpital des victimes de la Bombe A, durant une autre visite, en mai

1980, ce chiffre était loin du compte. « Pour être reconnu comme victime, expliquait-il, il est nécessaire que la personne concernée présente deux parents disposés à témoigner sous serment de sa présence à Hiroshima au moment de l'explosion, ou pendant les deux semaines qui ont suivi. Mais beaucoup de victimes ont perdu à l'époque tous les membres de leurs familles. Quant aux militaires qui étaient là, ils n'avaient pas de famille pour se porter garant d'eux.

Il fut pourtant officiellement reconnu que gens pouvaient être touchés par une maladie radio-induite alors qu'ils n'étaient pas à Hiroshima quand la Bombe a explosé, lorsqu'ils étaient entrés dans la ville dans les deux semaines qui suivaient ; C'était un démenti cinglant à la version Groves–Farrell–Laurence. Et cela confirme ce que j'avais longtemps suspecté : les Américains étaient tellement pressés de tester la Bombe sur des cibles vivantes, qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de rechercher quelles pouvaient en être les conséquences possibles.

Quelques extraits dans son livre, du chapitre que Mademoiselle Hasegawa consacre aux effets psychologiques qui affectent tous les survivants le confirment :

Les 370 000 victimes de la Bombe A résidant au Japon, et les milliers d'autres, qui vivent ailleurs, ont chacun leur personnalité, et même, dans quelques cas, ils ont opté pour une autre nationalité. Cela ne veut en aucune façon dire qu'elles n'ont rien en commun psychologiquement... Forcément, la plus monstrueuse et la plus fulgurante destruction jamais subie par l'espèce humaine restera, énorme, odieuse, imprimant à jamais son souvenir épouvantable dans les esprits et les mémoires de ses victimes. Même aujourd'hui, plus de trente ans après le bombardement, sans fin, de nombreux journaux intimes, des témoignages et des dessins sortent chaque année des mains des victimes, et parfois, retiennent l'attention des mass media. En dépit du temps qui s'écoule, les mémoires de ces survivants sont vivantes et concrètes de façon saisissante. La lucidité étonnante de la mémoire de certaines victimes de la Bombe A est sûrement une preuve de l'énormité du choc psychologique dont ils souffrent.

Basé sur des recherches et des analyses sur les survivants par quelques-uns des plus prestigieux psychologues, le compte-rendu continue sur une description des formes concrètes, communes à tous, des souffrances psychologiques.

Les victimes de la Bombe A se sont reconstruit une nouvelle vie, mais elle reste précaire pour diverses raisons. En tout premier lieu, il y a toujours la menace sur leur santé, des effets différés des radiations. Deuxièmement, il y a la crainte d'avoir des enfants malades ou difformes. Troisièmement, l'instabilité économique les menace, si les effets des radiations différées viennent diminuer leur capacité de travailler ou augmenter leurs frais médicaux. Quatrièmement, la perspective de la mort, de la maladie, le déclin ou la perte de leur capacité de travailler ou de gérer leur vie, viennent accélérer la désintégration de leurs familles. Cinquièmement, la discrimination exercée contre eux par ceux qui n'ont pas vécu leur épreuve, s'ajoute aux difficultés de la vie. Ces multiples effets sur la santé, la vie, et les moyens d'existence, impose un lourd fardeau psychologique sur les victimes de la Bombe A. Leurs efforts de reconstruction sont extrêmement vulnérables aux revers provoqués par des facteurs externes, et il y a

beaucoup de survivants qui voient leurs efforts échouer deux, trois fois, et même plus.
(23)

Le livre contient aussi la description de quelques cas d'échecs qui ressemblent tragiquement à ceux dont j'avais été le témoin de nombreuses années auparavant, et que j'ai relatés quelque part. Dans un autre livre : **Un appel des Hibakusha d'Hiroshima et de Nagasaki**, publié lors d'un Symposium International, tenu le 2 juillet et le 9 août 1975 dans les deux villes blessées, mentionne une sixième cause de désespoir : la psychose générée chez les hibakushas par les essais d'armes nucléaires toujours plus puissantes.

Nulle part, dans ces trente-deux années, l'angoisse des *Hibakusha* n'a jamais diminué. Elle s'est plutôt intensifiée, vu l'escalade dans la course aux armements et les essais répétés de Bombes A, qui rendent inaudibles les appels des Hibakusha, et vain tout ce qu'ils ont enduré. Leur angoisse s'est accrue avec les révélations par les historiens, sur les raisons qui ont présidé à la décision de lancer les bombes. On en arrive à la conclusion évidente que l'utilisation des Bombes Atomiques n'était pas nécessaire pour parvenir à la fin de la guerre. Rejetant de nombreuses autres options, une décision a été prise d'utiliser les Bombes Atomiques sur des villes dont la population atteignait une forte densité. Donc, il apparaît aux yeux de nombreux Hibakusha, que ces bombardements atomiques étaient de grandes démonstrations destinées à influencer le comportement soviétique, et les *Hibakusha* comprirent que cela n'avait rien à voir avec des sacrifices faits pour la paix. Ils étaient seulement des objets dont la souffrance, et la mort était sans signification. (24)

Les citoyens d'Hiroshima et de Nagasaki, et jamais on ne mettra suffisamment l'accent sur ce point, étaient des victimes délibérées d'une expérimentation médicale, et de considérations politiques dans le cadre de la guerre froide. Dans mes fréquentes visites au Japon, depuis 1971, j'ai observé le processus de l'opinion nationale, qui découvrait avec horreur l'énormité du maquillage que cela impliquait, y-compris avec la campagne du « Pardonne et oublie », élaborée dans cette intention. Si le Japon a les mouvements de la paix les plus nombreux et les plus puissants du monde, cela vient d'une réaction populaire viscérale aux incessantes tentatives du pouvoir d'instiller une amnésie nationale dans la tragédie perpétuelle des *Hibakusha*.

En alertant l'opinion publique, les *Hibakusha* ont trouvé un soulagement à leur dépression psychologique et à leur isolement ; et la croissance rapide du mouvement antinucléaire a aussi eu un effet thérapeutique positif. Au lieu de rester des parias honteux de leurs plaies, ils se sont regroupés pour exposer leurs blessures et leurs cicatrices aussi bien dans leur pays qu'à l'étranger, les utilisant comme des armes dans leur campagne pour un monde dénucléarisé. Qui était mieux placé qu'eux pour être en première ligne de la lutte ? Cela a commencé par la formation de petits groupes de survivants, qui, après le choquant abandon dans lequel on les avait laissés dans la première décade après la Bombe A, refusèrent d'accepter plus longtemps sans protester leurs continuelles souffrances.

Une percée majeure fut accomplie à la Première Conférence Mondiale Contre les Bombes A et H qui se tint à Hiroshima, en août 1975. Le peuple japonais, et, bien sûr, les participants du monde entier, entendirent pour la première fois les faits horribles des lèvres mêmes de ceux qui en avaient été victimes. Graduellement, avec les années, les organisations se renforcèrent, leurs revendications s'amplifièrent, depuis leur modeste requête de soins médicaux gratuits, jusqu'à l'exigence d'une loi nationale d'indemnisation pour tous les survivants. Vers le milieu de l'année 1970, les Hibakusha eurent leur propre organisation nationale, le HIDYANKO, Confédération Japonaise des Victimes des Bombes A, et H. (Les victimes de cette dernière y furent englobées, suite à l'incident qui s'est produit, quand les Etats Unis ont testé leur première Bombe H sur l'atoll de Bikini, aux îles Marshall, le 1^{er} mars 1954. Des retombées radioactives touchèrent un bateau de pêche Japonais, le Joyeux Dragon, à 160 kilomètres de distance. Un homme de l'équipage mourut quelque temps plus tard, et les vingt-deux autres furent atteints par des maladies dues à la radioactivité. Le poisson pris dut être détruit, et une vaste zone de pêche traditionnelle dut être abandonnée. Des cendres radioactives tombèrent aussi sur le Japon.)

Le nombre des Hibakusha reste choquant. Comme mentionnée plus haut, l'étude gouvernementale donne le chiffre d'au moins 366.523 survivants. A cause de la rigueur des critères adoptés pour la « reconnaissance » des survivants Japonais, cela en écartait un grand nombre. Le chiffre exclut aussi de l'estimation les 23 000 victimes coréennes, qui furent expatriées immédiatement après l'explosion. Ils avaient été amenés au Japon avec le statut virtuel d'esclaves durant l'occupation Japonaise du « Pays du Matin Calme », comme les Coréens appelaient leur magnifique pays. Les 370 000 victimes reconnues incluent 179 637 personnes d'Hiroshima, 109 936 de Nagasaki, et 76 950 réparties 45 autres préfectures (chiffres de mars 1977).

Encouragés par les succès des pionniers de leur mouvement, les Hibakusha ont rallié beaucoup de monde autour de leur mouvement national, qui est maintenant une force reconnue avec laquelle tous les partis politiques doivent compter. Ils ont leurs groupes au sein des différentes formations politiques, et du puissant mouvement syndical. Ils ont obtenu un « Carnet de Santé », qui leur donne la garantie qu'on ne peut pas les chasser arbitrairement de leur travail pour « paresse chronique ». Ils ont le soutien de tous les partis d'opposition à la Diète (Assemblée Nationale). C'est le prix bien mérité de leur lutte obstinée et acharnée qu'ils ont menée ; et ils ont le soutien de la plupart des éléments progressistes, à tous les niveaux de la société Japonaise.

Tout cela était-il nécessaire ?

Le 16 juillet 1945, le Secrétaire de la Défense, Henry L. Stimson, assis à table en face du Président Truman, qui discutait avec Churchill et Staline, à Potsdam, sur la politique d'après-guerre, lui glissa une note. Le message disait simplement : « *It's a boy !* » (Trad : *C'est un garçon !*) Truman comprit que la Bombe A avait été testée avec succès à Alamogordo, au Nouveau Mexique. Il attendait ce message avec une grande impatience. Il avait même réussi à retarder l'ouverture de la conférence, pour pouvoir choisir le moment adéquat. Stimson note que Truman était d'abord allé à Potsdam pour demander l'aide soviétique contre le Japon que Staline avait auparavant promise à Roosevelt. Or, grâce à ce message d'Alamogordo, il pouvait adopter une attitude plus intransigente. « En tant que seul possesseur de la Bombe, il avait une bonne raison de s'attendre à des négociations plus faciles avec Staline. Truman avait confié à l'un de ses conseillers : « Si elle explose, comme je l'espère, j'aurai au moins une massue face à ces garçons ! » (= les Russes) (25)

Churchill fut très impressionné par le soudain changement de comportement de Truman, à la table de conférence : « Truman était évidemment plus fort, après ce qui était arrivé, et... il fit front devant les Russes de façon très énergique et très déterminée ; » Après avoir lu le rapport complet de l'explosion d'Alamogordo, Churchill dit : Maintenant, je sais ce qui est arrivé à Truman hier. Je ne pouvais pas comprendre. Quand il est venu à la réunion après avoir lu ce rapport, ce n'était plus le même homme. Il a spécifié aux Russes les limites à ne pas dépasser, et c'est lui qui a mené l'ensemble de la réunion. » Le Chef d'État-Major de Churchill, Lord Alanbrooke, a noté dans son journal que son patron était très surexcité... Nous avons maintenant dans nos mains quelque chose qui va redresser la balance avec les Russes. Le secret de ce nouvel explosif et la possibilité de l'utiliser vont changer complètement l'équilibre diplomatique... Maintenant, nous avons un nouvel atout pour redresser nos positions. (En disant cela, il relevait le menton, et fronçait les sourcils). Maintenant, nous allons pouvoir dire : « Si vous insistez à faire ceci ou cela, eh bien... ! Et alors, vous, les Russes ? » (26)

Les journaux et les mémoires des différents alliés participants, sont tous d'accord qu'à Yalta, six mois plus tôt, le souci majeur aurait été d'arracher à Staline une promesse d'entrer en guerre contre le Japon moins de trois mois après la victoire sur les Nazis ; et quand ils arrivèrent à Potsdam, (Truman avait succédé à Roosevelt pendant ce temps), ils avaient la même préoccupation : « Est-ce que Staline tiendra sa promesse ? » Tout tomba à l'eau dès que le message « C'est un garçon ! » arriva à destination. Churchill a rapporté à son cabinet : « Maintenant, il est clair que les Etats Unis ne veulent plus la participation Russe à la guerre contre le Japon. (27)

Chacun pensait que Staline n'avait aucun soupçon sur l'essai réussi d'une Bombe A. Mais il avait remarqué le brusque changement d'attitude de Truman. Dans ses mémoires, le Chef d'Etat Major Soviétique, le Maréchal Zhukov décrit la réaction de Staline :

La Conférence termina son travail le 2 août. Avant que la session ne soit terminée dans le but le Chef du Gouvernement US, le Président Truman tenta d'opérer un chantage politique, pour déstabiliser psychologiquement J.V. Staline. Je ne me souviens pas de la date exacte, mais après une réunion entre les Chefs de Gouvernements, le Président Truman informa J.V. Staline de l'existence d'une bombe d'une puissance sans précédent, sans la désigner comme une Bombes A. Au moment où cette information fut communiquée, comme l'ont écrit plus tard les journalistes étrangers, Churchill regardait fixement le visage de Staline, pour observer sa réaction. Mais ce dernier ne laissa paraître aucun sentiment particulier, comme s'il n'y avait rien d'exceptionnel dans ce qu'avait dit Truman, si bien que les Anglais et les Américains en ont conclu que Staline n'avait probablement pas saisi la signification de cette information.

En fait, sur le chemin du retour, après la rencontre, Staline, en ma présence, raconta au ministre des Affaires Etrangères, V.M. Molotov, ce qui s'était passé avec Truman. Molotov remarqua : « Il essaie de faire monter le prix. » Staline rit : « Qu'il le monte ! Nous devons reparler avec Kurchatov, et lui dire d'accélérer notre travail. » Je compris alors qu'il faisait allusion à la Bombe A. (28)

Il est donc assez clair que dans les mémoires de Potsdam, ce que supposaient les Hibakusha était correct : les bombardements atomiques étaient une grande démonstration destinée à influencer le comportement soviétique. Mais quel était l'élan initial de Washington, en détournant d'énormes ressources pour les attribuer au Projet Manhattan ? Selon la version officielle, la décision dont Roosevelt était à l'origine avait été prise rapidement avec le lobbying de scientifiques parmi les plus éminents ; en effet, beaucoup d'entre eux, tels Einstein ou Fermi, réfugiés du fascisme, savaient que les allemands avaient fait des progrès dans la solution des problèmes théoriques de la fusion nucléaire, et qu'ils pourraient rapidement passer à la production d'une arme monstrueuse.

Plus tard, ces mêmes scientifiques, toujours en contact avec quelques-uns de leurs collègues vivant en Allemagne, réalisèrent que les Nazis étaient l'objet de sabotages montés par certains membres de l'élite scientifique, et que grâce aux bombardements de l'Industrie par les alliés, les allemands étaient en fait incapables de construire la Bombe A. Leur réaction fut alors de proposer que les Américains arrêtent leurs efforts (sur la Bombe). Ils étaient suffisamment informés pour craindre les résultats à long terme de leurs travaux. Et c'étaient surtout des hommes très conscients. Mais les Planificateurs militaires du Projet Manhattan travaillaient avec une fébrilité de plus en plus grande à produire la Bombe, insistant toujours pour dire qu'il s'agissait d'une course contre la montre. C'était vrai, mais les arguments utilisés étaient faux. Le Général Groves et son équipe savaient que l'Allemagne était hors course pour fabriquer à temps un engin nucléaire, alors que les Etats Unis ne voulaient pas seulement produire la première Bombe A. Ils voulaient avoir aussi le monopole des armes nucléaires. La

course contre la montre consistait à pouvoir faire une démonstration d'une force sans précédent avant la capitulation des Nazis. Dans une interview filmée par Pathé Cinéma peu de temps après son exploit, le Lt. Col. Paul Tibbets, pilote d'*Enola Gay*, l'avion qui détruisit Hiroshima révélait que deux équipages séparés avaient été mis sur pied bien avant la réussite des premiers essais atomiques. Le premier était destiné à bombarder des cibles en Allemagne, l'autre était destiné au Japon, au cas où la guerre finirait en Europe avant que la Bombe soit opérationnelle. Il disait qu'il n'avait eu aucun scrupule à ce propos, car cela avait sauvé des vies américaines.

La Course Que l'Humanité a Perdue.

La période qui suivit immédiatement la fin de la Première Guerre Mondiale semblait un âge d'or pour les scientifiques, qui, à l'époque, sont involontairement devenus des parrains et des marraines pour les armements nucléaires. Ils explorèrent les secrets subatomiques les plus intimes de la Nature, pour y trouver les moyens de libérer les puissantes sources d'énergie. Le chemin du progrès fut ouvert par le grand scientifique Néo-Zélandais Ernest Rutherford, (plus tard devenu Lord), quand, durant la Première Guerre Mondiale, il réussit la fission de l'atome d'azote en le bombardant de particules alpha. Dans les années vingt et un, beaucoup parmi les plus brillants scientifiques mondiaux, convergèrent vers l'un des trois meilleurs centres de physique atomique, qui furent plus tard reliés entre eux : Cambridge, où Rutherford avait pionnier, l'université de Copenhague, où Niels Bohr, l'un des plus prestigieux contemporains de Rutherford dirigeait l'Institut de Physique, et Göttingen, où, dans les temps heureux de la République de Weimar, des théoriciens connus mondialement, comme Max Born, James Franck, et David Hilbert, trônaient au royaume de la Physique, à l'Université Augusta, de Georgie.

Dans la meilleure tradition scientifique, ils étaient internationalistes. Le sang de la vie et du progrès dépendait de leurs généreux échanges d'informations sur les résultats de leurs recherches, dont chacun communiquait les résultats aux autres. Il y eut une période où l'antique et magnifique ville de Göttingen était devenue la Mecque des physiciens les plus exceptionnels au monde, et de tous ceux qui cherchaient à le devenir. Parmi ces derniers, il y avait un jeune étudiant américain, qui vint s'inscrire et étudier en 1926. Apparemment considéré comme plutôt bavard et ennuyeux par certains de ses aînés, il était en même temps reconnu comme quelqu'un de génial. Il s'agissait de J. Robert Oppenheimer, qui fut admis au grade d'alchimiste des temps modernes à Göttingen, et gagna plus tard la gloire douteuse d'être reconnu comme le Père de la Bombe A. Parmi ceux qui, ultérieurement, furent classés comme des géants de la physique nucléaire, Léo Szilard et Edward Teller trouvèrent la République de Weimar plus favorable aux études et à la recherche, que leur native Hongrie, soumise au régime fasciste de l'Amiral Hortly. Les places pour les Juifs comme eux y étaient si restreintes dans les universités Hongroises, qu'il leur était impossible d'y poursuivre leur recherche.

Cependant, au début de l'année 1930, avec la montée d'Hitler, le vent froid de l'antisémitisme se mit à souffler de plus en plus fort, et même Göttingen ne fut pas épargnée. Moins d'un mois après l'accession d'Hitler au pouvoir, la première tempête surgit : sept membres de la Faculté des Sciences Naturelles furent congédiés sans préavis de l'Université, y compris Max Born. Quoique juif, lui aussi, James Franck n'était pas sur la liste des congédiés, probablement à cause de sa grande réputation internationale ; mais il se donna sa démission, pour faire preuve de solidarité. C'est ainsi que débuta un processus durant lequel le Parti Nazi allemand *perdit ses cerveaux*. Certains avaient déjà quitté l'Allemagne, la Pologne ou la Hongrie, n'attendant pas d'être expulsés ou arrêtés ; ils partirent pour Copenhague, où ils furent accueillis à bras ouverts et cordialement, par Niels Bohr et ses collègues.

Qu'ils se soient fixés au Danemark, en Angleterre ou aux Etats Unis, les exilés maintinrent des contacts précaires avec leurs anciens collègues restés en Allemagne. Au début de 1939, des nouvelles filtrèrent en Amérique que des scientifiques parmi les meilleurs dans l'Allemagne du Troisième Reich, étaient mobilisés autour de ce qui, sous le nom de Code *U Projet*, désignait la recherche de la fission de l'uranium. Peu après ces premiers rapports, arriva une sinistre confirmation : l'Allemagne interdit l'exportation d'oxyde d'uranium de Tchécoslovaquie après avoir occupé ce pays en Mai. Szilard, Teller et aussi Fermi, qui avait fui le fascisme italien, étaient tous partis aux Etats Unis. Ils comprirent parfaitement ce que cela impliquait, et ils étaient stupéfaits à la perspective que la puissance atomique puisse un jour faire partie de la machine de guerre d'Hitler. C'est pourquoi leur première réaction fut d'alerter les autorités militaires US sur cette menace potentielle. Elle se révéla d'abord vaine. Bien que leur réputation fût appréciée des scientifiques américains contemporains, ils étaient sans influence dans le cercle des militaires. Dans l'esprit militaire, ils étaient seulement des « intellos » ou des « cinglés ».

Finalement, Szilard et Eugène Wigner, un allemand lui aussi exilé, et qui fut longtemps collaborateur de Bohr réussirent à se faire entendre d'Einstein, qui, pourtant, avait préalablement rejeté la faisabilité d'une réaction en chaîne, une opinion d'ailleurs partagée par Rutherford jusqu'à sa mort. Lors de la réunion, Szilard et Wigner lui décrivirent la puissance que pouvait développer la fission de l'atome d'uranium. Einstein en saisit immédiatement la portée, et il accepta de les soutenir, en persuadant le Gouvernement US d'acheter le stock entier d'uranium Belge, qui provenait de ce qui était alors le Congo Belge. Il était urgent d'empêcher Hitler de s'emparer lui-même de ces stocks, quand, ainsi que le pensaient les stratèges militaires, la machine allemande déferlerait à travers les Pays Bas. Einstein ajouta le prestige de sa signature sur la lettre au Président Roosevelt. Mais comment acheminer cette lettre jusque dans les mains de l'un des hommes d'Etat les plus occupés du monde, additionnée d'un mémorandum recommandant aux Etats Unis d'explorer le potentiel militaire de la puissance atomique.

Grâce à l'un de ses contacts, Szilard fut mis en relation avec Alexander Sachs, qui était à la fois un financier international et un savant, très respecté par Roosevelt pour sa mystérieuse justesse de ses analyses sur les tendances économiques à long terme, ainsi que pour sa discrétion absolue. Sachs fut séduit par les idées de Szilard, et

accepta de transmettre personnellement la lettre et le mémorandum à Roosevelt. Ce qu'il fit le 11 octobre 1939. Pour en augmenter l'effet, il lui lut les documents à haute voix. Le Président ne fut pas vraiment impressionné, mais sentant que Sachs attachait une grande importance à la question, il l'invita à déjeuner le lendemain matin. Toute la nuit, Sachs se tortura le cerveau, se demandant comment plaider plus efficacement une cause qui, il en était convaincu, était d'une importance cruciale.

Robert Junk décrit ce qui s'est passé le jour suivant :

Roosevelt était seul à la table du déjeuner, assis sur son fauteuil roulant, quand Sachs entra dans la pièce. Le Président s'enquit d'un ton ironique :

« Quelle brillante idée avez-vous encore ? Combien de temps voulez-vous pour l'expliquer ? »

Le Dr Sachs dit que sa réponse ne prendrait pas beaucoup de temps. « Tout ce que je veux faire, c'est vous raconter une histoire. Durant les guerres Napoléoniennes, un jeune inventeur américain du nom de Fulton vint voir l'Empereur Français et lui offrit de bâtir une flotte de navires à vapeur à l'aide desquels Napoléon pourrait gagner l'Angleterre malgré les incertitudes de la météo. Des bateaux sans voiles ? Cela parut tellement impossible au grand Corse, qu'il congédia Fulton. L'historien anglais Lord Acton a utilisé cet exemple pour dire comment l'Angleterre fut sauvée par la myopie de son adversaire. Si Napoléon avait montré plus d'imagination et d'humilité à ce moment, l'histoire du dix-neuvième siècle aurait pris un cours très différent. »

Quand Sachs eut fini de parler, le Président resta silencieux pendant quelques minutes. Ensuite, il écrivit quelque chose sur un bout de papier, qu'il donna au domestique qui attendait près de la table. Ce dernier revint rapidement avec un paquet que, sur un ordre de Roosevelt, il se mit lentement à déballer lentement. Il contenait une bouteille d'un vieux cognac français, datant de l'époque de Napoléon, que la famille de Roosevelt possédait depuis longtemps. Le Président gardant toujours un silence significatif ; puis il dit au domestique de remplir deux verres. Ensuite, il en prit un lui-même, fit signe à Sachs et but à sa santé. Puis il fit cette réflexion : « Alex, qu'est-ce que vous cherchez ? vous voulez empêcher les Nazis de nous faire sauter ? - Précisément !

Ce fut seulement à ce moment-là que Roosevelt appela son secrétaire, le Général Pa Watson, et lui tendit l'ensemble des deux documents que Sachs lui avait amenés, tout en disant ce mot devenu fameux depuis : « Pa, ceci exige une action ! » (29)

C'est ainsi que fut prise la décision de lancer le *Projet Manhattan*. Il n'eut pas un départ facile. Il faut se rappeler que les Etats Unis n'étaient pas en guerre ouverte contre l'Allemagne, jusqu'à ce que, deux ans plus tard, Roosevelt prenne sa décision. L'Ambassadeur de Roosevelt en Angleterre, Joseph Kennedy, affirmait régulièrement que les Nazis étaient partis pour gagner, et qu'ils gagneraient cette guerre. Le Sénateur du Missouri, Harry S. Truman, avait dit dans une intervention à la radio : « Si nous

voyons que l'Allemagne gagne la guerre, nous devons aider la Russie à l'aide. Et si la Russie gagne, nous devons aider l'Allemagne, et dans ce cas, tuer le plus possible. »
(30) Roosevelt fut l'un des présidents les plus populaires dans l'histoire américaine. Mais sa popularité avait commencé dans le bas de l'échelle. Il avait beaucoup d'ennemis haut placés, qui étaient justement amis des nazis

Dans ce contexte, parmi les isolationnistes puissants, poussés tant par la Droite que par la Gauche, il y avait un enthousiasme plutôt mitigé pour l'investissement de vastes sommes dans un projet dont la nécessité apparaissait peu crédible, ou même inacceptable. Les scientifiques ne voyaient aucune raison convaincante de quitter un job lucratif d'enseignants ou de chercheurs en échange d'un le projet écervelé inventé par les militaires. Les scientifiques exilés étaient, eux, parmi les plus impatients de le mettre en route. Mais, contrairement à l'Angleterre, où, après quelques contrôles basiques sur leur passé, ils étaient traités à égalité, aux Etats Unis, ils étaient classés dans un statut de seconde zone, comme « étrangers », et dans le cas d'Enrico Fermi, comme « étranger de pays ennemi ». Les Anglais étaient beaucoup plus concernés, car ils étaient officiellement en guerre contre l'Allemagne depuis septembre 1939, et ils étaient probablement mieux informés de ce qui se passait dans la Communauté Scientifique Nazie, ce qui les poussait à avancer dans leur propre projet d'armes atomiques. Cette nouvelle des progrès des Nazis, et l'idée qu'ils puissent produire la Bombe A avant la fin de la guerre conventionnelle, aida aussi le programme de Roosevelt à avancer. Mais la décision de détourner des fonds substantiels pour les destiner au financement du Projet Manhattan et de ses techniques scientifiques ne fut acceptée qu'en décembre 1941, le jour précédant Pearl Harbour.

Depuis lors, ce fut le bond en avant : la puissance financière et technique des Etats Unis fut mobilisée, et le Projet mit le grand braquet. Ironiquement, ce fut peu après cela que Szilard et ses collègues commencèrent à recevoir des nouvelles d'Allemagne : le **Projet U** se retrouvait en difficulté. Alors, commença pour eux une « prise de conscience angoissante », Voilà que la campagne qu'ils avaient menée pour une Bombe Américaine ne se justifiait plus ! Finalement, leur tragédie fut leur incapacité à stopper la construction du Léviathan dont ils étaient les sponsors d'origine, pour des motifs si compréhensibles.

Mission « Alsos »

Parmi les facteurs qui gênaient l'Allemagne dans sa course contre la montre, il y avait la méfiance chronique et le mépris d'Hitler pour les scientifiques, des « Juifs blancs », comme ils avaient été décrits une fois dans « **Das Schwarze Korps** », l'organe hebdomadaire des SS. Réciproquement, les scientifiques se méfiaient, et haïssaient la conduite d'Hitler, si bien que certains d'entre eux participaient délibérément au sabotage du **Projet U**. Un autre facteur de paralysie était l'insistance d'Hitler pour que chaque arme ne reçoive l'allocation des fonds nécessaires qu'après avoir été approuvée

par les militaires comme opératoire dans les six mois. Les raids aériens massifs des Alliés avaient eux aussi un effet dévastateur sur l'industrie Allemande, car ils empêchaient la circulation des énormes ressources nécessaires à la production de la Bombe A.

Pour savoir exactement où en étaient les Allemands dans la course nucléaire, le Général Groves, Chef du Projet Manhattan, forma un commando, dont le nom de Code fut appelé « *Alsos* », la transcription grecque de son propre nom. (54) Ce groupe était commandé par le Colonel Borish Pash, un officier supérieur chevronné du Service des Renseignements. Son travail était de joindre les premières troupes Alliées entrées en Europe, et de collecter les matériaux concernant l'effort nucléaire Allemand. Il alla en Italie, mais sa mission échoua parce que Pash manquait de formation scientifique pour apprécier les éléments à leur juste valeur, lorsqu'il les découvrait par hasard.

Il fut rappelé, puis envoyé à nouveau, parce que Groves le regardait comme un officier exceptionnellement entreprenant. Mais cette fois, il était accompagné du physicien hollandais Samuel A. Goudsmit, dont la seconde passion, après la physique, était l'investigation criminelle.

Le groupe « *Alsos* » rejoignit Paris, avec le premier groupe de troupes Alliées, à la fin d'août 1944. Goudsmit prit immédiatement contact avec Frédéric Joliot-Curie, qui, avait reçu le prix Nobel avec sa femme Irène. C'étaient les physiciens français les plus remarquables. Les laboratoires Joliot-Curie de Paris étaient devenus un arsenal pour le maquis français. On y avait fabriqué les cocktails Molotov. Le fameux scientifique avait adhéré au Parti Communiste durant la guerre, et il était devenu un adepte du combat de rues. Mais il ne put pas aider Goudsmit à entrer en contact avec les scientifiques Allemands, ni l'informer sur l'état de leurs travaux.

En novembre 1944, le groupe « *Alsos* » entra dans Strasbourg. Il cherchait à capturer Carl von Weizsäcker. Lui et Werner Heisenberg étaient connus pour être des physiciens Allemands champions du nucléaire. C'étaient eux qui avaient prouvé qu'en théorie, on pouvait construire un réacteur transformant l'uranium 239 en plutonium 235, pour fabriquer des bombes atomiques.

Goudsmit savait que Strasbourg avait été leur Quartier Général. Mais lorsqu'il y arriva, il s'aperçut que Weizsäcker en était parti trois mois plus tôt. En fouillant dans les papiers abandonnés, Goudsmit eut la chance incroyable de découvrir des documents-clés. Le tas de papiers du bureau de Weizsäcker prouvait clairement que les Nazis, qu'on avait toujours présumés être à la pointe de la recherche, avaient au moins deux ans de retard face à la recherche atomique des Alliés. Ils n'avaient pas encore commencé à bâtir l'ensemble des structures requises pour passer à la production d'uranium ou de plutonium fissile. Apparemment, Albert Speer, en 1942, le puissant Ministre des Finances, avait approuvé la poursuite des recherches et du développement ; mais il en avait restreint les investissements à la portion congrue, si on les compare au montant total de l'effort des Etats Unis.

Speer éclaire lui-même d'une lumière fascinante l'attitude ignorante d'Hitler envers le programme de la Bombe A. Il écrit que le concept de cette bombe dépassait complètement ses capacités intellectuelles, car il était incapable de saisir la nature révolutionnaire de la physique nucléaire. Dans les cent vingt-deux points notés de mes

entretiens avec Hitler, dit-il, la fusion nucléaire apparaît une seule fois, et encore, n'est-elle mentionnée qu'avec une extrême brièveté. D'un autre côté, il ajoute :

« Je suis sûr qu'Hitler n'aurait jamais hésité un instant à employer la Bombe Atomique contre l'Angleterre. Je me souviens de sa réaction devant la scène finale d'un film d'actualités sur le bombardement de Varsovie, en automne 1939. Nous étions assis avec lui et Goebbels dans son salon de Berlin, et nous regardions le film. Des nuages de fumée obscurcissaient le ciel ; des bombardiers plongeaient très vite vers leur but ; nous pouvions observer la chute des bombes lâchées, le virage des avions qui repartaient, et le nuage des explosions qui grossissait de façon gigantesque. L'effet était augmenté en projetant le film à une vitesse réduite. Hitler était fasciné. Le film se terminait par un montage montrant un avion plongeant en direction d'une maquette des Iles Britanniques. Une explosion de flammes suivait, et l'île partait en morceaux dans les airs. L'enthousiasme d'Hitler était sans bornes. « C'est ce qui va leur arriver ! », s'écria-t-il, très excité. » « C'est ainsi que nous voulons les anéantir ! » (31)

Les difficultés techniques concernant la production de la Bombe Allemande commencèrent à apparaître insurmontables au moment de l'invasion soviétique, en 1944, quand l'industrie de guerre d'Hitler fut contrainte de tourner au maximum. Speer confirme qu'en automne 1941, le programme avait été freiné de façon décisive après les plaintes des scientifiques sur les rétrécissements de crédits, et leur incapacité de promettre des résultats avant trois ou quatre ans. De plus, dès l'été de 1943, l'importation du tungstène venant du Portugal était stoppée, créant une situation critique dans la production des munitions antichars à noyau solide. Un ordre fut donc donné d'utiliser un noyau d'uranium pour ce type de munition. (32) La libération par Speer de précieux stocks d'uranium excluait une véritable intention de fabriquer l'arme nucléaire Nazie.

A l'époque, la découverte de Goudsmit montrait l'évidence l'écroulement du programme nucléaire allemand. Pourtant, Washington n'arrivait pas à la même conclusion. En considérant les enjeux impliqués, on pouvait soupçonner à juste titre que les documents avaient été « semés » pour tromper les Alliés, et freiner leur recherche. Cependant, le groupe « *Alsos* » avait d'abord cherché à localiser le laboratoire supposé d'Heisenberg. Goudsmit avait longuement discuté sur le fait que le brillant Heisenberg était le seul à pouvoir piloter le projet Nazi, et sa direction personnelle était indubitablement nécessaire à chaque étape de son développement. Alors, Goudsmit commença une chasse à l'homme de son vieil ami de Göttingen. Finalement, la mission « *Alsos* » localisa et captura pratiquement tout le cercle du Projet U : L'Union Uranium comprenait Heisenberg, Weiszächer, Otto Hahn, et une demie douzaine d'autres. Le premier laboratoire d'Heisenberg fut aussi localisé. Le résultat net fut la confirmation que l'Allemagne n'avait toujours pas la Bombe A, et qu'elle n'avait pas la capacité d'en produire une.

Ce fut alors que les gros mensonges commencèrent. D'un coup, la justification du *Projet Manhattan : devancer les Nazis sur la Bombe A* fut escamotée, et aux déjà très

gros efforts qu'il avait imposés aux 150 000 hommes et femmes qui étaient sous son commandement, et en premier lieu aux scientifiques et aux techniciens, Groves ajouta une incitation à accélérer encore leur travail. Groves mit les rapports des « *Alsos* » sous clef, avec le tampon « Top Secret ». Cependant, malgré les mesures de sécurité draconiennes, dont il était pourtant un si grand maître, il y eut des fuites. Les réactions des scientifiques de haut niveau étaient prévisibles. « Si les Allemands ne l'ont pas, pourquoi devons-nous continuer ? » Au tout premier rang des questionneurs on trouvait les exilés, dont les craintes tout à fait justifiées les avaient galvanisés à l'origine sur le Projet existant. Groves changea de terrain, tout en maintenant ses appels : « Toujours plus vite ! Toujours plus vite ! » Il y a urgence à pouvoir utiliser la Bombe pour forcer les nazis à capituler ! En fait, sa passion était d'accélérer le processus, de façon à pouvoir utiliser la Bombe avant leur capitulation.

Même avant que le groupe « *Alsos* » ait terminé ses investigations, Niels Bohr s'était effrayé des conséquences internationales, si les Etats Unis décidaient de partir en solo à la course pour la fabrication de la Bombe. Il présageait des frictions entre les Alliés dans les années d'après-guerre, ainsi que des perspectives horribles en cas d'une course aux armements nucléaires entre l'Est et l'Ouest. Il proposait une entente entre l'Est et l'Ouest pour un contrôle commun de l'énergie nucléaire. Cette entente serait plus facile si elle arrivait avant l'achèvement de la Bombe, et surtout, avant son utilisation.

Presque un an avant Hiroshima, Bohr donna son avis personnel à Roosevelt. Cependant, il n'existe pas de compte-rendu détaillé de leur conversation. On présume que Bohr reprit les points contenus dans le mémorandum de ce qu'il avait dit à Roosevelt et à Churchill, six semaines auparavant. Dans ce mémorandum, Bohr écrivait :

« Au-delà de la question du moment où cette arme sera opérationnelle, et du rôle qu'elle doit jouer, dans le cas présent, cette situation soulève un certain nombre de problèmes qui requièrent une attention urgente. A moins qu'un accord sur l'utilisation de ce nouveau matériel soit obtenu en temps voulu, les avantages temporaires, si grands soient-ils, doivent céder le pas devant une menace perpétuelle sur la sécurité humaine.

Depuis que la possibilité de libérer l'énorme énergie atomique est apparue, il est d'autant plus naturel de poser la question de son contrôle ; mais surtout, l'exploration des problèmes scientifiques concerne sa poursuite. Le plus clair est que cela vient de ce que nous manquons de mesures qui suffiraient habituellement à y parer, et nous sommes devant la perspective terrifiante d'une future compétition entre les nations à propos d'une arme dont le caractère si formidable ne peut être évité que par un accord universel basé sur une vraie confiance.

Sans gêner les objectifs militaires immédiats, une initiative visant à empêcher une compétition désastreuse devrait servir à déraciner toute cause de méfiance entre les puissants, et à promouvoir une collaboration harmonieuse. Le destin des générations qui viennent en dépendra. » (33)

Après la tentative de Bohr, Alexander Sachs, qui avait influencé le Président dans sa décision fatale de fabriquer la Bombe, devait demander à Roosevelt de s'engager par une décision de principe sur les circonstances dans lesquelles elle pourrait être utilisée. Il vit Roosevelt en décembre 1944, et, selon une version proposée par Robert B. Patterson, alors Sous-Secrétaire d'Etat pour la Guerre, ils étaient d'accord pour la version suivante :

« Après un essai réussi, une répétition serait organisée -a) pour une démonstration devant un organisme internationalement reconnu comprenant des scientifiques venus de tous les pays alliés, ainsi que des représentants des pays neutres, et des représentants des cultes. -b) Un exposé sur la nature et la portée de l'arme atomique serait préparé par les scientifiques et d'autres personnalités. -c) Un avertissement serait publié par les Etats Unis sur les conséquences monstrueuses qui s'abattraient sur notre plus grand ennemi dans la guerre, l'Allemagne et le Japon. Ce bombardement atomique serait appliqué sur un secteur choisi, après un délai déterminé, et précédé de l'évacuation de toute personne ou animal vivant. -d) Dans le cas de la réalisation d'un bombardement atomique efficace, un ultimatum avec demande de reddition immédiate des ennemis serait diffusé, et l'échec de la reddition exposerait le pays et le peuple à l'annihilation atomique. » (34)

Entre temps, il était devenu clair que la guerre en Europe serait terminée avant même que la Bombe ait été testée, et à ce qu'on dit, Groves en était profondément inquiet, parce qu'alors, il n'y aurait pas d'occasion d'essayer sa puissance sur une cible humaine. Le Japon restait bien un ennemi, mais on ne pouvait pas prétendre qu'il était nécessaire de le devancer dans le moindre programme nucléaire Japonais. Alors, un second gros mensonge fut monté et sorti du sac : utiliser la Bombe permettrait d'écourter la guerre, et sauverait des centaines de milliers de vies Américaines.

« Sauver des vies Américaines » est devenue plus tard la formule écœurante, usée durant la guerre du Vietnam pour justifier le massacre de femmes, d'enfants, et même de bébés dans les bras de leur mère, comme à My Lai, et de nombreux autres massacres du même genre ; Le Général Groves semble avoir inventé la formule, avec cette thèse que « sauver des vies Américaines » était une justification acceptable pour le meurtre de plusieurs centaines de milliers de civils Japonais. Quand le mot filtra à travers les mailles serrées du système de sécurité mis en place par Groves pour que la Bombe puisse être testée, puis rapidement utilisée contre le Japon, il y eut une révolte chez les scientifiques. Et comme cela avait été le cas lorsqu'ils avaient su que l'Allemagne n'était plus en course pour longtemps, ceux qui se sentirent les plus concernés furent aussi ceux qui avaient été les premiers avocats du Projet Manhattan. Donc, Szilard et Franck organisèrent ensemble en avant-garde un projet de rébellion des scientifiques. Szilard tenta de répéter sa prouesse de 1941, d'abord en obtenant une lettre de soutien d'Einstein, puis en préparant un mémorandum pour le Président Roosevelt. Les deux documents furent retrouvés non décachetés sur le bureau du Président après sa mort,

en Avril 1945. La démarche suivante consista à contacter le Secrétaire Robert Patterson.

Un mémorandum fut présenté le 11 juin 1945. Il était signé par ceux qui devinrent les fameux **Sept de Chicago**, Franck, Szilard, Hogness, Rabinovitch, Nicholson, Seaborg, et Hughes. C'est un document très long ; il expose de façon objective les différentes options ouvertes aux Etats Unis, pour gérer l'utilisation de la Bombe A. dont ils avaient le monopole. Réaliste et prophétique, le document plaide, selon Bohr, pour un accord international, prioritaire à toute utilisation de la Bombe. Certains passages valent d'être cités :

« Donc, du point de vue optimiste, en cas d'un accord international sur la prévention d'une guerre nucléaire, face aux avantages militaires, ou au souci de la préservation des vies américaines, qui pourraient être obtenus par une soudaine utilisation des bombes atomiques contre le Japon, cela pourrait aussi provoquer une perte de confiance, et il s'ensuivrait une vague d'horreur et de répulsion déferlant sur le reste du monde, et peut-être même une division de l'opinion publique jusque chez soi. Selon ce point de vue, une démonstration de cette nouvelle arme devrait être faite sous les yeux de représentants des Nations Unies, dans un désert, ou sur un atoll. »

Cet appel fervent, logique et bien argumenté, se termine par ce résumé :

« Les bombes nucléaires ne peuvent rester des « armes secrètes » à la disposition exclusive de ce pays que durant quelques années. Les scientifiques savent que les bases sur lesquelles elles sont conçues sont bien connues des scientifiques des autres pays. A moins qu'un contrôle international effectif ne soit institué sur les explosions nucléaires, une course aux armements nucléaires est inéluctable. Cette course se déclenchera dès sa première utilisation dans le monde.

Tout bien considéré l'utilisation prématurée de bombes nucléaires lors d'une attaque à l'improviste sur le Japon est à déconseiller. Si les Etats Unis étaient les premiers à lâcher ce nouveau moyen de destruction aveugle sur l'humanité, dans ce sacrifice, ils perdraient à jamais le soutien de l'opinion publique dans le monde entier, et précipiteraient la course aux armements, au préjudice de la possibilité d'un accord international sur le contrôle futur de telles armes... (35)

Ce puissant appel fut ignoré. Truman avait succédé à Roosevelt comme président, et son point de vue ayant peu changé depuis l'époque du début de la guerre, lorsqu'il exprimait l'espoir que les Russes et les Allemands en viendraient à s'exterminer mutuellement. Cependant, la guerre contre le Japon approchait de son apogée, et les opérations de conquête des îles par sauts de puce successifs avaient sécurisé le chemin vers les derniers remparts du Japon lui-même. Dans ces longues et féroces batailles pour Iwo Jima, en février-mars 1945, les Marines US eurent 21 000 tués. La prise de

cette île stratégique amena la flotte américaine et sa puissance aérienne à moins de 700 Miles de Tokyo. Au commencement de juillet, l'avancée des forces de MacArthur au Nord avait finalement sécurisé Okinawa au prix de lourdes pertes. Entre Iwo Jima, Okinawa et le Japon, il n'y avait plus d'obstacles militaires quelque peu conséquents. La flotte Japonaise et sa puissance aérienne avaient été presque totalement anéanties. J'ai participé, à bord de porte-avions, aux batailles pour Iwo Jima et Okinawa, et j'ai débarqué à Okinawa seulement lors des dernières opérations de nettoyage. J'ai eu beaucoup de conversations avec les officiers supérieurs de l'US Navale, les Marines et GI de l'Armée, durant ces batailles. C'était un secret de Polichinelle : l'opération finale, de grande envergure, serait un débarquement combiné de l'Armée et de la Marine au Japon lui-même. Elle était programmée pour le 1^{er} novembre 1945. Les amiraux et les colonels avec lesquels j'ai parlé étaient assurés que le Japon serait pris, même si cela devait coûter très cher ; mais ils étaient pessimistes sur ce qui se passerait après.

La grosse question, celle qui était au centre de toutes nos conversations, à l'époque, était de savoir si Staline tiendrait sa promesse, et attaquerait les Japonais sur le continent Chinois. L'Armée Japonaise de Kwantung était considérée comme une unité d'élite, pratiquement épargnée par la guerre, et elle était dotée d'une puissante industrie basée en Mandchourie. L'opinion dominante était que l'Armée Soviétique n'attaquerait pas. « Pourquoi le devrait-elle ? » argumentait un amiral du Corps Expéditionnaire, avec lequel j'avais chaque jour des discussions entre les batailles. « Cela leur conviendrait bien, de nous voir nous embourber dans une guerre sur le continent Asiatique. » Un autre, concédant par ailleurs que Staline avait été correct en respectant ses engagements militaires, disait : « Mais, s'ils envahissent la Chine, comment pourrions-nous les en faire sortir ? Plutôt nous battre maintenant avec les Japs que plus tard avec les Ruskis. » Bien qu'à cette époque, il était impensable que qui que ce soit fut informé de l'existence de la Bombe A, son développement restant secret même des commandants les plus anciens, elle représentait la solution idéale au dilemme de l'intervention des Russes. Sur la base de nos nombreuses conversations, je peux comprendre pourquoi l'utilisation de la Bombe contre Hiroshima fut accueillie avec tant d'allégresse.

Notons que sur l'USS Bennington, un des porte-avions impliqués dans les débarquements à Iwo Jima, et plus tard dans le premier transport des attaques aériennes contre le Japon, mon fidèle compagnon des champs de batailles, Bill McGaffin, du Chicago Daily News, et moi, nous partagions la cabine de l'Amiral avec le dramaturge Robert Sherwood, membre du *brain-trust* de Roosevelt. Avec Harry Hopkins, il était un des intimes de Roosevelt. C'était un homme charmant, humain, et plein d'esprit, et nous avons beaucoup de plaisir à être en sa compagnie. Les quartiers de l'amiral étaient décontractés, car Sherwood accompagnait en ami déclaré le Secrétaire de la Navy, James Forrestal, (36) qui voyageait sur le vaisseau amiral du Chef du Corps Expéditionnaire. Quelque chose nous avait intrigués chez Sherwood : il dépensait beaucoup de temps à questionner les officiers, les hommes d'équipages, et les pilotes, ainsi que McGaffin et moi-même sur notre réaction, au cas où une arme très puissante et non conventionnelle serait utilisée pour raccourcir la guerre avec le Japon. La plupart

d'entre nous pensaient qu'il parlait probablement d'un gaz toxique, et la réponse était quasi unanime : « N'importe quoi pour finir la guerre et rentrer à la maison. » C'était une attitude prévisible. Il n'était pas surprenant que des militaires américains aient peu de sympathie envers les soldats Japonais après quatre années de combats et de brutalités des deux côtés. Mon plus profond désir personnel était de voir la guerre se terminer, de quitter mon uniforme militaire de correspondant de guerre, et de revenir à la vie civile. Je pense que dans ces réactions, comme celles de McGaffin ou les miennes, nous supposions que cette arme secrète capable de gagner la guerre serait utilisée contre des cibles militaires, des têtes de pont, et des champs de batailles.

Dans les premiers jours de juin 1945, une commission provisoire soigneusement sélectionnée par la présidence délibéra sur l'utilisation de la Bombe A, et transmit une recommandation au Président Truman :

- a) La Bombe doit être utilisée contre le Japon sitôt que possible
- b) Elle doit être utilisée sur une double cible, par exemple, une usine de guerre entourée de maisons et d'autres constructions les plus susceptibles de dommages.
- c) Elle doit être utilisée sans avertissement préalable de la nature de l'arme.

Le point C, était le condensé d'une version d'un point D de précédentes conditions fixées par Groves stipulant : ***la première cible doit, si possible, avoir échappé à des bombardements antérieurs, de façon à ce qu'il soit bien établi que les effets venaient de la seule Bombe Atomique.*** Ceci fut la raison pour laquelle dans les avertissements lancés à la radio vers le peuple Japonais, Hiroshima et Nagasaki avaient été exclues de la liste des dix-sept villes sujettes aux bombardements conventionnels !

Le 16 juillet, la Bombe fut testée avec succès à Alamogordo, et les préparations furent accélérées en vue de son utilisation contre une ville Japonaise. La décision finale revenait évidemment au Président Truman. Quand il la prit, il savait que la guerre avec le Japon était pour ainsi dire terminée. Durant la Conférence de Potsdam, Staline avait montré à Truman un message qu'il venait juste de recevoir de Moscou. (Il semble que Truman était déjà au courant grâce à une interception des services secrets US.) Il annonçait l'arrivée imminente à Moscou du Premier Ministre du Japon, le Prince Fumijaro Konoye, prévue le 12 juillet, pour parlementer sur le moyen de terminer la guerre. La partie essentielle de ce message était : « Sa Majesté l'Empereur est hautement concerné par l'augmentation journalière des morts et des sacrifices endurés par les citoyens des différents pays engagés dans ce conflit, et c'est un désir fervent de Sa Majesté de voir cette guerre se terminer rapidement... Et c'est donc pour Sa Majesté un grand espoir que la paix puisse être restaurée aussi rapidement que possible, pour le bien-être de l'humanité. » (37)

Débarassée de sa rhétorique moraliste, c'était une offre de capitulation. Staline appela Truman pour savoir si cela méritait une réponse. La réponse de Truman fut négative. On se demande bien ce qui était arrivé à la formule ***sauver des vies américaines.*** Un mois auparavant, Truman avait été informé par le Portugal que le Japon était prêt à négocier la paix, sous réserve que la « reddition sans condition » ne serait pas acceptée, et que les îles où ils habitaient devaient rester Japonaises. (38)

La réaction de Truman fut d'insister sur ce qu'il savait totalement inacceptable : la **reddition inconditionnelle** ; et les termes qu'il choisit exprimaient clairement qu'il demandait la tête de l'Empereur Hirohito. De plus, il le fit sournoisement, et en violation avec les codes de la diplomatie internationale. Un ultimatum fut envoyé au Japon. Rédigé à Potsdam, il apparaissait comme une déclaration des trois alliés les plus puissants. En fait, les Russes n'avaient pas été consultés, et ils n'apprirent son existence que lorsqu'il fut radiodiffusé dans le monde entier. C'était un tel monument de duplicité, que, bien plus que le discours de Churchill, avec sa fameuse formule du **rideau de fer**, huit mois plus tard, c'est lui qui marqua le vrai commencement de la **Guerre Froide**. De plus, c'était un exemple classique de la fourberie des méthodes diplomatiques conseillées par les avocats de l'Administration Truman. Ce qui est arrivé a été très bien résumé par D.F. Fleming :

Quand la Russie a déclaré la guerre au Japon, le 8 août, le Correspondant à Moscou du New York Times câbla qu'il avait entendu dire des mois plus tôt que la Russie voulait entrer en guerre contre le Japon trois mois après le jour VE, (58) et deux experts du Times, un militaire et l'éditeur, certifièrent le 9 août qu'ils avaient eu connaissance des accords de Yalta. Churchill aussi affirme dans son discours du 16 août qu'il savait que l'entrée en guerre de la Russie était prévue pour le 8 août...

Pour que l'emploi de la Bombe soit efficace, son lancement devait avoir lieu soit avant l'entrée en guerre de la Russie, soit immédiatement après. » Un avertissement solennel devait être envoyé depuis Potsdam par **tous les principaux ennemis du Japon**. Cette formule incluait vraiment la Russie, depuis qu'elle avait promis d'entrer en guerre avec le Japon ; mais techniquement et légalement, elle pouvait être ignorée, et l'avertissement être publié sans qu'elle en soit avertie.

Le Secrétaire d'Etat Byrnes a fourni des détails : « Le Secrétaire Stimson a informé les chefs Américains que le test de la Bombe A, le 16 juillet avait donné satisfaction, et que tous les espoirs étaient permis. Le soir du 16 juillet, au milieu de la Conférence de Potsdam, arriva un télégramme de Tchang Kai Chek, approuvant l'envoi de l'**ultimatum au Japon**, appelé par la suite **Déclaration de Potsdam**. Cette Déclaration, disait Byrnes, « fut immédiatement envoyée pour publication, et une copie fut envoyée à Molotov par un message spécial. » Plus tard, dans la soirée, Molotov téléphona pour demander que la Déclaration soit retardée de deux ou trois jours. Quand on lui dit qu'elle avait déjà été envoyée, il semblait inquiet ; Le jour suivant, Byrnes expliqua à Molotov que cette Déclaration ne lui avait pas été envoyée, parce qu'il ne voulait pas embarrasser l'Union Soviétique, du fait qu'elle n'était pas encore en guerre avec le Japon. Molotov répondit simplement que nous aurions dû le consulter avant de l'envoyer. En y réfléchissant, Molotov eut bien l'impression d'avoir été doublé, car par deux fois durant la Conférence, Staline avait parlé à Truman et à Byrnes des efforts répétés du Japon pour mobiliser la médiation de la Russie, mais qu'il n'encourageait pas cette idée. Le Président Truman avait exprimé son approbation à la décision de Staline. (39)

Fleming raconte qu'en référence à ce soudain changement de position opéré par les Etats Unis et par l'Angleterre, l'insistance pressante avec laquelle ils demandaient précédemment à l'Union Soviétique d'entrer en guerre avec le Japon, pour s'occuper

des deux millions d'hommes de troupes Japonais basés en Chine Continentale, embarrassa énormément Truman et Byrnes, dès qu'ils surent que la Bombe A avait été testée avec succès. Byrnes pensait que la Bombe Atomique serait un succès, et il indiquait qu'il s'attendait à ce que le Japon rejette l'ultimatum de Potsdam... La même idée avait été exprimée à Micolajczyk (40) le 15 juin. Relatant que Staline avait demandé la tenue de la conférence de Potsdam, parce qu'il voulait entrer en guerre avec les Japonais, Churchill avait dit : « Nous n'avons pas besoin de savoir s'il veut ou non entrer en guerre contre les Japonais ! Cela n'a plus d'importance pour nous, maintenant ! » (41)

Comme c'était à prévoir, Suzuki, le Premier Ministre du Japon, rejeta l'ultimatum comme ne méritant pas qu'on y prête attention. « Little Boy » et « Fat Man » avaient déjà été amenées en hâte sur l'île de Tinien, dans le groupe des îles Mariannes. Elles y furent assemblées pour exploser sur Hiroshima et Nagasaki, respectivement les 6 et 9 août.

Amère Fête des Moissons

L'avertissement des Sept de Chicago sur le risque d'une vague d'horreur et de répulsion énorme qui balayerait le reste du monde, et peut-être même d'une diviserait l'opinion publique à la nation se justifia immédiatement. Les répercussions morales qui s'ensuivirent furent dramatiques. Ce fut le cas pour le Major Claude Eatherly, qui avait piloté l'avion et donné l'ordre de lancer la Bombe *Enola Gay* sur Hiroshima.

Après l'atterrissage de son B 29 à Tinian, Eatherly resta silencieux et dépressif, ne parlant à personne pendant des jours. Son état fut diagnostiqué comme *psychose traumatique du combattant*, et il fut renvoyé à la maison. Un certain temps après sa libération, Eatherly semblait s'être tranquillement réinséré dans la vie de famille. Mais la nuit, de terribles images d'enfer tourmentaient l'ex-pilote. Après quelques verres, il n'arrivait plus à chasser ses cauchemars, et une forte insomnie et une dépression s'installèrent, menant Eatherly à un premier suicide, dans une chambre d'hôtel du New Orléans, en 1950. Volontairement, il entra dans un hôpital pour aliénés, à Waco, au Texas, pour six mois de traitement, apparemment sans aucune amélioration de sa dépression. Après sa libération, il tenta de reprendre sa vie avec sa femme, qui demanda le divorce s'il ne rentrait pas à l'hôpital.

Eatherly flottait dans une angoissante crise de conscience dans laquelle il perdait les pédales ; les docteurs de Waco traitaient son cas comme si ce n'était qu'un simple *syndrome pathologique*, marqué par des *accès phobiques* ; on lui prescrivit des injections massives d'insuline. Le traitement à l'insuline sembla d'abord apaiser les symptômes, et Eatherly rejoignit sa femme. Cependant, inexorablement, il retomba encore, et même, il vola de l'argent pour l'envoyer à Hiroshima. A la fin, sa femme divorça, et lui interdit la visite de leurs enfants. Il devint un cas notoire, et il fut interviewé dans la presse. En 1959, sa publicité retint l'attention d'un philosophe bien connu, Günther Anders. Anders fut immédiatement captivé par l'aspect expiatoire des souffrances d'Eatherly, et il commença une correspondance avec lui, poussant le pilote chevronné à engager la lutte contre le système qui, en l'enrôlant dans une mission génocidaire, avait ruiné sa vie.

Grâce aux conséquences progressives de leur correspondance, et de son amitié avec Anders, Eatherly devint *pacifiste* dans les conditions les plus difficiles. Comme pour les *hibakusha* que j'ai déjà mentionnés, son acte de résistance eut sur lui un effet curatif, redonnant un sens à sa vie, et lui permettant un nouvel espoir pour le futur. Il mit en route une émouvante correspondance avec quelques-uns des *hibakusha* eux-mêmes, et ses messages à la population d'Hiroshima devinrent célèbres dans le monde entier. Entre temps, Anders poussa Aetherly à écrire un livre sur son expérience, et sur

la façon dont tout cela avait transformé sa vie. Eatherly regardait vers l'avant avec une confiance renouvelée. C'était son défi, et sa libération.

Cependant, étant donné qu'avec Anders, qui l'aidait constamment, Eatherly tentait de réveiller l'attention du public sur l'héritage d'Hiroshima et de Nagasaki, il devint rapidement un empoisonneur officiel, et il fut de plus en plus sujet à de cruelles et mesquines représailles de la part de l'Administration des Vétérans. Différents bureaux exercèrent des pressions sur son frère, qui obtempéra en refusant finalement de signer une reconnaissance de sa *lucidité d'esprit*, alors qu'elle lui aurait permis d'être libéré. Les motivations politiques, dans cet acte de son frère, et à mesure que les pressions politiques furent appliquées, montrent bien qu'il était urgent pour eux d'empêcher Eatherly d'écrire ou de faire des déclarations sur ses sentiments contre la guerre.

Face à cette perspective d'incarcération illimitée à Waco, Eatherly décida de s'évader de cette situation kafkaïenne :

« Cher Gunther

Je suis vraiment désolé de ne pas t'avoir écrit plus tôt, mais j'ai essayé de sortir de cet hôpital légalement, avec l'aide d'avocats. Cela a raté, parce que l'Armée de l'Air a déposé contre moi une demande d'incarcération définitive. Mais ils ont demandé à l'hôpital que l'assignation du tribunal ne me soit pas notifiée, pour que je n'aie pas à comparaître. Mercredi dernier, j'ai vu mon docteur, et il m'a dit que je me trouvais dans une position délicate : j'étais devenu trop connu et célèbre, et il valait mieux que je cesse d'écrire des articles contre les armes nucléaires, surtout dans les magazines US qui paraissent dans les pays étrangers. Il m'a dit qu'il ne pouvait rien faire pour m'aider, et que lui et l'équipe de l'hôpital avaient reçu des ordres de l'Armée de l'Air et du Département d'Etat. Je lui ai demandé s'il avait l'intention de me garder ici, et il m'a dit oui.

Alors, je me suis arrangé pour que des amis viennent m'aider à sortir. Je me suis enfui de l'hôpital... Alors maintenant, j'ai un chouette appartement... Je ne peux pas en sortir, parce que le Gouvernement a des gens qui sont à ma recherche... Gunther, j'espère que tu ne penses pas que je suis fou, de tenter d'échapper à cela... Je veux travailler dehors... Alors, ne sois pas inquiet. J'ai tant de gens qui travaillent à me protéger ! » (42)

Deux mois plus tard, Eatherly fut repéré comme passager dans une voiture. La Presse donna beaucoup d'importance à son évasion et à sa recapture. Trainé devant un tribunal, et dénoncé par les *experts* militaires, il fut réincarcéré définitivement à Waco. Cette fois, cependant, Eatherly fut assigné à la section de l'hôpital réservée aux fous dangereux, bien gardée.

Un reporter du New Tribune de Waco, Mr Ray Bell, qui avait établi un contact avec les avocats d'Eatherly, écrivit entre temps à Anders, exprimant son horreur pour les procédés du Tribunal et pour le traitement réservé à Eatherly. « Ça suffit, Franckly ! j'ai été très surpris par le verdict du Jury, le 12 janvier, et cela d'autant plus qu'il révélait

un monument de stupidité. Il semblait même plutôt absurde pour qui que ce soit, psychiatre ou non, qu'on puisse juger de la condition mentale d'un homme par le simple tremblement de ses mains. Franckly, je crois qu'il s'agit de l'une des histoires les plus importantes de notre génération, et peut-être même de toutes les générations... » (43) Dans sa réponse, Anders indiquait un récent article de Bertrand Russell, paru dans le *New Stateman*, dans lequel le grand philosophe Anglais proclamait : « Si un de ceux qui ont écrit cela, (il se référait là à quelques lettres d'Eatherly à Anders), est considéré comme fou, alors, je ne serais pas surpris si mes dernières années avaient lieu dans un asile d'aliénés ; là, je pourrais me réjouir d'être en compagnie de tous ceux qui sont capables de montrer de l'humanité. » (44)

L'Amérique tue les siens.

Le cas d'Eatherly ressemblait à une Affaire Dreyfus de l'ère du nucléaire. Il est l'exemple de l'acharnement des Gouvernements US à dissimuler la question du sentiment de culpabilité face aux holocaustes atomiques d'août 1945. Mais il se révéla spécialement face à l'héroïsme tragique d'Eatherly, dans sa persistance à lutter contre le système, et face à l'aide internationale que son combat attira. De nombreux autres cas d'américains victimes de la Bombe, que ce soit moralement ou physiquement sont longtemps passés officiellement inaperçus, et leur cas, comme celui d'innombrables japonais hibakusha, ne fut reconnu que bien des années plus tard. Par exemple, en août 1945, pendant que les sorciers nucléaires de Los Alamos célébraient le *succès* du **Projet Manhattan** dans des cocktails continuels, un jeune chercheur, Harry Dagnian, était en train de mourir à petit feu. Sa mort était le résultat d'une chaîne de réactions de matière fissile, qu'il avait déclenchées accidentellement ; en une minute, il avait reçu une dose mortelle de radiations. Sa maladie avait été dissimulée même à ses meilleurs amis, qui avaient été forcés de continuer le mélange du circuit sur un ordre militaire prétendant que tout était normal. Entre temps, les effets des rayons gamma avaient dévasté les organes internes de Dagnian. Il mourut dans de grandes souffrances vingt-quatre jours après avoir été irradié. Auditionné lors d'une réunion, le Général Groves, finalement coincé sur la question des décès par irradiation, tenta de rassurer les membres du Congrès en disant que c'était une façon *vraiment plaisante* de s'en aller !)

Il y a quarante ans, le Gouvernement des Etats Unis persistait dans la dissimulation sur les effets de la radioactivité, qui continuait à agir après les essais, par exemple pour *les hibakusha* à Hiroshima et à Nagasaki. Incroyablement, bien après que les dangers aient été abondamment étudiés, le Département de la Défense continuait à traiter ses propres troupes comme des *cochons de Guinée* (= cobayes) sur les zones d'essais des bombes atomiques et à hydrogène. Le plan de dissimulation utilisé fut dévoilé dans un article du *Washington Post* daté du 8 avril 1983, sous le titre : L'Administration des Vétérans est d'accord pour des soins médicaux gratuits pour les GI's exposés lors des tests atomiques US :

Après dix-sept mois d'attente, l'Administration des Vétérans a accepté de fournir un traitement médical gratuit au personnel militaire ayant pris part

aux tests atomiques atmosphériques, car leur maladie *peut avoir été causée par leur exposition aux radiations*. Le changement de politique, annoncé mercredi lors d'une séance au Sénat de la Commission chargée des Vétérans, constitue une victoire tardive pour les vétérans de la nation victimes de l'atome, dont le nombre d'hommes ayant servi lors des tests atomiques au Nevada et dans le Pacifique entre 1945 et 1962 peut être estimé entre 250.000 et 500.000. Les soins médicaux gratuits aux vétérans permettront aussi, même si c'est à contre-cœur, une avancée de l'Administration vers l'obtention de ces mêmes droits aux Vétérans du Viet Nam exposés aux Agents Défoliants Orange, alors qu'ils n'y avaient pas droit jusque-là.

Le Gouvernement avait jusque là fait savoir que l'agence n'avait pas l'intention d'assouplir sa politique de rejet des demandes de classement pour invalidité pour les vétérans de l'atome. Les scientifiques de l'Administration des Vétérans soutenaient que leurs problèmes ne venaient pas de là. En 1981, le Congrès ordonna finalement à l'Administration des Vétérans de provisionner une aide gratuite aux vétérans pour toute affection qui pouvait raisonnablement être présumée comme résultant de l'exposition tant aux radiations qu'à l'Agent Orange. L'Administration des Vétérans commença donc à pourvoir aussi aux soins des vétérans exposés à l'Agent Orange, mais cela limitait le traitement des *vétérans atomiques*, et en particulier de tous ceux qui souffraient d'un cancer ou des maladies de la thyroïde.

Un défilé de témoins, organisé surtout par l'Association Nationale des Vétérans de l'Atome, accusait l'Administration des Vétérans d'un défaut de clarté sur les critères permettant de décider de l'attribution d'une pension d'invalidité aux *vétérans atomiques*. Un total de 2.067 *vétérans atomiques* étaient déclarés dans les listes de demande d'invalidité pour cause d'irradiation. L'Administration des Vétérans en a agréé 29, et il y en a 29 en appel.

Ces *hibakusha* Américains découvrirent avec stupéfaction qu'ils devraient payer le droit d'obtenir un traitement médical au prix d'une lutte plus acharnée encore que leurs homologues Japonais, et que les propriétaires de moutons de l'Utah, qui avaient réclamé une indemnisation pour le même problème. Un jugement tardif de la Cour, avait fini par déclarer que le précédent jugement était entaché de *fraude et de supercherie gouvernementale*. En fait, la majorité des *vétérans atomiques* pouvaient eux aussi être considérés comme des victimes de la Guerre de Corée. Les essais auxquels ils avaient participé étaient essentiellement destinés à établir les conditions dans lesquelles les troupes terrestres pouvaient avancer en territoire ennemi et occuper le terrain immédiatement après un bombardement nucléaire. Un nombre jamais dévoilé d'américains sont morts à cause de cela, et un nombre d'autres impossible à évaluer mourront dans le futur. Ces morts seront probablement considérés comme des victimes *sacrifiées* par le Gouvernement pour *sauver des vies américaines*.

Dans une introduction à *Soldats de l'atome*, d'Howard Rosenberg, Jack Anderson, un chroniqueur américain, fameux pour son attitude irrévérente envers le

Pouvoir Établi de Washington, disserte sur la grande illusion que se font les USA lorsqu'ils espèrent garder le monopole des armements nucléaires, une illusion qui s'est effondrée lors de l'explosion d'une *même* bombe en URSS :

« Face au danger, les gardiens nationaux du terrible secret ont répondu par une étrange schizophrénie. D'un côté, ils commencèrent à protéger leur secret avec une panique quasi paranoïaque. Ils essayèrent par décret de fourrer le génie dans la bouteille. Ils proscrivirent toute discussion et toute spéculation sur la bombe atomique. La censure couvrit tout ce qui concernait la bombe, depuis sa fabrication jusqu'à son usage après la guerre, en passant par les accords internationaux, et même les différentes possibilités et applications médicales. Ils devinrent méfiants même envers les scientifiques qui avaient développé la Bombe. Cela aboutit à un dilemme fâcheux : comment les gardiens nationaux pouvaient-ils cacher le secret atomique aux scientifiques, alors qu'ils en étaient les créateurs ? Néanmoins, ils tentèrent de le résoudre par des règles de sécurité draconiennes, et la chasse aux sorcières. A partir de ce jour, le peuple américain resta dans une ignorance officielle sur les retombées létales des essais de bombes atomiques pratiqués dans les années autour de 1950. Des questions inquiétantes furent soulevées sur les essais atmosphériques, et leurs conséquences troublantes, et parurent dans certaines chroniques. Mais elles furent rapidement escamotées.

Historiquement, la puissance nucléaire s'est développée si rapidement, qu'elle a généré d'incalculables dangers, dans un secret si pointilleux, qu'il dissimule à la population la catastrophe qui la menace » (45)

Une grande partie de cette vérité cachée concernait les effets radioactifs sur ces milliers d'hommes de troupe américains inconnus, qui avaient participé aux expériences pour un usage tactique des Bombes A en Corée, et ensuite, pour le perfectionnement de Bombes H stratégiques. Dans leur précipitation à tester les Bombes A pour les utiliser en Corée, les Autorités militaires camouflées sous le nom de Commission de l'Energie Atomique, utilisaient des Américains comme des *cochons de Guinée* (cobayes).

Si les Etats Unis ont accepté le cessez-le-feu et les pourparlers de cessation de combats en Corée, c'était seulement à cause du gel du champ de bataille le long de la ligne sur laquelle la guerre avait commencé. Les efforts coûteux dépensés par les Américains pour repousser l'ennemi au Nord de cette ligne avaient capoté ; Il apparait donc clairement aujourd'hui que les interminables retards et interruptions dans les pourparlers servaient à prendre le temps de développer des techniques d'adaptation des Bombes A aux conditions du champ de bataille. Les recherches techniques dans ce domaine furent en effet accélérées à partir du déclenchement des hostilités en Corée. L'auteur, H.L. Rosenberg, note : « le temps était un luxe que le programme d'essais nucléaires ne pouvait se permettre en 1950. Les troupes US avaient atterri en Corée en juillet, et contraint la Corée du Nord à se retirer sur le 38^{ème} parallèle, divisant le pays en deux. Mais les batailles furent coûteuses, et en novembre 1950, le Général Douglas

Mac Arthur, commandant les forces US en Corée, rapportait que les troupes de la Chine Communiste se battaient aux côtés des Nord-Coréens. Au Quartier Général de l'AEC (Commission de l'Energie Atomique), à Washington, il apparut urgent de décider où et quand reprendre le programme d'essais de la bombe. (46)

Le choix tomba sur l'aire de Tonopah et Gunnery Range, près de Las Vegas, dans le Nevada, où les essais de bombardements étaient possibles. Il était admis qu'il y aurait un tollé énorme, s'il arrivait à se savoir que des troupes américaines sont soumises à des tests impliquant des risques d'irradiations. Alors, les conseillers militaires, qui dominaient l'AEC ont noté dans un memo que : « Non seulement ces opérations doivent être menées sous haute sécurité, *mais leur acceptation par le public doit être assurée par un judicieux programme d'information permettant de manipuler l'opinion.* » (47)

Mais les normes de sécurité adoptées au début des essais, le 27 janvier 1951, furent graduellement abaissées, car il devenait vraiment urgent de les adapter aux besoins du champ de bataille. Lors de l'un de ces essais, du nom de code **Buster Jangle** (NDT : Mega Boum ?), les trois branches des services de l'armée demandèrent qu'il soit mené dans les conditions les plus réalistes, avec combats de troupes. Ils prirent donc pour la première fois cette décision désastreuse d'exposer délibérément les troupes US aux radiations, pour pouvoir évaluer *jusqu'à quelles doses ils pouvaient supporter*. Le pas suivant consista à faire progresser les troupes au plus près de l'épicentre de l'explosion, en simulant une suite de plus en plus rapide d'assauts contre *les positions ennemies*. Quelques-uns des chefs de l'AEC s'alarmèrent du scandale qui s'ensuivrait devant la violation des normes de sécurité. Une controverse s'éleva entre les militaires et les représentants civils, ainsi qu'entre l'AEC et le Pentagone. Cela se termina avec une déclaration de l'AEC : « Si vous insistez pour faire de cette façon, alors, vous en assumez complètement la responsabilité. » Sur ce, les militaires répondirent : « Merci beaucoup, c'est ce que nous allons faire. » Donc, ils assumèrent ce qui, inévitablement, devait s'avérer le comble de l'*irresponsabilité*. C'est cela qui fut le point de départ de leur contradiction avec l'Administration des Vétérans.

Les essais de Bombe H eurent des effets retardés : des retombées radioactives furent leur détectées jusqu'à New York, provoquant une recrudescence de leucémies, de cancers du foie, et d'autres maladies typiques des radiations. Rosenberg commente cela : « Lentement, mais sûrement, la Commission abdiqua pratiquement au profit du Pentagone tout ce qui concernait ses responsabilités sur la sécurité et la santé. Et ce fut une erreur. » (48) Pour toutes les demandes d'indemnités formulées par les personnes atteintes, et pour les propriétaires qui ont perdu leurs moutons, du bétail ou des chevaux, la réponse de l'Administration était invariablement la même : « Il n'y a pas moyen de prouver que ces effets sont dus à une exposition aux radiations. »

Hiroshima et la Guerre Froide

Le destin survenu à Claude Eatherly, appelé un jour héros des *Victory Boys* (Garçons de la victoire), - c'était le surnom du groupe de la Bombe A -, et le jour suivant, traité de *proscrit et de traître*, est symbolique de ce qui est arrivé à l'Union Soviétique : un jour, c'était le *vaillant allié*, le jour suivant, c'était un *indésirable paria* aux yeux des alliés de l'Ouest. Churchill fit remarquer à Micolajczyk que *Staline avait demandé l'ouverture de la Conférence de Potsdam, parce qu'il voulait entrer en guerre avec les japonais*. C'était un gros mensonge, et Churchill le savait. La vérité était à l'opposé. Voici, dans le New York Times du 9 août 1945, une citation du reporter qui accompagnait Truman à Potsdam comme attaché de presse de la Maison Blanche : « L'accord final de la Russie à entrer en guerre avec le Japon, on peut maintenant le révéler, était *l'objectif principal* du Président Truman quand il se rendit à la conférence de Potsdam. » Une déclaration de guerre soviétique, dit le Président, éviterait des centaines de milliers de blessés et de morts chez les Américains. Accoudé au bastingage de l'Augusta, en route pour l'Europe, il faisait fréquemment allusion aux travaux qui l'attendaient. Il disait : *Ce que je veux le plus, c'est utiliser les bases aériennes russes pour l'assaut contre le Japon, et les territoires qu'il a conquis*. Mais comme nous l'avons vu, la nouvelle que la Bombe A avait été testée avec succès avait changé complètement l'attitude de Truman, sous les applaudissements chaleureux de Churchill, assis près de lui.

Quatre jours après l'émission où l'Empereur Hirohito acceptait la défaite et l'idée de la reddition, les Etats Unis stoppèrent tout transport de cargaisons vers l'Union Soviétique, y compris ce qui concernait les aliments de première nécessité, et le matériel de transport à l'usage des civils. Ainsi, donc, cela signifiait que non seulement *le vaillant allié* n'était plus nécessaire, mais qu'il devait être puni ostensiblement pour avoir obtenu un accord sur des zones d'influence et de sécurité, à la Conférence de Yalta, en échange de sa promesse, instamment sollicitée, qu'il chasserait de la Chine Continentale une armée de deux millions de japonais. Hiroshima donna à Truman l'idée de renier son accord, et de renverser complètement la politique de Roosevelt, lequel voulait continuer la coopération avec l'Union Soviétique dans la période de l'après-guerre. Ce fameux *retournement politique* commença à prendre forme. Dans un langage qui préfigure remarquablement les fanfaronnades dangereuses du Président Reagan, environ quatre décades plus tard, Truman commença à dénoncer les *forces du Mal*, face aux objectifs de *morale supérieure* des Etats Unis. Ainsi, donc, lors de son discours à la Navy, le 27 octobre, Truman annonça qu'il ne pourrait pas y avoir de compromis avec les *Forces du Mal*, et il énonça douze principes parmi les plus hautement conformes à *la morale supérieure et la démocratie telles que nous les comprenons* (sic). Beaucoup d'observateurs de la scène politique américaine ont été

frappés de constater que la nouvelle guerre froide de Reegan ressemblait étrangement à la vieille guerre froide menée par Truman dans les années quarante, au point qu'ils ont utilisé les mêmes arguments dans les mêmes termes pour la présenter et la défendre.

Juste quatre-vingt-dix jours après la, première utilisation de la Bombe A, nous trouvons Truman affirmant : *les bombes atomiques qui sont tombées sur Hiroshima et Nagasaki doivent être le signal non pas d'un vieux réflexe de repliement, mais celui d'une nouvelle ère d'unité et d'amitié toujours plus étroites entre les nations pacifiques... Ce nouveau pouvoir de destruction, nous le regardons comme une responsabilité sacrée.* Le concept des bons contre les méchants fut donc clairement lancé à ce moment. C'est cette sorte de non-sens hypocrite que Reegan utilisa plus tard pour justifier sa fantaisiste **guerre des étoiles**, sensée assurer la victoire dans la lutte entre *la vérité et l'erreur, le bien et le mal*, et contrer les **pulsions agressives de l'empire du mal.** (49)

Cela revient à inverser la notion du bien et du mal telle qu'elle est enseignée dans les églises des différentes religions. On accepte alors comme un bien ce qui est arrivé au Japon, avec la bombe A et les bombes incendiaires jetées sur les villes, tout en prétendant rejeter ce qui est mal. Or, accepter comme un bien les mensonges de Truman et ses aides politiques et militaires de haut rang, revenait finalement à justifier l'extermination de centaines de milliers de civils japonais au nom d'un projet politique qui visait le monopole américain sur le nucléaire, car telle était l'intention révélée par le Secrétaire de la Guerre Henri Stimson, comme l'a résumé l'historien Barton Bernstein :

« Le Secrétaire à la Guerre Stimson, et le Secrétaire d'Etat James F. Byrnes, avaient tous deux prévu l'importance de la bombe pour la politique étrangère Américaine. Stimson a depuis longtemps promis qu'elle serait une carte maîtresse pour la diplomatie. Après Hiroshima et Nagasaki, Byrnes était impatient d'utiliser la bombe comme menace implicite dans les négociations avec la Russie, et Truman semble avoir été d'accord pour refouler énergiquement l'influence des Russes vers l'Europe de l'Est. Dans son rapport sur la Conférence de Potsdam, le jour suivant la seconde bombe, le Président affirmait que la Roumanie, la Bulgarie et la Hongrie n'avaient pas à être sous une sphère d'influence ou de pouvoir, quelle qu'elle soit ; et en même temps, il proclamait que les Etats Unis seraient les administrateurs de la bombe atomique. De plus, usant, comme d'habitude, de deux poids et deux mesures, basé sur la présomption d'un monopole des armes nucléaires durant de nombreuses années, il demandait que toutes les affaires touchant l'Occident soient réglées sans interférence des puissances extérieures à l'hémisphère occidental. » (50)

Même Stimson, qui avait d'abord compté parmi les durs dans son enthousiasme à utiliser le monopole sur la bombe A comme levier dans les négociations avec l'Union Soviétique, commença à réfléchir différemment, au moment de sa retraite, lorsqu'il fut remplacé par son Sous-Secrétaire à la Guerre Robert Patterson. En même temps,

William Laurence notait, avec une inquiétude peut être feinte, que le monde croyait encore à l'utilisation de la bombe A, quoi qu'il n'ait pas spécifié contre qui. Il décrivait les discussions au sein du Cabinet de Truman comme vraiment stupéfiantes pour l'importance qu'elles avaient concentré sur la seule question de savoir si les secrets des armements nucléaires devaient être partagés avec l'Union Soviétique. Personne, parmi ces hauts responsables, n'avait proposé que la Bombe A soit complètement interdite à une utilisation en cas de guerre. Malgré ses idées vraiment ultraconservatrices, Stimson était un homme qui possédait une vue et une intelligence certaines. Le Secrétaire d'Etat Byrnes, lui, n'était pas seulement un super faucon, mais aussi un homme à l'intelligence limitée, et à la vue encore plus courte. On le soupçonne d'avoir été convaincu que les Etats Unis garderaient le monopole des armes nucléaires au moins durant sept ans ; et il s'entêtait à conduire une politique étrangère offensive basée sur cette hypothèse.

D.F.Fleming note qu'après son retour de la Conférence de Potsdam et une longue période de repos et de réflexion dans les montagnes d'Adirondak, Stimson arriva à reconsidérer sa position personnelle et celle de l'Administration Truman concernant les armes nucléaires et l'Union Soviétique. Sa conclusion était que, comme cela avait toujours été sa propre politique, pour rendre les gens dignes de confiance il faut leur faire confiance, et cela devait être appliqué aux Russes.

Donc, le 11 septembre 1945, il soumit au Président Truman un mémorandum, qui reste l'un des documents les plus importants de cette année mémorable. Stimson indiquait qu'à moins que les Soviétiques soient volontairement invités à une association sur la base d'une coopération confiante, une désespérante course aux armements serait inéluctable. Il considérait que la solution des relations satisfaisantes avec la Russie était liée au problème de la Bombe Atomique. Il était certain qu'ils l'obtiendraient un jour, et on devait tout faire pour qu'alors, ils soient prêts à être des partenaires coopératifs. Nos relations risquent de s'envenimer irrémédiablement, à cause de notre façon de régler ce problème de la bombe avec la Russie. Si nous échouons dans cette approche, nous n'aurons pas d'autre choix que de continuer à négocier avec elle, tout en brandissant ostensiblement cette arme. Cependant, leurs soupçons et leur méfiance envers nos mobiles et nos objectifs ne feraient qu'augmenter. Cela ne ferait que les pousser à mettre tout en oeuvre pour résoudre le problème par eux-mêmes.

D'après lui, les Russes auraient probablement répondu favorablement à une avance directe et franche des Etats Unis. Il insistait : « Peut-être qu'au-delà de toute autre considération, il est important que cette démarche vers la Russie soit rejointe par la Grande Bretagne, sur la proposition particulière des Etats Unis ; mais aussi, selon mon opinion, par une fédération internationale incluant beaucoup de petites nations qui n'ont pas engagé leur potentiel ou leur responsabilité dans cette guerre, mais sans lesquelles nous ne serions pas pris au sérieux par les Soviets... »

Dans ce projet de rapprochement avec le Kremlin, Stimson suggérait que l'accord des Trois Grands permettrait de stopper tous les travaux sur les bombes atomiques, de geler ceux qui étaient en cours, et de décider d'un commun accord que

jamais la Bombe A ne soit utilisée dans une guerre sans l'assentiment des trois gouvernements.

Ce programme pour la recherche d'un accord direct et rapide avec les Russes, c'était seulement un mois après Hiroshima, fut proposé par un vieux routier de la politique, un homme d'Etat plein d'expérience, membre du Cabinet du Président. Stimson avait été Ministre de la Guerre et Secrétaire d'Etat, dans des périodes troublées, avant de prendre la tête du Département de la Guerre tout au long de notre plus grande guerre. Si quelqu'un avait autorité pour être écouté dans cette dernière prise de position publique, c'était lui l'homme adéquat. A la dernière réunion du Cabinet, il était présent ; c'était le 21 septembre 1945, jour où il prenait sa retraite. Il exprima ses idées avec insistance : il fallait s'atteler immédiatement au contrôle de la guerre atomique par des négociations directes avec les Russes.

Cependant, le Conseil des Chefs d'Etat-Major recommanda que les Etats Unis gardent pour eux tous les secrets relatifs aux armes atomiques ; et bien sûr, la démarche de Stimson ne fut jamais tentée. Truman respectait Stimson, et il avait confiance en lui. Mais il n'étendait pas sa confiance aux Russes...

Deux ans plus tard, Stimson pensait que les chances de succès avaient diminué par rapport à ce qu'il avait prévu ; mais il pensait toujours que l'existence de la moindre chance justifierait encore qu'on la tente, tant l'enjeu était énorme. En 1950, cela semblait encore plus vrai. Cette politique de méfiance envers les Russes, et l'insistance à leur demander sans cesse de nouvelles garanties amenaient en réponse une méfiance accompagnée d'insolence et d'insulte. (51)

Le rejet du sage conseil de Stimson amena exactement les conséquences qu'il avait annoncées, et les autres présidents, en poursuivant la politique initiée par Truman, ont conduit le monde à la situation intolérable dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Le pouvoir de la Bombe a engendré une arrogance sans précédent chez les acteurs politiques, tant militaires que civils. L'avion militaire américain dans lequel je suis rentré des Etats Unis vers l'Angleterre après la fin de la guerre était chargé d'officiers qui partaient remplir leur fonction d'occupation en Allemagne. Comme j'étais toujours vêtu de mon uniforme de correspondant de guerre, (les correspondants de guerre, avant la fin de la guerre, étaient assimilés au rang de majors, de lieutenants ou de commandants), les officiers américains me prenaient automatiquement pour un copain. Leurs idées étaient quasiment « la voix de son maître », des copies conformes de celles de Truman. « C'est le siècle américain. Nous avons le pouvoir, alors, Bon Dieu, utilisons-le. Nous nous sommes occupés des Allemands et des Japs. Et maintenant, avec nous, les Ruskies vont voir de quoi on est capables... », et plein d'autres expressions du même acabit, et de fanfaronnades sur le nucléaire. Mais ceci n'était qu'un avant-goût de ce que j'allais entendre durant les trois ans et un quart passés à Berlin, toujours comme correspondant du Daily Express ; ce sont ces idées qui furent mises en pratique dans les relations officielles US avec l'Union Soviétique, pour l'administration de l'Allemagne par les quatre puissances.

Cette ligne de pensée reçut la bénédiction officielle de Winston Churchill, dans son tristement célèbre discours de Fulton, que beaucoup d'historiens contemporains, à tort, à mon avis, marquent comme le commencement de la Guerre Froide. En fait, elle

a commencé neuf mois plus tôt, dès la minute où Truman a reçu le message : *It's a boy*, durant la Conférence de Potsdam. Le discours de Fulton permettait à Churchill, alors chef de l'opposition Tory, d'inaugurer sa campagne électorale en encourageant Truman à intensifier la guerre froide. En retour, Truman le présentait comme un homme d'Etat mondial, et Churchill acquit une stature quasi mythique en Amérique. Avec les années d'adulation dans la presse, il devenait un atout précieux dans le combat radical pour faire passer dans l'opinion publique l'Union Soviétique de pays ami à pays hostile. Le discours lui-même était plus ou moins remarquable, selon qu'on se place d'un point de vue ou de son contraire. Après avoir, du bout des lèvres, évoqué les Nations Unies, et reconnu la nécessité de les pourvoir immédiatement d'une force armée internationale, Churchill prévenait :

« Ce serait néanmoins une erreur et une imprudence, de confier les secrets de la Bombe Atomique, que les Etats Unis, la Grande Bretagne et le Canada se partagent maintenant, à une Organisation Mondiale qui est toujours dans l'enfance. Ce serait une folie criminelle de laisser partir cette arme à la dérive dans ce monde toujours agité et désuni. Personne, dans aucun pays, n'a jamais dormi moins bien dans son lit parce que les connaissances, les techniques et la matière pour la fabriquer sont jusqu'à présent largement tenues dans les mains américaines. Je ne pense pas que nous aurions tous dormi aussi profondément si la position était inverse, et si quelque pays communiste ou néofasciste monopolisait actuellement cette connaissance dans des buts épouvantables. En brandissant seulement la menace de telles armes, il serait facile à ces systèmes totalitaires de s'imposer à notre monde libre et démocratique, et les conséquences seraient effroyables pour l'imagination humaine. Dieu a voulu que cela ne puisse pas être, et nous avons au moins du temps pour respirer, avant d'affronter ce péril ; et même alors, si aucun effort n'est épargné, nous possédons toujours une telle supériorité, qu'elle permettra un effet de dissuasion, ce qui nous éviterait de l'utiliser, ou que d'autres ne nous menacent de l'utiliser... »

Au cas où cela n'aurait pas été assez clair pour ses auditeurs et pour ceux qui liraient au moins quelques extraits de ce discours, qui fut publié dans pratiquement tous les journaux et les magazines du monde occidental, Churchill vanta les vertus du monde anglophone, sa conception des libertés et ses traditions démocratiques dans des termes tels, que personne ne pouvait rien trouver à dire. Il parlait de la nécessité de liens particuliers entre l'Empire Anglais du Commonwealth, et les Etats Unis... Il s'agit de la continuation des actuels accords sur une sécurité mutuelle, sur l'union des bases des forces navales et aériennes en notre possession dans d'autres pays, partout à travers le monde... (C'était la politique plus tard connue sous le nom d'interdépendance). Puis en arriva au passage qui lui gagna la peu enviable célébrité d'être le père de l'idéologie de la guerre froide. *Le vaillant allié*, c'était durant la guerre l'expression invariablement utilisée par Churchill en référence à l'Union Soviétique, était maintenant devenu un dangereux hérétique, destiné à brûler sur le bûcher.

« Une ombre est tombée sur la scène politique, récemment si illuminée par les Alliés victorieux. Personne ne sait ce que la Russie Soviétique et son organisation communiste internationale ont l'intention de faire dans le futur immédiat, ni quelles sont leurs limites, si elles existent, à leur tendance à l'expansion et au prosélytisme.

Depuis Stettin, sur la Baltique, jusqu'à Trieste, sur l'Adriatique, un *rideau de fer* est descendu, coupant le Continent en deux. Derrière cette ligne, s'étendent toutes les capitales des anciens Etats de l'Europe Centrale et Occidentale : Varsovie, Berlin, Prague, Vienne, Budapest, Belgrade, Bucarest, et Sofia. Toutes ces belles villes, et les populations qui en dépendent, dans la sphère Soviétique, sont sujettes, sous une forme ou une autre, non seulement à l'influence soviétique, mais à des mesures de surveillance, renforcées par le contrôle de Moscou. Athènes, seule, avec sa gloire immortelle, est libre de décider de son futur, et de procéder à des élections, sous surveillance Anglaise, américaine et Française. » (52)

Et ainsi de suite. En fait, les sphères d'influence avaient été fixées par un accord entre Churchill, Roosevelt et Staline, conclu lors de la Conférence de Yalta. C'est l'Armée Soviétique, qui, aidée par la petite Résistance locale, avait libéré de l'occupation Nazie tous ces pays, dont Churchill a nommé les capitales. Elles avaient envoyé des troupes pour se battre au côté des Nazis contre l'Union Soviétique. Au cours de ces événements, les américains ont eu un total de morts (tués ou disparus lors des opérations) pour tous les théâtres de guerre, officiellement déclaré à un peu moins de 400 000 hommes ; pour les Anglais tués ou disparus dans les trois armées, y compris les Gardes Civiles, et les services auxiliaires, le nombre des tués est à peu près le même que pour les Etats Unis. La plus récente estimation du total des morts pour l'Union Soviétique est de vingt millions. Ces chiffres reflètent la contribution proportionnelle de chacun des trois principaux Alliés à la participation de la défaite de l'Axe. Les sphères d'influence étaient prévues comme des mesures temporaires destinées à assurer la sécurité des trois principaux Alliés. La France fut ajoutée plus tard, pour avoir souffert trois invasions de l'Allemagne en moins d'un siècle.

C'est cela qui devint le *Rideau de Fer*, coupant l'Europe en deux ; personne ne peut le nier, et aucun observateur informé ne peut nier que cela était dû au moins en partie à la déclaration politique de Truman, de faire capoter l'influence Soviétique née de l'accord sur les sphères d'influence conclu à la Conférence de Yalta. L'exemple de la Grèce donné par Churchill était un mauvais choix, et pour dire, le pire. Staline avait accepté à Yalta que la Grèce soit jointe à la sphère d'influence Anglaise. Les troupes d'occupation Anglaises commencèrent immédiatement à supprimer militairement le Mouvement de la Résistance grecque, qui avait pourtant lutté héroïquement contre l'occupation Nazie. Pour les élections, ce fut aussi une farce. L'Angleterre soutenait des anciens collaborateurs des Nazis, et arrêtait les chefs de la Résistance anti Nazie. J'ai été expulsé de Grèce avec l'approbation des Anglais, immédiatement après les élections du 31 mars 1946, à cause d'un reportage sur ce que j'avais vu à Salonique et

dans la partie grecque de la Macédoine, et pour avoir prédit que la guerre civile était prête à y éclater. La politique de la Gauche, y compris de l'EAM, qui représentait le mouvement de résistance anti Nazi, était de boycotter les élections. J'y avais vu les Armées Anglaise et Grecque s'entraider pour encercler village après village, et emmener manu militari vers les urnes ceux qui avaient l'âge de voter, et tirer sur ceux qui tentaient d'échapper aux cordons de police armés. Le lendemain du scrutin, je suis allé dans les prisons. Les autorités croyaient que j'étais un des observateurs des Nations Unies. J'ai parlé avec tous ceux qui avaient été blessés par balle, ou assommés pour avoir tenté d'échapper au vote. Un de ceux avec qui j'ai parlé avait une très haute décoration Anglaise pour ses activités en temps de guerre. Après mon reportage, qui s'étalait à la Une du Daily Express, j'ai été récompensé par un ordre d'expulsion. La réaction du Consul d'Angleterre à Salonique fut ceci : « Cela vous servira de leçon, et je ne ferai rien pour vous aider ! » Ainsi, je n'ai pas trouvé un Athènes libre de décider seul de son avenir, dans des élections sous contrôle d'observateurs Anglais, Américains et Français...

La guerre civile grecque au cours de laquelle les Etats Unis ont utilisé le napalm pour la première fois contre des Européens, a éclaté presque immédiatement. Pendant ce temps, malgré les protestations de quelques-uns des plus brillants scientifiques et intellectuels de l'Amérique, l'Administration Truman se précipita vers le Super Projet d'Edward Teller : la fabrication de la Bombe à Hydrogène. Depuis l'idée de *la menace implicite* de la Bombe A contre l'URSS, qui n'avait pas eu l'effet de dissuasion escompté après le *volte-face* de Yalta, Washington pensait qu'un plus gros gourdin était nécessaire. Entre temps, les Américains, chagrinés, finirent par découvrir, en août 1949, que le camarade Kurchatov avait pris au sérieux à Potsdam l'ordre de Staline de « vraiment nous mettre à l'œuvre ».

Les Faucons du Nucléaire à Berlin

1949 fut une mauvaise année pour les fanatiques de la guerre nucléaire, dont Truman s'était entouré ; et ce fut même pire pour les super fanatiques, parce qu'ils attendaient dans les coulisses de prendre la place. Ils l'accusaient de ne pas avoir suffisamment fait avancer les avantages conférés à la maison par le monopole US des armes nucléaires. Cela n'allait pas dans le sens du *volte-face*. Pourtant, parmi les *faucons*, dont le Général Lucien Clay, proconsul de Truman en Allemagne avait peuplé son quartier général, on considérait comme acquis que le Candidat Républicain, Thomas Dewey, gagnerait les présidentielles de 1948, et qu'on pourrait alors faire décoller les fusées du nucléaire.

A cette époque, j'ai couvert pendant trois ans le baril de poudre de Berlin, et j'étais en lien avec tous ceux qui y jouaient le rôle de stars. C'étaient essentiellement le cas du commissaire politique de Clay, Robert K. Murphy, qui s'était distingué comme consul général US à Alger au temps de la guerre, en collaborant avec un certain Lemaigre-Debreuil, qui était à la tête d'un groupe français pro nazi, avait tenté de saboter les efforts de Charles de Gaulle et de la France Libre pour prendre pied en

Afrique du Nord. Il y avait aussi le général de brigade William H. Draper, le Commissaire Economique, et l'ancien président de la *Dillon Read and Company*, alliée à l'empire bancaire Morgan, qui aida au renouveau de l'industrie lourde de la Ruhr après la Première Guerre Mondiale, et se préparait à faire la même chose après la Seconde Guerre Mondiale ; et l'arrogant colonel de blindés, le Texan Franck Howley, limité dans tous les domaines, excepté dans son antisoviétisme enragé. Howley était le représentant US auprès de **la Kommandatura** tripartite, c'est-à-dire le gouvernement militaire de Berlin.

Tout cela semble très éloigné de la question d'Hiroshima. Mais ça ne l'était pas. Le monopole de la Bombe A était monté à la tête des militaires Américains, et il produisait sur leur comportement l'effet d'une drogue hallucinogène. Ils étaient allés bien au-delà de la *menace implicite*, pour forcer les Russes à entériner l'abandon de la plupart des clauses importantes des accords de Potsdam. C'était un secret de Polichinelle : une chose les démangeait : utiliser la Bombe contre l'Union Soviétique. La contribution du Général Clay à la stratégie du *volte-face* pratiquée par Truman était connue sous le nom de **Corps Expéditionnaire de la Route d'Helmstedt**. Helmstedt est une petite ville située entre les zones d'occupation Anglaise et Soviétique, à soixante-dix Miles à l'Ouest de Berlin. La voie ferroviaire principale et le trafic routier passaient là, entre la zone d'occupation Soviétique et celle de l'Ouest. Cela pouvait bien devenir le Sarajevo de la III^e Guerre Mondiale.

Après des séries de provocations US, dont je fus personnellement témoin, incluant le passage en fraude vers l'Ouest des gros bonnets nazis, sous le couvert de ce qu'on appela plus tard *l'opération Sécurité Maison*, les Russes instaurèrent des mesures de contrôle de leur côté, au point de croisement de Helmstedt.

Les Américains et les Anglais auraient facilement pu faire partir ces criminels de guerre de Berlin Ouest depuis leurs terrains d'aviation, de même que les anciens agents de la Gestapo qu'ils avaient recrutés, pour les retourner, et ensuite, les renvoyer vers les zones d'occupation soviétique et de l'Ouest. Mais parce qu'ils souhaitaient vraiment provoquer des confrontations avec les Russes, ils les transportaient par le train, et malgré les accords passés, et ils insistaient pour qu'il n'y ait pas de contrôle. Le trafic finit par s'arrêter. J'étais à bord du dernier train, pour voir par moi-même les raisons de l'insistance des Soviétiques à faire des contrôles. Je fus convaincu qu'ils étaient plus que justifiés. Quand les transports par rail et par route furent arrêtés, Clay commença, avec grande publicité, à organiser le **Pont Aérien**, qui fournissait de tout aux secteurs de Berlin Ouest, depuis la poudre de lait, jusqu'au charbon pour le chauffage. Mais la vraie raison était de créer un *casus belli*, en brisant ce qui était présenté par le monde de l'Ouest comme **le blocus soviétique de Berlin Ouest**.

Ce fut le point de départ de la phase suivante : le Corps Expéditionnaire devait forcer la route vers Berlin par l'autoroute Helmstedt-Berlin, suivi de troupes chargées de monter une garde permanente sur les communications routières. Le *volte-face* serait alors vraiment lancé, et nécessairement, la riposte soviétique serait écrasée par une arme nucléaire. Bien sûr, le plan n'était pas énoncé dans des termes aussi explicites. Mais le secret était mal gardé, pour peu qu'on puisse approcher des hommes tels que Clay et Howley, lorsqu'ils avaient bu. Comme **agent à Berlin** de Lord Beaverbrook, je

n'avais aucune difficulté à rencontrer au Quartier Général Américain les lecteurs du *Scuttlebut* (57), et il m'arrivait de recevoir hors enregistrement les confidences des officiers US.

Je communiquai mes peurs d'abord sous forme d'un article au Daily Express ; mais je reçus un message de l'Editeur, Christiansen, me précisant que ce genre de d'information était d'une importance capitale, et qu'il ne pouvait pas être publié à ce moment, mais qu'il me demandait de lui retransmettre personnellement, à lui de voir à qui de droit le faire passer au plus haut niveau. Comme il m'est arrivé de le dire, il partageait mes peurs sur les probabilités d'une III^e Guerre Mondiale, qui serait nucléaire cette fois. Beaverbrook, mon *boss* depuis 9 ans, mais que je n'avais jamais rencontré, quoi que réactionnaire, ce sont des choses qui arrivent, avait un caractère très compliqué. Une fois, lors d'une réunion au bureau de Christiansen, dans le fameux building de verre foncé de la Rue Fleet, je fus surpris de voir derrière le fauteuil de Christiansen une photographie presque en taille réelle de Beaverbrook et de Staline se donnant l'accolade.

Grâce à ses fonctions, Beaverbrook avait été successivement Ministre de la Production Aérienne, puis Ministre de l'Alimentation. Par deux fois, durant la guerre, cela l'avait amené à rendre visite à Moscou. Avant la guerre, pendant que les experts du Foreign Office perdaient leur temps à tenter de nouer des contacts, Beaverbrook, lui, rencontra Staline dès sa première visite. Tous les deux étaient coriaces et impitoyables, mais c'étaient des hommes d'action. Ils réglèrent les affaires en quelques heures, puis ils firent la fête ensemble, par une séance de vodka et de caviar. Lorsqu'il retrouva son équipe, le soir de ce jour-là, il les laissa patiemment raconter qui ils avaient vu, et qui ils n'avaient pas vu, puis il leur dit : « Bien. Vous pouvez faire vos bagages, et vous tenir prêts à partir. J'ai tout réglé directement avec Staline. » C'était un cas. Dès qu'ils se rencontrèrent, ils furent pris d'une admiration mutuelle. Comme il n'était qu'un vulgaire habitant d'une colonie, fils d'un obscur pasteur presbytérien, Beaverbrook ne fut jamais vraiment accepté par l'élite de la haute société britannique, qui le regardait comme un aventurier politique. On acceptait son argent pour les fonds du parti Tory, on le couvrait d'honneurs, on l'avait fait Lord, mais il ne fut jamais intégré ; il était seulement toléré et on ne l'avait élevé à de hautes fonctions que dans les moments désespérés, quand sa capacité et son énergie étaient nécessaires. En retour, il n'avait jamais fait confiance à l'Establishment et à ses laquais, dont nombre d'entre eux trustaient les bonnes places de la Rue Fleet. C'était l'une des raisons pour lesquelles *le Castor*, comme l'appelaient ceux qui le respectaient, ou *l'Animal*, comme l'appelaient ceux qui ne l'aimaient pas, choisissait ses meilleurs journalistes parmi les coloniaux, et spécialement les Australiens.

Lors de notre entrevue, quand il fut décidé que je serais réaffecté à l'Allemagne, Christiansen me dit combien le Castor avait été impressionné par mon reportage sur Hiroshima, et par l'esprit d'initiative dont j'avais fait preuve, en y allant le premier ; puis il me confia : « Nous voulons que tu suives de très près les courants de résurgence des Nazis ; et cela inclut toutes les tendances de nos occupants britanniques à être cléments pour les Nazis, et sévères pour les Russes. » C'est sur une telle base que j'avais trouvé possible de coopérer avec un ultraconservateur, en Allemagne durant les

premières années qui ont suivi la guerre. Ce fut aussi la raison pour laquelle quand *l'interdépendance* permit des prêts énormes de Dollars US à l'Angleterre, il devint impossible à l'Express de publier des reportages critiques sur la politique Américaine en Allemagne, et qu'il accepta de trahir l'Angleterre en endossant l'absurde ligne de l'antisoviétisme systématique américain, et même le recrutement de chefs Nazis criminels de guerre, comme Klaus Barbie, pour former une *Gestapo* alliée. Christiansen était trop âgé pour avoir les mêmes idées que moi. Vraisemblablement, il est passé du Castor à l'Animal. Entre temps, les Anglais, et d'autant plus, les Français, ont refusé le projet du Corps Expéditionnaire de Helmstedt. Ils ne voulaient pas être impliqués dans un incident de guerre avec les Russes. Les Américains ricanaient à l'idée que les Russes puissent résister en force à une telle incursion. Leur logique était que les Russes étaient en moins bonne forme que les Alliés de l'Ouest Européen, après leurs énormes pertes, et les conditions proches de la famine qui régnaient chez eux. Mais, comme me le confirmait un Officier Anglais : « L'ennui, c'est que les Américains jouent au Base Ball, et les Russes aux échecs ; le malheur est qu'ils ne jouent pas aussi au cricket. Mais ils sont déjà en train de semer des mines sur toute la surface entre Helmstedt à Berlin, et Dieu sait quelles autres sortes de pièges à cons et de traquenards de défense passive. C'est ce qui est arrivera quand nous nous serons embourbés dès les premières heures, sans que les Ruskies aient eu à tirer un seul coup. Les Français n'ont rien à faire de tout cela, les Hollandais non plus, ni les autres petits pays qui étaient nos Alliés au temps de la guerre. » Finalement, Truman dû se rendre compte du peu d'enthousiasme de ses alliés, surtout que lorsqu'il a proposé son plan, c'était la période des élections.

Cependant, Clay, qui n'avait pas eu l'expérience du Champ de Bataille, avec ses champions politiques, comptait sur une victoire de Dewey et qu'il donnerait le *feu vert*. La date de l'opération était prévue pour Mars 1949, lorsque Dewey était supposé être installé à la Maison Blanche, avec John Foster Dulles comme Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères. Juste avant la date des élections, Dulles vint à Berlin, faire une inspection. Il reçut un groupe de Correspondants Anglais, dont moi-même. Froid et plein de remontrances, il reprocha aux Anglais leur attitude indécise. Alors arriva un groupe du Congrès, du comité des Services Armés, commandé par le Sénateur Styles Bridges, et avec lui, les membres du Congrès Short et Shafer. Léon Murey, du *Manchester Guardian*, Peter Sturzberg, du *Daily Herald* (organe officiel du parti Labour Anglais à cette époque), et moi-même, pour *l'Express*, nous réussîmes à coincer Short et Shafer, au moment où ils partaient dîner. Ils sortaient juste d'une réunion stratégique avec le Secrétaire aux Armées Kenneth Royall, le Secrétaire de l'Air Force Stuart Sygmington, le Général Walter Bedell Smith, l'Ambassadeur US à Moscou, qui, auparavant, avait été Directeur de la CIA, et le Général Lucius Clay. Les membres de la Commission avaient visité Paris et le Quartier Général d'Occupation US à Frankfort, où le Sénateur Bridges les avait retenus. La conversation commença ainsi, comme je l'ai raconté à l'époque :

- « Bien, messieurs, dit Strafer, le membre du congrès, après les présentations et s'être assuré que nous travaillions pour des journaux respectables. Nous ne pourrions peut-être pas vous dire grand-chose, mais allons-y. »
- « Quelles impressions retirez-vous de ce que vous avez vu lors de la réunion au sommet d'aujourd'hui ? »
- « Il y aura une confrontation avec les Russes, répondit-il, et nous sommes prêts à y aller maintenant. Oui, messieurs, il n'y a pas de doute là-dessus. Plus longtemps nous attendrons, plus mauvais ce sera pour nous. Je ne pensais pas vous dire, à vous, les gars, mais nous étions inquiets quand nous avons quitté les Etats Unis ; mais après ce que nous avons vu et entendu ici, nous ne sommes plus inquiets du tout. Nous sommes prêts à y aller dès qu'ils le voudront. »
- « Est-ce que l'Ambassadeur Bedell Smith pense que les Russes sont prêts à bouger ? »
- « Bon ; il n'a pas voulu dire cela. Non, Monsieur, il n'a pas donné cette impression, mais il pense qu'on va à une confrontation, bien sûr. Alors, il vaut mieux y aller quand nous sommes sans attendre qu'ils le soient. »
- « Mais qui va aller à la bagarre ? D'où allez-vous sortir vos troupes ? »
- « Cela ne nous inquiète pas du tout, après ce que nous avons vu dans la zone. »
- « Vous comptez armer les Allemands ? Vous pensez que vous pouvez obtenir que les Allemands reprennent les armes ? »
- Le congressiste Shafer fit un clin d'œil malicieux à son compagnon : « Pour l'instant, je ne pense pas que nous souhaitions dire quoi que ce soit à ce propos, n'est-ce pas ? » puis, reprenant sa question : « Non, Monsieur, je ne voudrais pas vous dire quoi que ce soit à ce propos. Bien sûr, vous pouvez être certain qu'il s'agit là d'un des problèmes dont nous avons discuté ici. Quand nous rentrerons aux Etats Unis, nous ferons un rapport, et nous donnerons certaines recommandations au Congrès ; mais je ne vais pas vous dire quelles sont ces recommandations. »
- « Le Général Halder, ancien Chef d'Etat Major des Armées Allemandes, a récemment fait une déclaration disant qu'il était en contact avec les anciens Officiers, et qu'il pouvait les rassembler en armes en peu de temps. Pensez-vous que ce soit vrai ? »
- « Oui, certainement ; il n'y a aucun problème à cela. Ils ont le matériel prêt à l'emploi, à l'aise. D'abord, nous avons trouvé l'industrie Allemande complètement démantelée. Mais maintenant, elle est en train de redémarrer. »
- « Les Français ont exprimé quelques peurs au sujet de cette résurrection de l'industrie Allemande qui lui permettrait de repartir vers une nouvelle guerre. Même le Général de Gaulle a fait un grand discours sur la question il y a quelques jours. Il y dit très clairement que la France ne veut pas d'une Allemagne forte. Avez-vous abordé cet aspect, lorsque vous étiez à Paris ? N'aurez-vous pas à compter équitablement, et même lourdement sur la France, si cette confrontation arrive ? »

- A cette dernière question, le regard malicieux revint sur le visage de l'Adjoint au Chef du Comité des Services Armés. Il avait un regard qui disait : « Pauvres crétiens, si seulement je pouvais vous dire ce qui va vraiment se préparer ! » Mais il dit : « Bon, les gars, vous pouvez être sûrs que nous avons pris tout cela en considération. Les Français sont coopératifs, et je ne le nierai pas. Tout ce que nous leur demandons, c'est qu'ils restent neutres. Aussi longtemps qu'ils diront Non, laissons-les juste rester neutres... Qu'ils restent juste tranquilles, et nous ferons bien notre travail. » (53)

Bien sûr, les stratèges n'étaient inquiets pour les troupes au sol, que pour les opérations de nettoyage et les missions d'occupation. Quelques Bombes A feraient l'affaire. Plus tard, nous avons relu nos notes à Henri de Turenne, alors Correspondant de l'AFP à Berlin. C'était un journaliste exercé, et il est aujourd'hui un des meilleurs producteurs de films documentaires Français. Le jour suivant, cela fit les gros titres dans la presse Française, et provoqua un petit tumulte à l'Assemblée Nationale. Mais en général, tout ce qui fut écrit fut jugé comme un bavardage délirant de quelques membres du Congrès.

A la fin, deux choses évitèrent à Helmstedt de devenir une version nucléarisée de Sarajevo. D'abord, contre toute attente, Dewey perdit les élections. Je ne sais pas si le drapeau Américain fut mis en berne au Quartier Général de Clay, mais il n'y aurait pas eu de meilleure expression du chagrin et de l'angoisse des zélotes de la Bombe A. Ensuite, le Sous-Secrétaire Anglais des Affaires Etrangères fut invité à une réunion au Ministère des Affaires Etrangères Suisses ; lors de cette réunion, il fut informé que la France ne voulait pas participer à une telle aventure militaire, et que les Américains devaient être prévenus, de préférence par les Anglais. Les relations entre les Français et les Américains étaient si mauvaises, que pour les français, il paraissait inopportun d'informer eux-mêmes les Autorités US. Les Anglais transmirent le message en ajoutant : « Bien sûr, si les Français prennent cette position, nous pensons que cela ne nous est pas possible... » Les faucons du Pentagone et leurs emplumés de Berlin en restèrent condamnés à grincer du bec sur la perfidie de leurs alliés Européens. Le projet du Détachement Spécial de Helmstedt dut être abandonné. Truman avait assez de jugeote pour réaliser que les Etats Unis ne pouvaient pas s'engager seuls dans une telle aventure.

Lorsque la crise de Berlin fut calmée, je partis à Budapest, installer une base à partir de laquelle j'organisai mes voyages vers d'autres pays de l'Europe de l'Est. Je voulais voir si les gens faisaient confiance à ces régimes voués au *Volte-Face* de Truman. Ma ferme impression fut qu'ils ne s'en portaient pas plus mal, mais qu'ils s'étaient mis au travail, pour construire une nouvelle forme de société en remplacement de l'ancienne, qui avait été irrévocablement balayée. C'est pendant que j'étais à Budapest, que la Guerre de Corée éclata, et je suspectai immédiatement que le plan que Clay n'avait pas pu mener à bien en Allemagne, Mac Arthur voulait le réaliser en Corée, où il n'était pas gêné par des Alliés encombrants. Mac Arthur agissait non seulement en toute indépendance des alliés, mais de plus, il ne tenait aucun compte de la Maison Blanche.

C'est pourquoi Truman finit par le virer. Mais la situation était extrêmement grave : comme je l'ai écrit dans le dernier chapitre, les Etats Unis freinèrent les opérations le temps de réaliser une bombe adaptée à son utilisation sur ce champ de bataille. Si, enfin, les Américains n'ont pas répété Hiroshima, il y a plusieurs raisons : il faut y inclure le développement de la Bombe A soviétique, et la volonté d'éviter l'holocauste d'un grand nombre de soldats US. Il ne fallait pas répéter Dresde et Tokyo. L'utilisation de bombes incendiaires sur la métropole de Pyongyang, en Corée du Nord l'avait réduite à des décombres imitant le Point Zéro.

Le mot de la fin

Si la catastrophe nucléaire fut évitée de justesse à Berlin en 1948/49, puis à nouveau en Corée, les appels à la retenue ont quelque peu assagi la Présidence Américaine. Mais l'orgueil engendre l'imprudence. De nombreux successeurs de Truman en sont arrivés à un tel point que leurs administrations ont eu recours à un grossier chantage, surtout Eisenhower, dans ses menaces envers la Chine, à propos du Détroit de Formose, en 1957. Il y eut aussi Kennedy, à propos de Cuba, en 1962, Nixon, durant la guerre du Yom Kippour, en 1973, et Carter, avec sa doctrine sur le Golfe Persique, en 1979. Maintenant, la Maison Blanche est occupée par un régime qui exulte d'enthousiasme à l'idée d'une guerre nucléaire **gagnable**, et elle menace toute attaque contre l'impérialisme de l'Etat. C'est un Etat qui a endossé le secret et l'exclusion, comme nous l'avons vu à Hiroshima, où régnaient la dissimulation, la censure et la désinformation officielle ; celles-ci ont encore été utilisées, depuis 1945, pour endormir la conscience du public sur les conséquences d'une guerre nucléaire, et pour intimider les voix des **hibakusha**, qui ont osé leur rappeler le crime contre l'humanité qu'ils ont commis les 6 et 10 août 1945, avec l'aide des scientifiques et de leurs laquais. Il en est de même du top secret sur la mise en route du Projet Manhattan, en 1941, puis sur le développement des armes nucléaires et de la stratégie politique du nucléaire, qui ont été mis en place en dehors de tout processus démocratique. Dans aucune démocratie de l'Ouest, personne en fait, n'a jamais voté ni pour la Bombe, ni pour son utilisation potentielle.

C'est ainsi que l'Administration Reagan a fait sonner les trompettes de la campagne la plus musclée de l'histoire des relations publiques. L'OTAN dépense actuellement des millions pour nous convaincre qu'il était justifié de dépenser des centaines de millions pour intensifier la Guerre Froide. Les **Pontifes de la Vérité**, munis des pleins pouvoirs sont en parfaite harmonie avec les lanceurs de fausses nouvelles, chargés de noyer les voix de Greenham Common, Central Park et Hiroshima. Beaucoup de journalistes dociles et avides veulent indubitablement être au diapason de la cacophonie de cette rhétorique officielle ; d'autres, indubitablement, veulent penser différemment, et tenter de **rétablir la vérité historique**.

Entre temps, comme la menace de la guerre nucléaire augmente chaque fois qu'un Corps Expéditionnaire est expédié vers une mer tropicale, avec chaque Croiseur, ou

chaque missile Pershing implanté en Europe, et chaque « bravo » de chaque côté des lignes, au Ministère de l'Ouest et à Bone, nous devons nous garder avec toujours plus de vigilance du malentendu, qui consiste à ne rien tenter pour stopper le Léviathan dans sa course. Comme Aetherly avant qu'il commence à résister, nous sommes tentés de lui laisser libre le chemin du désespoir et de l'impuissance. Mais nous sommes arrivés à un moment où, plus que jamais, nous devons courageusement suivre l'exemple des *hibakusha*.

La leçon d'Hiroshima est, je crois, une réalité à deux faces. D'un côté, Hiroshima, comme Auschwitz montrent l'existence d'une volonté de destruction génocidaire absolue. Nous ne devons jamais cesser de méditer sur le fait qu'il s'est déjà produit une première guerre nucléaire ; et à cause de ce précédent, il y a peu de raisons de douter de la possibilité d'une deuxième, particulièrement si la même conspiration d'intérêts de classe, de recherche du pouvoir, et d'esprit de rhétorique et de comptabilité, autorisé par l'immolation exemplaire d'Hiroshima et de Nagasaki, y trouve encore prétexte et opportunité. D'un autre côté, Hiroshima représente aussi l'indestructibilité de la résistance humaine. En dépit de leurs épreuves, des dissimulations, et même de l'ostracisme de la société *normale*, les *hibakusha* survivants se sont défendus, devenant les plus vaillants militants parmi les pacifistes. C'est à travers eux, et à leur lutte courageuse, que l'urgence d'Hiroshima s'est transmise jusqu'à nous tous.

1 *New York Times*, 27 mars 1983.

2 Hiroshima était en fait le quartier général du Commandement du Japon Sud. Il y avait un quartier général de garnison, mais il ne comprenait que des installations militaires mineures, servant surtout au transport.

3 Déclaration de presse de Truman, le 6 août 1945, immédiatement après l'attaque sur Hiroshima.

4 Voir *Les Relations Etrangères des Etats Unis*, Papiers Diplomatiques 1945, Vol VI, Washington D.C., pp 472-4.

5 Le Comité pour la Compilation du Matériel endommagé par les Bombes Atomiques à Hiroshima et Nagasaki, *Hiroshima et Nagasaki : Les Effets Physiques et Médicaux des Bombardements Atomiques*, Tokyo 1979 (en Japonais).

6 Les docteurs Tsuzuki et Miyake sont deux leaders médicaux spécialistes bien connus pour leurs importantes publications sur les effets radioactifs de la Bombe A.

7 Référence à George Weller, du *Chicago Daily News*.

8 'Little Boy' était le nom supposé avoir été donné 'en l'honneur' de Roosevelt, alors que 'Fat Man' est présumé avoir été donné 'en l'honneur' similaire de Churchill.

9 *New York Times*, le 12 septembre 1945.

10 J'ai découvert plus tard qu'il n'était personne d'autre que le Brig. Gen. Thomas Farrell, Chef Adjoint du Projet Manhattan.

11 Il s'agissait de chiffres provisoires, donnés par la police ; plus tard, ils ont été révisés à 130 000. A cette époque, il n'y avait évidemment pas moyen d'estimer le nombre des victimes réduites en cendres, ni combien sont morts peu après du fait des radiations.

12 *Hiroshima et Nagasaki*, pp 14-15.

13 Keys fut plus tard pendant de nombreuses années chef de bureau d'UPI. Une fois retraité, il dirigea le Club de Presse de Chicago.

14 *Journal d'Hiroshima*, traduit et édité par Warner Well, Chapel Hill 1965, pp 209-10.

15 Ibid, pp. 228-9

16 Ibid, pp. 81-3

17 Ibid, pp. 183-5

18 *Physiciens et scientifiques de la guerre nucléaire, l'épidémie finale*, édité par Ruth Adams et Susan Callen, Chicago 1981, pp 152-3.

19 Ibid, p. 154.

20 C'est sur la politique du « Sang Glacé » que les scientifiques Japonais attirèrent l'attention dans leur énorme compilation documentaire sur Hiroshima et Nagasaki. S'excusant sur leurs données encore incomplètes sur les dommages causés par la Bombe A, car elles n'étaient entre leurs mains que depuis 1979, les auteurs écrivaient : « La quatrième raison pour laquelle les études sur les dommages causés par la Bombe A dérive des restrictions imposées au Japon par les Occupants Alliés. Le 6 septembre 1945, le Quartier Général des Forces d'Occupation sortit une déclaration : il fallait

laisser à la mort les gens en train de mourir dans la souffrance des suites de la Bombe A. L'attitude officielle, au début de septembre, était de dire qu'il n'y avait pas intérêt à tenter de sauver les personnes souffrant des atteintes radioactives. Alors, le 19 septembre, un code de presse fut adopté. Il imposait un préavis de censure sur les émissions de radio, les journaux, les magazines, et autres médias imprimés... Il en résulta que tous les reportages, commentaires et traités *incluant même ceux relatant le traitement des symptômes relatifs à la Bombe A*, étaient interdits. Excepté durant une brève période, avant que le Code de Presse soit imposé, tous les comptes-rendus sur les dommages de la Bombe A disparurent des journaux, des magazines et des journaux universitaires... D'un autre côté, les articles glosant sur la puissance de la Bombe Atomique étaient chaudement recommandés par le Quartier Général. (*Hiroshima et Nagasaki*, p. 14, mon accent).

21 Le mot : *Hibakusha* signifie Victime survivant des Bombes Atomiques.

22 *Pikadon* est un mot Japonais composé de *pika*, qui décrit un éclat comme l'éclair, et de *don*, un coup de tonnerre retentissant.

23 Hiroshima et Nagasaki, pp. 491-2.

24 Du Symposium International sur les dommages et les effets causés après les bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, *séances*, publié pour le Comité National Préparatoire par *Asahi Evening News*, 1978, p. 80.

25 Barton Bernstein (ed.), *Politiques et politiciens de l'Administration Truman*, Chicago 1970 p. 32.

26 Ibid, p. 32

27 Ibid, p. 32

28 Maréchal Georgi Zhukov, *Réminiscences et réflexions*, Moscou 1971 pp. 92-3 en Russe.

29 dans *Plus brillant qu'un million de soleils*, Londres 1958, p. 437.

30 Bernstein, p. 63, note 16.

31 Pendant le IIIème Reich, Londres, 1970, pp. 227-8.

32 Ibid.

33 Jungk, p. 334 (Appendice A) Supplément

34 Ibid, p. 175.

35 Ibid, p. 175.

36 Plus tard, Forrestal devint fou, et le 22 mai 1949, il sauta par une fenêtre de l'hôpital naval de Bethesda, où il mourut, croyant qu'il avait vu des tanks soviétiques dans le jardin de l'hôpital.

37 Département d'Etat des Etats Unis, *Relations Etrangères des Etats Unis, Conférence de Potsdam*, Vol VI, p. 876.

38 *Relations Etrangères des Etats Unis*, Far East, Vol VI, p. 485.

39 *La guerre Froide et ses origines : 1917/1960*, New York 1961, pp. 302-03.

40 Stanislas Micolajczyk conduit du Gouvernement Polonais en exil basé à Londres.

41 Fleming, p. 305.

42 *Moral ardent, le cas de Claude Eatherly, pilote d'Hiroshima. Il parle dans ses lettres*, par Günther Anders, Londres 1961, pp. 80-82.

43 Ibid. pp. 80-2.

44 *Nouvel homme d'Etat*, 17 février 1961.

45 *Soldats atomiques*, Boston 1981 pp. 2 et 4.

46 *ibid*, p. 29.

47 *Ibid*, p. 30.

48 *Ibid*, p. 30.

49 Le discours du Président Reagan, le 22 mars 1963, à Orlando, en Floride, pour les Associations Evangélistes, fut décrit par l'éminent historien Américain Henri Steele Commanger, comme le plus mauvais discours de l'histoire que j'aie jamais lu.

50 Bernstein, p. 35.

51 Fleming pp. 319-20.

52 Une transcription mot à mot du discours de Churchill, voir Keesing, *Archives Contemporaines*, pp. 7770-71.

53 Wilfred Burchett, *Guerre Froide en Allemagne*, Melbourne 1950, pp. 165-7.

54 « Grove » en français signifie « bosquet » et se traduit en grec par le mot "αλσος". (Note Du Traducteur)

55 Fleet Street est la rue de Londres où la plupart des grands journaux anglais ont leur siège. (NDT)

56 sticks, en français : bâton, désigne probablement le fusil, à mot couvert ; mais un jeu de mots graveleux est possible, car il peut aussi signifier la bitte. (NDT)

57 Le Scuttlebut est une prestigieuse revue de yachting. (NDT)

58 VE = le jour de l'Armistice, le 8 mai 1945, fête de la Victoire de l'Europe. (NDT)

